HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX.

TOME DIX-SEPTIÈME.

HISTOIRE NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

OISEAUX.

TOME DIX-SEPTIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.
AN VII. — 1799.

HISTOIRE NATURELLE.

LES GOÉLANDS ET LES MOUETTES *.

Ces deux noms, tantôt réunis et tantôt séparés, ont moins servi jusqu'à ce jour à distinguer qu'à confondre les espèces comprises dans l'une des plus nombreuses familles des oiseaux d'eau. Plusieurs naturalistes ont nommé *goélands* ce que

* En latin, *larus* et *gavia*; sur nos côtes de la Méditerranée, *gabian*; sur celles de l'Océan, *mauve*; en allemand, *mew*, *mewe* (miauleur, de *meuwen*, miauler); en groenlandois, *akpa*, selon Eggede; *naviat*, dans Anderson.

d'autres ont appelé *mouettes*, et quelques uns ont indifféremment appliqué ces deux noms comme synonymes à ces mêmes oiseaux; cependant il doit subsister entre toute expression nominale quelques traces de leur origine, ou quelques indices de leurs différences, et il me semble que les noms *goéland* et *mouette* ont en latin leurs correspondans *larus* et *gavia*, dont le premier doit se traduire par *goéland*, et le second par *mouette*. Il me paroît de plus que le nom *goéland* désigne les plus grandes espèces de ce genre, et que celui de *mouette* ne doit être appliqué qu'aux plus petites espèces. On peut même suivre jusque chez les Grecs les vestiges de cette division; car le mot κέπφος, qui se lit dans Aristote, dans Aratus et ailleurs, désigne une espèce ou une branche particulière de la famille du λάρος ou goéland. Suidas et le scholiaste d'Aristophane traduisent κέπφος par *larus*; et si Gaza ne l'a point traduit de même dans Aristote, c'est que, suivant la conjecture de Pierius, ce traducteur avoit en vue le passage des Géorgiques où Virgile pa-

roissant rendre à la lettre les vers d'Aratus, au lieu de κέπφος qui se lit dans le poète grec, a substitué le nom de *fulica*. Mais si la *fulica* des anciens est notre foulque ou morelle, ce que lui attribue ici le poète latin, de présager la tempête en se jouant sur le sable, ne lui convient point du tout *, puisque la foulque ne vit pas dans la mer, et ne se joue pas sur le sable, où même elle ne se tient qu'avec peine. De plus, ce qu'Aristote attribue à son κέπφος, d'avaler l'écume de la mer comme une pâture, et de se laisser prendre à cette amorce, ne peut guère se rapporter qu'à un oiseau vorace comme le goéland ou la mouette : aussi Aldrovande conclut-il de ces inductions comparées, que le nom de λάρος dans Aristote est générique, et que celui de κέπφος est spécifique, ou plutôt particulier à quelque espèce subalterne de ce

* L'épithète que Cicéron, traduisant ces mêmes vers d'Aratus, donne à la foulque, lui convient aussi peu qu'elle convient bien au goéland:

> Cana fulix itidem fugiens è gurgite ponti,
> Nunciat horribiles clamans instare procellas.
> (*De Divinatione*, lib. I.)

même genre. Mais une remarque que Turner a faite sur la voix de ces oiseaux, semble fixer ici nos incertitudes; il regarde le mot κέπφος comme un son imitatif de la voix d'une mouette, qui termine ordinairement chaque reprise de ses cris aigus par un petit accent bref, une espèce d'éternument, *keph*, tandis que le goéland termine son cri par un son différent et plus grave, *cob*.

Le nom grec κέπφος répondra donc, dans notre division, au nom latin *gavia*, et désignera proprement les espèces inférieures du genre entier de ces oiseaux, c'est-à-dire, les mouettes; de même le nom grec λάρος, ou *larus* en latin, traduit par *goéland*, sera celui des grandes espèces. Et pour établir un terme de comparaison dans cette échelle de grandeur, nous prendrons pour goélands tous ceux de ces oiseaux dont la taille surpasse celle du canard, et qui ont dix-huit ou vingt pouces de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, et nous appellerons *mouettes* tous ceux qui sont au-dessous de ces dimensions; il résultera de cette division,

que la sixième espèce donnée par M. Brisson, sous la dénomination de *première mouette,* doit être mise au nombre des goélands, et que plusieurs des goélands de Linnæus ne seront que des mouettes. Mais, avant que d'entrer dans cette distinction des espèces, nous indiquerons les caractères généraux et les habitudes communes au genre entier des uns et des autres.

Tous ces oiseaux, goélands et mouettes, sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les vautours de la mer ; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur les rivages : aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux foibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels : aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée ; et même, lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur

féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule, devient la victime des autres; car alors leur fureur s'accroît, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avoient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie. Tout convient à leur voracité; le poisson frais ou gâté; la chair sanglante, récente ou corrompue; les écailles, les os même, tout se digère ou se consume dans leur estomac: ils avalent l'amorce et l'hameçon; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la pélamide qu'il leur offre en appât, et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poissons, pour que ces oiseaux viennent se briser contre: mais ces portraits de poissons devoient donc être aussi

parfaits que ceux des raisins de Parrhasius!

Les goélands et les mouettes ont également le bec tranchant, alongé, applati par les côtés, avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure. Ces caractères, plus apparens et plus prononcés dans les goélands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans compter que les plus grandes hirondelles de mer le sont moins que les plus petites mouettes. De plus, les mouettes n'ont pas la queue fourchue, mais pleine : leur jambe, ou plutôt leur tarse, est fort élevé; et même les goélands et les mouettes seroient de tous les oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le flammant, l'avocette et l'échasse, ne les avoient encore plus longues, et si démesurées, qu'ils sont à cet égard des espèces de monstres. Tous les goélands et mouettes ont les trois doigts engagés par une palme

pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit. Leur tête est grosse; ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vîte sur les rivages, et volent encore mieux au-dessus des flots; leurs longues ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très-légers. Ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais *, qui est d'une couleur bleuâtre, sur-tout à l'estomac : ils naissent avec ce duvet; mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complétement leurs couleurs, c'est-à-dire, le beau blanc sur le corps, et du noir ou gris bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Oppien paroît avoir eu connois-

* Aldrovande prétend qu'en Hollande on fait beaucoup d'usage du duvet de mouettes; mais il est difficile de croire ce qu'il ajoute, savoir, que ce duvet se renfle en pleine lune, par une correspondance sympathique avec l'état de la mer, dont le flux est alors le plus enflé.

sance de ce progrès de couleurs, lorsqu'il dit qu'en vieillissant ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer ; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises, qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquels ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très-grand nombre. En général, il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance. Ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats ; les navigateurs les ont trouvés par-tout. Les plus grandes espèces paroissent attachées aux côtes des mers du Nord. On raconte que les goélands des îles de Féroé sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux, dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids. Dans les mers glaciales, on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines ; ils se tiennent sur ces masses de corruption

sans en craindre l'infection ; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits. Ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires ; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température. Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avoit déja remarqué que les goélands et les mouettes ne disparoissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été ; on leur donne sur l'Océan le nom de *mauves* ou *miaules*, et celui de *gabians* sur la Méditerranée : par-tout ils sont connus, notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés. Tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans les

creux des rochers, pour attendre le poisson que les vagues y jettent ; souvent ils accompagnent les pêcheurs, afin de profiter des débris de la pêche. Cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme, que les anciens attribuoient à ces oiseaux. Comme leur chair n'est pas bonne à manger *, et que leur plumage n'a que peu de valeur, on dédaigne de les chasser, et on les laisse approcher sans les tirer.

Curieux d'observer par nous-mêmes les habitudes de ces oiseaux, nous avons cherché à nous en procurer quelques uns de vivans, et M. Baillon, toujours empressé à répondre obligeamment à nos demandes, nous a envoyé le grand goéland à manteau noir, première espèce, et le goéland à manteau gris, seconde espèce. Nous les avons gardés près de

* On n'en pourroit pas goûter sans vomir, si, avant de les manger, on ne les avoit exposés à l'air pendus par les pattes, la tête en bas, pendant quelques jours, afin que l'huile ou la graisse de baleine sorte de leur corps, et que le grand air en ôte le mauvais goût.

quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure. Ils donnèrent d'abord des signes évidens de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tînt à côté de lui. On les nourrissoit de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine, dont ils ne rebutoient rien, et en même temps ils ne laissoient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et les limaçons, qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles. Ils alloient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouoient, battoient des ailes en s'élevant sur leurs pieds, et lustroient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards. Ils rôdoient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir. Ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir; ils la tournent seulement en arrière, en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on vouloit prendre ces oiseaux, ils cherchoient à mordre et pinçoient très-serré; il falloit, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête. Lorsqu'on les poursuivoit, ils accéléroient leur course en étendant leurs ailes : d'ordinaire ils marchoient lentement et d'assez mauvaise grace. Leur paresse se marquoit jusque dans leur colère; car quand le plus grand poursuivoit l'autre, il se contentoit de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre : ce dernier, à son tour, ne sembloit doubler le pas qu'autant qu'il le falloit pour éviter le combat; et dès qu'il se sentoit suffisamment éloigné, il s'arrêtoit, et répétoit la même manœuvre autant de fois qu'il étoit nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi, après quoi tous deux restoient tranquilles, comme si la distance suffisoit pour détruire l'antipathie. Le plus foible ne devroit-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort ? Mais malheureusement la tyrannie est, dans les mains de

l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leurs ailes; ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler : ils étoient, à la vérité, très-abondamment nourris, et leur appétit, tout véhément qu'il est, ne pouvoit guère les tourmenter; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et montrèrent d'autres desirs; on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auroient pris leur essor si leurs ailes n'eussent pas été rognées de plusieurs pouces; ils ne pouvoient donc que s'élancer comme par bonds, ou pirouetter sur leurs pieds, les ailes étendues. Le sentiment d'amour qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie, et fit cesser l'inimitié entre ces deux oiseaux; chacun céda au doux instinct de chercher son semblable; et quoiqu'ils ne se convinssent pas, étant d'espèce trop différente, ils semblèrent se rechercher; ils mangèrent, dormirent et se reposèrent ensemble : mais des cris plaintifs et des mouvemens inquiets

exprimoient assez que le plus doux sentiment de la Nature n'étoit qu'irrité sans être satisfait.

Nous allons maintenant faire l'énumération des différentes espèces de ces oiseaux, dont les plus grandes seront comprises, comme nous l'avons dit, sous le nom de *goélands*, et les petites sous celui de *mouettes*.

LE GOÉLAND
A MANTEAU NOIR *.

Première espèce.

Nous lui donnons la première place comme au plus grand des goélands : il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur. Un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos ; tout le reste du plumage est blanc. Son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule inférieure ; la paupière est d'un jaune aurore ; les pieds, avec leur membrane, sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineux.

Le cri de ce grand goéland, que nous

* Voyez les planches enluminées, n° 990, sous la dénomination de *noir-manteau*.



LE GOÉLAND
Â MANTEAU NOIR .

J Pauquet s

avons gardé toute une année, est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauque et répété fort vîte : mais l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment; et lorsqu'on le prenoit, il jetoit un autre cri douloureux et très-aigre.

LE GOÉLAND

A MANTEAU GRIS[1].

Seconde espèce.

Le gris cendré étendu sur le dos et les épaules est une livrée commune à plusieurs espèces de mouettes, et qui distingue ce goéland. Il est un peu moins grand que le précédent[2]; et à l'exception de son manteau gris et des échancrures noires aux grandes pennes de l'aile, il a de même tout le reste du plumage blanc. L'œil est brillant et l'iris jaune, comme dans l'épervier; les pieds sont de couleur de chair livide; le bec, qui dans les jeunes est presque noirâtre, est d'un jaune pâle dans les adultes, et d'un beau

[1] Voyez les planches enluminées, n° 253, sous le nom de *goéland cendré.*

[2] Le module est trop grand de moitié dans la planche enluminée.



LE GOÉLAND
À MANTEAU GRIS.

J. Pauquet S.

jaune presque orangé dans les vieux ; il y a une tache rouge au renflement du demi-bec inférieur, caractère commun à plusieurs des espèces de goélands et de mouettes. Celui-ci fuit devant le précédent, et n'ose lui disputer la proie : mais il s'en venge sur les mouettes qui lui sont inférieures en force ; il les pille, les poursuit et leur fait une guerre continuelle. Il fréquente beaucoup, dans les mois de novembre et de décembre, nos côtes de Normandie et de Picardie, où on l'appelle *gros miaulard* et *bleu-manteau*, comme l'on appelle *noir-manteau* celui de la première espèce. Celui-ci a plusieurs cris très-distincts qu'il nous a fait entendre dans le jardin où il a vécu avec le précédent. Le premier et le plus fréquent de ces cris semble rendre ces deux syllabes *quiou*, qui partent comme d'un coup de sifflet, d'abord bref et aigu, et qui finit en traînant sur un ton plus bas et plus doux. Ce cri unique ne se répète que par intervalles ; et, pour le produire, l'oiseau alonge le cou, incline la tête et semble faire effort. Son second cri, qu'il ne jetoit

que quand on le poursuivoit ou qu'on le serroit de près, et qui par conséquent étoit une expression de crainte ou de colère, peut se rendre par la syllabe *tia, tia,* prononcée en sifflant, et répétée fort vîte. On peut observer en passant que, dans tous les animaux, les cris de colère ou de crainte sont toujours plus aigus et plus brefs que les cris ordinaires. Enfin, vers le printemps, cet oiseau prit un nouvel accent de voix très-aigu et très-perçant, qu'on peut exprimer par le mot *quieute* ou *pieute,* tantôt bref et répété précipitamment, et tantôt traîné sur la finale *eute*, avec des intervalles marqués, comme ceux qui séparent les soupirs d'une personne affligée. Dans l'un et l'autre cas, ce cri paroît être l'expression plaintive du besoin inspiré par l'amour non satisfait.

LE GOÉLAND BRUN *.

Troisième espèce.

Ce goéland a le plumage d'un brun sombre, uniforme sur le corps entier, à l'exception du ventre, qui est rayé transversalement de brun sur fond gris, et des grandes pennes de l'aile, qui sont noires. Il est encore un peu moins grand que le précédent ; sa longueur, du bec à l'extrémité de la queue, n'est que d'un pied huit pouces, et d'un pouce de moins du bec aux ongles, qui sont aigus et robustes. Ray observe que ce goéland, par toute l'habitude du corps, a l'air d'un oiseau de rapine et de carnage ; et telle est en effet la physionomie basse et cruelle de tous ceux de la race sanguinaire des goélands. C'est à celui-ci que les natura-

* En anglois, *brown gull.*

listes semblent être convenus de rapporter l'oiseau *catarractes* d'Aristote, lequel, suivant que l'indique son nom, tombe sur l'eau comme un trait pour y saisir sa proie ; ce qui se rapporte très-bien à ce que dit Willughby de notre goéland, qu'il fond avec tant de rapidité sur un poisson que les pêcheurs attachent sur une planche pour l'attirer, qu'il s'y casse la tête. De plus, le *catarractes* d'Aristote est sûrement un oiseau de mer, puisque, suivant ce philosophe, il boit de l'eau marine *. Le goéland brun se trouve en effet sur les plus vastes mers, et l'espèce en paroît également établie sous les latitudes élevées du côté des deux poles ; elle est commune aux îles de Féroé et vers les

* Rien de moins vrai, sans doute, que ce que dit Oppien, que le *catarractes* se contente de déposer ses œufs sur les algues, et laisse au vent le soin de les faire couver ; si ce n'est ce qu'il ajoute, que vers le temps où les petits doivent éclore, le mâle et la femelle prennent chacun entre leurs serres les œufs d'où ils prévoient que doit sortir un petit de leur sexe, et que les laissant tomber à plusieurs reprises dans la mer, les petits éclosent dans cet exercice.

côtes de l'Écosse ; elle semble être encore plus répandue dans les plages de l'Océan austral, et il paroît que c'est l'oiseau que nos navigateurs ont désigné sous le nom de *cordonnier*, sans qu'on puisse entrevoir la raison de cette dénomination *. Les Anglois, qui ont rencontré nombre de ces oiseaux dans le port Egmont, aux îles Falkland ou Malouines, leur ont donné le nom de *poules du port Egmont*, et ils en parlent souvent sous ce nom dans leurs relations. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ce qu'on en lit de plus détaillé dans le second Voyage du célèbre

* Suivant les notes que M. le vicomte de Querhoent a eu la bonté de nous communiquer, les cordonniers se sont rencontrés sur sa route, non seulement vers le cap de Bonne-Espérance, mais à des latitudes plus basses ou plus hautes en pleine mer. Cet observateur semble aussi distinguer une grande et une petite espèce de ces oiseaux cordonniers, comme il paroît à la note suivante :

« Je crois que les habitans des eaux vivent avec « plus d'union et plus de société que ceux de terre, « quoique d'espèces et de tailles fort différentes. « On les voit se poser assez près les uns des autres « sans aucune défiance ; ils chassent de compagnie,

capitaine Cook. « L'oiseau, dit-il, que « dans notre premier voyage, nous avions « nommé *poule du port Egmont*, voltigea « plusieurs fois sur le vaisseau (par 64 « degrés 12 minutes latitude sud, et 40 « degrés longitude est) : nous reconnûmes « que c'étoit la grande mouette du Nord, « *larus catarractes*, commune dans les « hautes latitudes des deux hémisphères. « Elle étoit épaisse et courte, à peu près « de la grosseur d'une grande corneille, « d'une couleur de brun foncé ou de cho- « colat, avec une raie blanchâtre en

« et je n'ai vu qu'une seule fois un combat entre « une grande envergure (une frégate, suivant toute « apparence) et un *cordonnier* de la petite espèce : « il dura assez long-temps dans l'air; chacun se « défendoit à coups d'ailes et de bec. Le cordon- « nier, infiniment plus foible, esquivoit par son « agilité les coups redoutables de son adversaire, « sans céder; il étoit battu, lorsqu'un damier qui « se trouva dans le voisinage, accourut, passa et « repassa plusieurs fois entre les combattans, et « parvint à les séparer. Le cordonnier reconnois- « sant suivit son libérateur, et vint avec lui aux » environs du vaisseau. »

« forme de demi-lune au-dessous de « chaque aile. On m'a dit que ces poules « se trouvent en abondance aux îles de « Fero, au nord de l'Écosse, et qu'elles « ne s'éloignent jamais de terre. Il est sûr « que jusqu'alors je n'en avois jamais vu « à plus de quarante lieues au large; mais « je ne me souviens pas d'en avoir ap- « perçu moins de deux ensemble, au lieu « qu'ici j'en trouvai une seule qui étoit « peut-être venue de fort loin sur les îles « de glaces. Quelques jours après nous en « vîmes une autre de la même espèce, « qui s'élevoit à une grande hauteur au- « dessus de nos têtes, et qui nous regar- « doit avec beaucoup d'attention ; ce qui « fut une nouveauté pour nous, qui étions « accoutumés à voir tous les oiseaux « aquatiques de ce climat se tenir près de « la surface de la mer. »

LE GOÉLAND VARIÉ,

OU

LE GRISARD*.

Quatrième espèce.

Le plumage de ce goéland est haché et moucheté de gris brun sur fond blanc ; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres; le bec, noir, épais et robuste, est long de quatre pouces. Ce goéland est de la plus grande espèce ; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé vivant de Montreuil-sur-mer, par M. Baillon. Ce grisard avoit long-temps vécu dans une basse-cour, où il avoit fait périr son camarade à force de le

* Voyez les planches enluminées, n° 266.

En anglois, *great grey gull;* et dans le pays de Cornouailles, *wagell;* en hollandois, *mallemuck.*



LE GOÉLAND VARIÉ

ou LE GRISARD.

J Pauquet S.

battre. Il montroit cette familiarité basse de l'animal vorace, que la faim seule attache à la main qui le nourrit. Celui-ci avaloit des poissons plats presque aussi larges que son corps, et prenoit aussi, avec la même voracité, de la chair crue, et même de petits animaux entiers, comme des taupes, des rats et des oiseaux *. Un goéland de même espèce, qu'Anderson avoit reçu de Groenland, attaquoit les petits animaux, et se défendoit à grands coups de bec contre les chiens et les chats, auxquels il se plaisoit à mordre la queue. En lui montrant un mouchoir blanc, on étoit sûr de le faire crier d'un ton perçant, comme si cet objet lui eût représenté quelqu'un des ennemis qu'il peut avoir à redouter en mer.

Tous les grisards, suivant les observations de M. Baillon, sont, dans le premier âge, d'un gris sale et sombre; mais,

* D'où vient apparemment que l'on a appliqué au grisard la fable que fait Oviedo d'un oiseau qui a un pied palmé pour nager, et l'autre armé de griffes de proie pour saisir.

dès la première mue, la teinte s'éclaircit : le ventre et le cou sont les premiers à blanchir, et après trois mues le plumage est tout ondé et moucheté de gris et de blanc, tel que nous l'avons décrit ; ensuite le blanc gagne à mesure que l'oiseau vieillit, et les plus vieux grisards finissent par blanchir presque entièrement. L'on voit donc combien l'on hasarderoit de créer d'espèces dans une seule, si l'on se fondoit sur ce caractère unique, puisque la Nature y varie à ce point les couleurs suivant l'âge.

Dans le grisard, comme dans tous les autres goélands et mouettes, la femelle ne paroît différer du mâle que par la taille, qui est un peu moindre. Belon avoit déja observé que les grisards ne sont pas communs sur la Méditerranée ; que ce n'est que par accident qu'il s'en rencontre dans les terres *, mais qu'ils se tiennent en grand nombre sur nos côtes

* M. Lottinger prétend avoir vu quelques uns de ces oiseaux sur les grands étangs de Lorraine, dans le temps des pêches ; et M. Hermann nous parle d'un grisard tué aux environs de Strasbourg.

de l'Océan. Ils se sont portés bien loin sur les mers, puisqu'on nous assure en avoir reçu de Madagascar ; néanmoins le véritable berceau de cette espèce paroît être dans le Nord. Ces oiseaux sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groenland, et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine, jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux [1]. Quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en les frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise, à moins de les assommer. C'est cet acharnement stupide qui leur a mérité le surnom de *sottes bêtes*, *mallemucke* en hollandois [2].

[1] Les harengs fournissent aussi beaucoup à la pâture de ces légions d'oiseaux. Zorgdrager dit avoir vu quantité d'arêtes de harengs auprès des nids des oiseaux aquatiques sur les rochers du Groenland.

[2] Du mot *mall*, qui veut dire *sot*, *stupide*, et du mot *mocke*, qui dans l'ancien allemand signifie *bête*, *animal*. Martens dérive ce dernier autre-

Ce sont en effet de sots et vilains oiseaux qui se battent et se mordent, dit Martens, en s'arrachant l'un l'autre les morceaux, quoiqu'il y ait sur les grands cadavres où ils se repaissent, de quoi assouvir pleinement leur voracité.

Belon trouve quelque rapport entre la tête du grisard et celle de l'aigle; mais il y en a bien plus entre ses mœurs basses et celles du vautour. Sa constitution forte et dure le rend capable de supporter les temps les plus rudes; aussi les navigateurs ont remarqué qu'il s'inquiète peu des orages en mer : il est d'ailleurs bien garni de plumes, qui nous ont paru faire la plus grande partie du volume de son corps très-maigre. Cependant nous ne pouvons pas assurer que ces oiseaux soient tous et toujours maigres; car celui que nous avons vu l'étoit par accident : il avoit un hameçon accroché dans le palais, qui s'y étoit recouvert d'une callo-

ment, et prétend qu'il désigne la manière dont ces oiseaux attroupés tombent sur les baleines, comme des nuées de moucherons; mais l'étymologie d'Anderson nous paroît la meilleure.

sité, et qui devoit l'empêcher d'avaler aisément.

Suivant Anderson, il y a sous la peau une membrane à air, semblable à celle du pélican. Ce même naturaliste observe que son *mallemucke* de Groenland est, à quelques égards, différent de celui de Spitzberg, décrit par Martens; et nous devons remarquer sur cela que Martens lui-même semble réunir sous ce nom de *mallemucke,* deux oiseaux qu'il distingue d'ailleurs, et dont le second, ou celui de Spitzberg, paroît, à la structure de son bec articulé de plusieurs pièces et surmonté de narines en tuyaux, aussi-bien qu'à son croassement de grenouille, être pétrel plutôt qu'un goéland. Au reste, il paroît qu'on doit admettre dans l'espèce du grisard une race ou variété plus grande que l'espèce commune, et dont le plumage est plutôt ondé que tacheté ou rayé. Cette variété, qui a été décrite par M. Lidbeck, se rencontre sur le golfe de Bothnie, et certains individus ont jusqu'à huit à dix pouces de plus dans leurs principales dimensions que nos grisards communs.

LE GOÉLAND
A MANTEAU GRIS-BRUN,
OU
LE BOURGMESTRE [1].

Cinquième espèce.

Les Hollandois qui fréquentent les mers du Nord pour la pêche de la baleine, se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goélands. Ils ont cherché à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *mallemucke*, *kirmew*, *ratsher*, *kutgeghef*[2], et ont appelé

[1] En anglois, *herring-gull;* en hollandois, *burghermeister;* et il nous paroît qu'on doit y rapporter le *krikie* des Norvégiens, le *skerro* des Lappons, et le *tattarok* des Groenlandois.

[2] Voyez l'article précédent et les suivans.

celui-ci *burgher-meister* ou *bourgmestre*, à cause de sa démarche grave et de sa grande taille, qui le leur a fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu de ces peuplades turbulentes et voraces. Ce goéland bourgmestre est en effet de la première grandeur, et aussi gros que le goéland noir-manteau. Il a le dos gris brun, ainsi que les pennes de l'aile, dont les unes sont terminées de blanc, les autres de noir, le reste du plumage blanc ; la paupière est bordée de rouge ou de jaune ; le bec est de cette dernière couleur, avec l'angle inférieur fort saillant et d'un rouge vif ; ce que Martens exprime fort bien, en disant qu'il semble avoir une cerise au bec. Et c'est probablement par inadvertance, ou en comptant pour rien le doigt postérieur, qui est en effet très-petit, que ce voyageur ne donne que trois doigts à son bourgmestre ; car on le reconnoît avec certitude, et à tous les autres traits, pour le même oiseau que le grand goéland des côtes d'Angleterre, appelé dans ces parages *herring-gull*, parce qu'il y pêche

aux harengs. Dans les mers du Nord, ces oiseaux vivent des cadavres des grands poissons. « Lorsqu'on traîne une baleine « à l'arrière du vaisseau, dit Martens, ils « s'attroupent et viennent enlever de gros « morceaux de son lard : c'est alors qu'on « les tue plus aisément ; car il est presque « impossible de les atteindre dans leurs « nids, qu'ils posent au sommet et dans « les fentes des plus hauts rochers. Le « bourgmestre, ajoute-t-il, se fait redou- « ter du mallemucke, qui s'abat devant « lui, tout robuste qu'il est, et se laisse « battre et pincer sans se revancher. Lors- « que le bourgmestre vole, sa queue « blanche s'étale comme un éventail. « Son cri tient de celui du corbeau. Il « donne la chasse aux jeunes lumbs, et « souvent on le trouve auprès des chevaux « marins (*morses*), dont il paroît qu'il « avale la fiente. »

Suivant Willughby, les œufs de ce goéland sont blanchâtres, parsemés de quelques taches noirâtres, et aussi gros que des œufs de poule. Le P. Feuillée fait mention d'un oiseau des côtes du Chili et du

Pérou, qui, par sa figure, ses couleurs et sa voracité, ressemble à ce goéland du Nord, mais qui probablement est plus petit, car ce voyageur naturaliste dit que ses œufs ne sont qu'un peu plus gros que ceux de la perdrix. Il ajoute qu'il a trouvé l'estomac de ce goéland tout rempli des plumes de certains petits oiseaux des côtes de la mer du Sud, que les gens du pays nomment *tocoquito*.

LE GOÉLAND
A MANTEAU GRIS ET BLANC.

Sixième espèce.

Il est assez probable que ce goéland, décrit par le P. Feuillee, et qui est à peu près de la grosseur du goéland à manteau gris, n'est qu'une nuance ou une variété de cette espèce, ou de quelque autre des précédentes, prise à un période différent d'âge : ses traits et sa figure semblent nous l'indiquer. Le manteau, dit Feuillée, est gris mêlé de blanc, ainsi que le dessus du cou, dont le devant est gris clair, de même que tout le *parement;* les pennes de la queue sont d'un minime obscur, et le sommet de la tête est gris. Il ajoute, comme une singularité, sur le nombre des articulations des doigts, que l'intérieur n'a que deux articulations, celui du

milieu trois, et l'extérieur quatre, ce qui le rend le plus long ; mais cette structure, la plus favorable à l'action de nager, en ce qu'elle met la plus grande largeur dans la rame du côté du plus grand arc de son mouvement, est la même dans un grand nombre d'oiseaux d'eau, et même dans plusieurs oiseaux de rivage : nous l'avons observé en particulier sur le jacana, la poule sultane, la poule d'eau. Le doigt extérieur a dans ces oiseaux quatre phalanges, celui du milieu trois, et l'intérieur deux phalanges seulement.

LA MOUETTE BLANCHE *.

Première espèce.

D'APRÈS ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans la vieillesse, on pourroit croire que cette mouette blanche n'est qu'un vieux grisard : mais elle est beaucoup moins grande que ce goéland; elle n'a le bec ni si grand ni si fort, et son plumage, d'un blanc parfait, n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur, du bout du bec à celui de la queue. On la reconnoît à la notice donnée dans le *Voyage au Spitzberg* du capitaine Phipps. Il observe fort bien que cette espèce n'a point été décrite par Linnæus, et que l'oiseau nommé par Martens *ratsher,* ou *le sénateur,* lui ressemble parfaitement, au caractère des pieds près, auxquels Martens n'attribue

* Voyez les planches enluminées, n° 994, sous le nom de *goéland blanc du Spitzberg*.

que trois doigts; mais si l'on peut penser que le quatrième doigt, en effet très-petit, ait échappé à l'attention de ce navigateur, on reconnoîtra à tout le reste notre mouette blanche dans son *ratsher.* Sa blancheur, dit-il, surpasse celle de la neige; ce qui se marque lorsque l'oiseau se promène sur les glaces avec une gravité qui lui a fait donner ce nom de *ratsher,* ou *sénateur.* Sa voix est basse et forte; et au lieu que les petites mouettes ou *kirmews* semblent dire *kir* ou *kair,* le sénateur dit *kar.* Il se tient ordinairement seul, à moins que quelque proie n'en rassemble un certain nombre. Martens en a vu se poser sur le corps des morses, et se repaître de leur fiente.

LA MOUETTE TACHETÉE,

OU

LE KUTGEGHEF *.

Seconde espèce.

« DANS le temps, dit Martens, que nous « découpions la graisse des baleines, quantité de ces oiseaux venoient criant près « de notre vaisseau ; ils sembloient prononcer *kutgeghef* ». Ce nom rend en effet l'espèce d'éternument, *keph, keph,* que diverses mouettes captives nous ont fait entendre, et d'où nous avons conjecturé que le nom grec κέπφος pouvoit bien dériver. Quant à la taille, cette mouette

* Voyez les planches enluminées, n° 387, sous la dénomination de *mouette cendrée tachetée.*

En Angleterre, au pays de Cornouailles, *tarrock.*

kutgeghef ne surpasse pas la mouette blanche; elle n'a de même que quinze pouces de longueur. Le plumage, sur un fond de beau blanc en devant du corps, et de gris sur le manteau, est distingué par quelques traits de ce même gris, qui forment sur le dessus du cou comme un demi-collier, et par des taches de blanc et de noir mélangé sur les couvertures de l'aile, avec des variétes néanmoins dont nous allons faire mention. Le doigt de derrière, qui est très-petit dans toutes les mouettes, est presque nul dans celle-ci, comme l'observent Belon et Ray; et c'est de là sans doute que Martens ne lui donne que trois doigts. Il ajoute que cette mouette vole toujours avec rapidité contre le vent, quelque violent qu'il soit; mais qu'elle a dans l'oiseau *strundjager*[1] un persécuteur opiniâtre, et qui la tourmente pour l'obliger à rendre sa fiente, qu'il avale avidement. On verra dans l'article suivant que c'est par erreur qu'on attribue ce goût dépravé au *strundjager*[2].

[1] A la lettre, *chasse-merde*.

[2] Voyez ci-après l'article du *stercoraire*.

Au reste, ce n'est pas seulement dans les mers du Nord que se trouve cette mouette tachetée ; on la voit sur les côtes d'Angleterre, d'Écosse. Belon, qui l'a rencontrée en Grèce, dit qu'il l'eût reconnue au seul nom de *laros* qu'elle y porte encore ; et Martens, après l'avoir observée au Spitzberg, l'a retrouvée dans la mer d'Espagne, un peu différente, à la vérité, mais assez reconnoissable pour ne pas s'y méprendre : d'où il infère très-judicieusement que des animaux d'une même espèce, mais placés dans des climats très-différens et très-éloignés, doivent toujours porter quelque empreinte de cette différence des climats. Elle est assez grande ici pour qu'on ait fait deux espèces d'une seule ; car la *mouette cendrée* de M. Brisson doit certainement se rapporter à la mouette cendrée tachetée, comme le simple coup d'œil sur les deux figures qu'il en donne l'indique assez ; mais ce qui le prouve, c'est la comparaison que nous avons faite d'une suite d'individus, où toutes les nuances du plus au moins de noir et de blanc dans l'aile se mar-

quent, depuis la livrée décidée de mouette tachetée, telle que la représente notre planche enluminée, jusqu'à la simple couleur grise et presque entièrement dénuée de noir, telle que la *mouette cendrée* de M. Brisson : mais le demi-collier gris, ou quelquefois noirâtre, marqué sur le haut du cou, est un trait de ressemblance commune entre tous les individus de cette espèce.

De grandes troupes de ces mouettes parurent subitement aux environs de Semur en Auxois, au mois de février 1775 : on les tuoit fort aisément, et on en trouvoit de mortes ou demi-mortes de faim dans les prairies, dans les champs et au bord des ruisseaux ; en les ouvrant, on ne trouvoit dans leur estomac que quelques débris de poissons, et une bouillie noirâtre dans les intestins. Ces oiseaux n'étoient pas connus dans le pays ; leur apparition ne dura que quinze jours. Ils étoient arrivés par un grand vent de midi qui souffla tout ce temps *.

* Observation communiquée par M. de Montbeillard.

LA GRANDE MOUETTE CENDRÉE,

OU

MOUETTE A PIEDS BLEUS *.

Troisième espèce.

La couleur bleuâtre des pieds et du bec, constante dans cette espèce, doit la distinguer des autres, qui ont généralement les pieds d'une couleur de chair plus ou moins vermeille ou livide. La mouette à pieds bleus a de seize à dix-sept pouces de longueur, de la pointe du bec à celle de la queue. Son manteau est d'un cendré clair; plusieurs des pennes de l'aile sont échancrées de noir; tout le reste du plumage est d'un blanc de neige.

* Voyez les planches enluminées, n° 977.

Willughby semble désigner cette espèce comme la plus commune en Angleterre *. On la nomme *grande miaulle* sur nos côtes de Picardie; et voici les observations que M. Baillon a faites sur les différentes nuances de couleurs que prend successivement le plumage de ces mouettes dans la suite de leurs mues, suivant les différens âges. Dans la première année, les pennes des ailes sont noirâtres; ce n'est qu'après la seconde mue qu'elles prennent un noir décidé et qu'elles sont variées de taches blanches qui les relèvent. Aucune jeune mouette n'a la queue blanche; le bout en est toujours noir ou gris. Dans ce même temps, la tête et le dessus du cou sont marqués de quelques taches, qui peu à peu s'effacent et le cèdent au blanc pur. Le bec et les pieds n'ont leurs couleurs pleines que vers l'âge de deux ans.

A ces observations très-intéressantes, puisqu'elles doivent servir à empêcher qu'on ne multiplie les espèces sur de

* *The common sea-mew.*

simples variétés individuelles, M. Baillon en ajoute quelques unes sur le naturel particulier de la mouette à pieds bleus. Elle s'apprivoise plus difficilement que les autres, et cependant elle paroît moins farouche en liberté ; elle se bat moins et n'est pas aussi vorace que la plupart des autres : mais elle n'est pas aussi gaie que la petite mouette dont nous allons parler. Captive dans un jardin, elle cherchoit les vers de terre : lorsqu'on lui présentoit de petits oiseaux, elle n'y touchoit que quand ils étoient à demi déchirés ; ce qui montre qu'elle est moins carnassière que les goélands ; et comme elle est moins vive et moins gaie que les petites mouettes dont il nous reste à parler, elle paroît tenir le milieu, tant pour le naturel que par la taille, entre les unes et les autres.

LA PETITE MOUETTE CENDRÉE *.

Quatrième espèce.

La différente couleur de ses pieds, et une plus petite taille, distinguent cette mouette de la précédente, à laquelle du reste elle ressemble parfaitement par les couleurs ; on voit le même cendré clair et bleuâtre sur le manteau, les mêmes échancrures noires tachetées de blanc aux grandes pennes de l'aile, et enfin le même blanc de neige sur tout le reste du plumage, à l'exception d'une mouche noire que porte constamment cette petite mouette aux côtés du cou derrière l'œil.

* Voyez les planches enluminées, nº 969, sous la dénomination de *petit goéland.*

En italien, *gavina, galetra ;* et sur le lac de Côme, *guleder.*

Les plus jeunes ont, comme pour livrée, des taches brunes sur les couvertures de l'aile : dans les plus vieilles, les plumes du ventre ont une légère teinte de couleur de rose, et ce n'est qu'à la seconde ou troisième année que les pieds et le bec deviennent d'un beau rouge ; auparavant ils sont livides.

Celle-ci et la mouette rieuse sont les deux plus petites de toute la famille; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon, avec beaucoup moins d'épaisseur de corps. Ces mouettes cendrées n'ont que treize à quatorze pouces de longueur ; elles sont très-jolies, très-propres et fort remuantes, moins méchantes que les grandes, et sont cependant plus vives. Elles mangent beaucoup d'insectes; on les voit, durant l'été, faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches : elles en prennent une telle quantité, que souvent leur œsophage en est rempli jusqu'au bec. Elles suivent sur les rivières la marée montante *, et se répandent à quelques lieues

* Quelquefois elles les rencontrent fort haut :

dans les terres, prenant dans les marais les vermisseaux et les sangsues, et le soir elles retournent à la mer. M. Baillon, qui a fait ces observations, ajoute qu'elles s'habituent aisément dans les jardins, et y vivent d'insectes, de petits lézards et d'autres reptiles : néanmoins on peut les nourrir de pain trempé; mais il faut toujours leur donner beaucoup d'eau, parce qu'elles se lavent à chaque instant le bec et les pieds. Elles sont fort criardes, sur-tout les jeunes, et sur la côte de Picardie on les appelle *petites miaulles*. Il paroît que le nom de *tattaret* leur a aussi été donné relativement à leur cri; et rien n'empêche qu'on ne regarde comme les mêmes oiseaux ces mouettes grises dont parlent les relations des Portugais aux Indes orientales, sous le nom de *garaïos*, et que les navigateurs rencontrent en quantité dans la traversée de Madagascar aux Maldives. C'est encore à quelque espèce semblable ou à la même que doit se rapporter l'oiseau nommé à Luçon *tambilagan*, et qui

M. Baillon en a vu sur la Loire à plus de cinquante lieues de son embouchure.

est une mouette grise de la petite taille ; suivant la courte description qu'en donne Camel dans sa Notice des oiseaux des Philippines, insérée dans les *Transactions philosophiques*.

LA MOUETTE RIEUSE *.

Cinquième espèce.

Le cri de cette petite mouette a quelque ressemblance avec un éclat de rire, d'où vient son surnom de *rieuse.* Elle paroît un peu plus grande qu'un pigeon ; mais elle a, comme toutes les mouettes, bien moins de corps que de volume apparent. La quantité de plumes fines dont elle est revêtue, la rend très-légère : aussi vole-t-elle presque continuellement sur les eaux ; et pour le peu de temps qu'elle est à terre, on l'y voit très-remuante et très-vive. Elle est aussi fort criarde, particulièrement durant les nichées, temps où ces petites mouettes sont plus rassem-

* Voyez les planches enluminées, n° 970.

En anglois, *laughing-gull, pewit-gull, black-cap ;* en allemand, *grosser see-schwalle, grauer fischer.*

blées. La ponte est de six œufs olivâtres tachetés de noir. Les jeunes sont bonnes à manger, et, suivant les auteurs de la *Zoologie britannique*, l'on en prend grand nombre dans les comtés d'Essex et de Stafford.

Quelques unes de ces mouettes rieuses s'établissent sur les rivières et même sur des étangs dans l'intérieur des terres *, et il paroît qu'elles fréquentent d'ailleurs les mers des deux continens. Catesby les a trouvées aux îles de Bahama; Fernandès les décrit sous le nom mexicain de *pipican*, et, comme toutes les autres mouettes, elles abondent sur-tout dans les contrées du Nord. Martens, qui les a observées à Spitzberg, et qui les nomme *kirmews*, dit qu'elles pondent sur une mousse blanchâtre, dans laquelle on distingue à peine leurs œufs, parce qu'ils sont à peu près de la couleur de cette mousse, c'est-à-dire, d'un blanc sale ou verdâtre, piqueté de noir; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais fort

* On voit de ces oiseaux sur la Tamise, près de Gravesend, suivant Albin.

pointus par un bout : le moyeu de l'œuf est rouge, et le blanc est bleuâtre. Martens dit qu'il en mangea et qu'il les trouva fort bons et du même goût que les œufs de vanneau. Le père et la mère s'élancent courageusement contre ceux qui enlèvent leur nichée, et cherchent même à les en écarter à coups de bec et en jetant de grands cris. Le nom de *kirmews*, dans sa première syllabe *kir*, exprime ce cri, suivant le même voyageur, qui cependant observe qu'il a trouvé des différences dans la voix de ces oiseaux, suivant qu'il les a rencontrés dans les régions polaires ou dans des parages moins septentrionaux, comme vers les côtes d'Écosse, d'Irlande, et dans les mers d'Allemagne. Il prétend qu'en général on trouve de la différence dans les cris des animaux de même espèce, selon les climats où ils vivent; ce qui pourroit très-bien être, sur-tout pour les oiseaux, le cri n'étant dans les animaux que l'expression de la sensation la plus habituelle, et celle du climat étant dominante dans les oiseaux, plus sensibles que tous les autres animaux

aux variations de l'atmosphère et aux impressions de la température.

Martens remarque encore que ces mouettes, à Spitzberg, ont les plumes plus fines et plus chevelues qu'elles ne les ont dans nos mers. Cette différence tient encore au climat. Une autre qui ne nous paroît tenir qu'à l'âge, est dans la couleur du bec et des pieds : dans les uns ils sont rouges, et sont noirs dans les autres. Mais ce qui prouve que cette différence ne constitue pas deux espèces distinctes, c'est que la nuance intermédiaire s'offre dans plusieurs individus, dont les uns ont le bec rouge et les pieds seulement rougeâtres; d'autres le bec rouge à la pointe seulement, et dans le reste, noir. Ainsi nous ne reconnoîtrons qu'une mouette rieuse, toute la différence sur laquelle M. Brisson se fonde pour en faire deux espèces séparées, ne consistant que dans la couleur du bec et des pieds. Quant à celle du plumage, si la remarque de cet ornithologiste est juste, notre planche enluminée représente la femelle de l'espèce, reconnoissable en ce qu'elle a le front et la

gorge marqués de blanc, au lieu que, dans le mâle, toute la tête est couverte d'une calotte noire; les grandes pennes de l'aile sont aussi en partie de cette couleur; le manteau est cendré bleuâtre, et le reste du corps blanc.

LA MOUETTE D'HIVER *.

Sixième espèce.

Nous soupçonnons que l'oiseau désigné sous cette dénomination pourroit bien n'être pas autre que notre mouette tachetée, laquelle paroît en Angleterre pendant l'hiver dans l'intérieur des terres; et notre conjecture se fonde sur ce que ces oiseaux, dont la grandeur est la même, ne diffèrent dans les descriptions des naturalistes qu'en ce que la mouette d'hiver a du brun par-tout où notre mouette tachetée porte du gris, et l'on sait que le brun tient souvent la place du gris dans la première livrée de ces oiseaux, sans compter la facilité de confondre l'une et l'autre teinte dans une description ou

* En anglois, *winter-mew;* et dans le Cambridgshire, *coddimoddy.*

dans une enluminure. Si celle que donne la *Zoologie britannique* paroissoit meilleure, nous parlerions avec plus de confiance. Quoi qu'il en soit, cette mouette que l'on voit en Angleterre, se nourrit en hiver de vers de terre; et les restes à demi digérés que ces oiseaux rejettent par le bec, forment cette matière gélatineuse connue sous le nom de *star-shot* ou *star-gelly*.

Après l'énumération des espèces des goélands et des mouettes, bien décrites et distinctement connues, nous ne pouvons qu'en indiquer quelques autres, qu'on pourroit vraisemblablement rapporter aux précédentes, si les notices en étoient plus complètes.

1°. Celle que M. Brisson donne sous le nom de *petite mouette grise*, tout en disant qu'elle est de la taille de la grande mouette cendrée, et qui ne paroît en effet différer de cette espèce, ou de celle du goéland à manteau gris, qu'en ce qu'elle a du blanc mêlé de gris sur le dos.

2°. Cette grande mouette de mer dont parle Anderson, laquelle pêche un ex-

cellent poisson, appelé en Islande *runmagen*, l'apporte à terre et n'en mange que le foie ; sur quoi les paysans instruisent leurs enfans à courir sur la mouette aussitôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie.

3°. L'oiseau tué par M. Banks, par la latitude de 1 degré 7 minutes nord, et la longitude de 28 degrés 50 minutes, et qu'il nomma *mouette à pieds noirs*, ou *larus crepidatus*. Les excrémens de cet oiseau parurent d'un rouge vif, approchant de celui de la liqueur du coquillage *hélix* qui flotte dans ces mers. On peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau.

4°. La mouette nommée, par les insulaires de Luçon, *taringting*, et qui, au caractère de vivacité qu'on lui attribue, et à son habitude de courir rapidement sur les rivages, peut également être la petite mouette grise ou la mouette rieuse.

5°. La mouette du lac de Mexico, nommée par les habitans *acuicuitzcatl*, et dont Fernandès ne dit rien de plus.

6°. Enfin un goéland observé par M. le

vicomte de Querhoent à la rade du cap de Bonne-Espérance, et qui, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous donner, doit être une sorte de noir-manteau, mais dont les pieds, au lieu d'être rouges, sont de couleur verd de mer.

LE LABBE,

OU

LE STERCORAIRE *.

VOICI un oiseau qu'on rangeroit parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits : mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé ; car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée tachetée, de l'espèce nommée *kutgeghef* par les pêcheurs du Nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et dès qu'il l'aperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite. Selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et, dans cette idée, ils lui ont imposé le nom de *strundjager*, auquel répond celui de *stercoraire* : mais nous lui donne-

* Voyez les planches enluminées, nº 991.



LE LABBE *ou le* STERCORAIRE.

J. Pauquet. S.



rons ou plutôt nous lui conserverons le nom de *labbe;* car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas la fiente, mais le poisson que la mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit *, d'autant plus qu'il pêche souvent lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de subsistances qu'offre la mer aux oiseaux qui

* Quelques naturalistes ont écrit que certaines espèces de mouettes en poursuivent d'autres pour manger leurs excrémens. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vérifier ce fait, que j'ai toujours répugné de croire. Je suis allé nombre de fois au bord de la mer, à l'effet d'y faire des observations; j'ai reconnu ce qui a donné lieu à cette fable : le voici.

Les mouettes se font une guerre continuelle pour la curée, du moins les grosses espèces et les moyennes : lorsqu'une sort de l'eau avec un poisson au bec, la première qui l'apperçoit fond dessus pour le lui prendre ; si celle-ci ne se hâte de l'avaler, elle est poursuivie à son tour par de plus fortes qu'elle, qui lui donnent de violens coups de bec; elle ne peut les éviter qu'en fuyant ou en écartant son ennemi : soit donc que le poisson la gêne dans

l'habitent, il seroit bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi le nom de *stercoraire* paroît donné mal-à-propos, et l'on doit préférer celui de *labbe,* par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de la poursuite, elle se hâte de le vomir; l'autre, qui le voit tomber, le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau; il est rare qu'il lui échappe.

Le poisson paroît toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble, à cause de la roideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs.

J'ai vérifié le même fait dans mon jardin; j'ai poursuivi, en criant, de grosses mouettes; elles ont vomi en courant le poisson qu'elles venoient d'avaler : je le leur ai rejeté; elles l'ont très-bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que des chiens.

(*Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.*)

Personne ne les a mieux décrites que Ghister, dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm.* « Le vol du labbe, dit-il, est « très-vif et balancé, comme celui de « l'autour : le vent le plus fort ne l'em- « pêche pas de se diriger assez juste pour « saisir en l'air les petits poissons que les « pêcheurs lui jettent. Lorsqu'ils l'ap- « pellent *lab, lab,* il vient aussitôt, et « prend le poisson cuit ou crud, et les « autres alimens qu'on lui jette : il prend « même des harengs dans la barque des « pêcheurs ; et s'ils sont salés, il les lave « avant de les avaler. On ne peut guère « l'approcher ni le tirer que lorsqu'on lui « jette un appât. Mais les pêcheurs mé- « nagent ces oiseaux, parce qu'ils sont « pour eux l'annonce et le signe presque « certain de la présence du hareng ; et en « effet, lorsque le labbe ne paroît pas, la « pêche est peu abondante. Cet oiseau est « presque toujours sur la mer ; on n'en « voit ordinairement que deux ou trois « ensemble, et très-rarement cinq ou six. « Lorsqu'il ne trouve pas de pâture à la « mer, il vient sur le rivage attaquer les

« mouettes, qui crient dès qu'il paroît;
« mais il fond sur elles, les atteint, se
« pose sur leur dos, et leur donnant
« deux ou trois coups, les force à rendre
« par le bec le poisson qu'elles ont dans
« l'estomac, qu'il avale à l'instant. Cet
« oiseau, ainsi que les mouettes, pond
« ses œufs sur les rochers. Le mâle est
« plus noir et un peu plus gros que la
« femelle. »

Quoique ce soit au labbe à longue queue que ces observations paroissent avoir particulièrement rapport, nous ne laissons pas de les regarder comme également propres à l'espèce dont nous parlons, qui a la queue taillée de manière que les deux plumes du milieu sont à la vérité les plus longues, mais sans néanmoins excéder les autres de beaucoup. Sa grosseur est à peu près celle de notre petite mouette, et sa couleur est d'un cendré brun, ondé de grisâtre *. Les ailes sont

* Cette couleur est plus claire au-dessous du corps, et quelquefois, selon Martens, le ventre est blanc.

fort grandes, et les pieds sont conformés comme ceux des mouettes, et seulement un peu moins forts; les doigts sont plus courts : mais le bec diffère davantage de celui de ces oiseaux; car le bout de la mandibule supérieure est armé d'un onglet ou crochet qui paroît surajouté; caractère par lequel le bec du labbe se rapproche de celui des pétrels, sans cependant avoir comme eux les narines en tuyaux.

Le labbe a dans le port et l'air de tête quelque chose de l'oiseau de proie, et son genre de vie hostile et guerrier ne dément pas sa physionomie : il marche le corps droit, et crie fort haut. Il semble, dit Martens, prononcer *i-ja* ou *johan*, quand c'est de loin qu'on l'entend et que sa voix retentit. Le genre de vie de ces oiseaux les isole nécessairement, et les disperse : aussi le même navigateur observe-t-il qu'il est rare qu'on les trouve rassemblés. Il ajoute que l'espèce ne lui a pas paru nombreuse, et qu'il n'en a vu que fort peu dans les parages de Spitzberg. Les vents orageux du mois

de novembre 1779 poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie : ils nous ont été envoyés par les soins de M. Baillon, et c'est d'après ces individus que nous avons fait la description précédente.

LE LABBE A LONGUE QUEUE *.

Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue en deux brins détachés et divergens, caractérise l'espèce de cet oiseau, qui est, au reste, de la même taille que le labbe précédent. Il a sur la tête une calotte noire; son cou est blanc, et tout le reste du plumage est gris; quelquefois les deux longues plumes de la queue sont noires. Cet oiseau nous a été envoyé de Sibérie, et nous pensons que c'est cette même espèce que M. Gmelin a rencontrée dans les plaines de Mangasea, sur les bords du fleuve Jénisca. Elle se trouve aussi en Norvége, et même plus bas, dans la Finmarchie, dans l'Anger-

* Voyez les planches enluminées, n° 762, sous la dénomination de *stercoraire à longue queue de Sibérie.*

manie; et M. Edwards l'a reçue de la baie d'Hudson, où il remarque que les Anglois appellent cet oiseau, sans doute à cause de ses hostilités contre la mouette, *the man of war bird* (le vaisseau de guerre, ou l'oiseau guerrier); mais il faut remarquer que ce nom de *vaisseau de guerre* ou *guerrier* étant déja donné, et beaucoup plus à propos, à la frégate, on ne doit point l'appliquer à celui-ci. Cet auteur ajoute qu'à la longueur des ailes et à la foiblesse des pieds, il auroit jugé que cet oiseau devoit se tenir plus souvent en mer et au vol que sur terre et posé. En même temps il observe que les pieds sont rudes comme une lime, et propres à se soutenir sur le corps glissant des grands poissons. Ce naturaliste juge, comme nous, que le labbe, par la forme de son bec, fait la nuance entre les mouettes et les pétrels.

M. Brisson fait une troisième espèce de stercoraire ou de labbe, sous la dénomination de *stercoraire rayé;* mais comme il ne l'établit que sur la description que donne M. Edwards d'un individu qu'il regarde

lui-même comme la femelle du stercoraire à longue queue, nous n'adopterons pas cette troisième espèce. Nous pensons, avec M. Edwards, que ce n'est qu'une variété de sexe ou d'âge, à laquelle même on pourroit peut-être rapporter notre première espèce : car sa ressemblance avec cet individu d'Edwards, et la conformité des habitudes naturelles de tous ces oiseaux, paroissent l'indiquer; et dans ce cas il n'y auroit réellement qu'une seule espèce d'oiseau labbe ou stercoraire, dont l'adulte ou le mâle porteroit les deux longues plumes à la queue, et dont la femelle auroit à peu près, comme le représente notre planche enluminée, nº 991, tout le corps brun, ou, comme le dépeint Edwards, le manteau d'un cendré brun foncé sur les ailes et la queue, avec le devant du corps d'un gris blanc sale; les cuisses, le bas-ventre et le croupion, croisés de lignes noirâtres et brunes.

L'ANHINGA *.

Si la régularité des formes, l'accord des proportions et les rapports de l'ensemble de toutes les parties, donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grace et la beauté, si leur rang près de nous n'est marqué que par ces caractères, si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent, la Nature ignore ces distinctions, et il suffit, pour qu'ils lui soient chers, qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier : elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau, le joli chevrotain et la gigantesque girafe; elle lance à la fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées;

* Voyez les planches enluminées, n° 959, l'*anhinga de Cayenne;* et n° 960, l'*anhinga noir de Cayenne.*



L'ANHINGA.

J Pauquet S.



enfin elle admet les composés les plus disparates, pourvu que, par les rapports résultant de leur organisation, ils puissent subsister et se reproduire: c'est ainsi que, sous la forme d'une feuille, elle fait vivre les *mantes*; que, sous une coque sphérique, pareille à celle d'un fruit, elle emprisonne les oursins; qu'elle filtre la vie et la ramifie, pour ainsi dire, dans les branches de l'étoile de mer; qu'elle applatit en marteau la tête de la zygène, et arrondit en globe épineux le corps entier du poisson lune. Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter, pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles? non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre, en le fléchissant sous les contours auxquels il pouvoit se prêter, ne semble-t-elle pas avoir voulu tracer d'un genre à un autre, et même de chacun à tous les autres, des lignes de communication, des fils de rapprochement et de jonction, au moyen

desquels rien n'est coupé et tout s'enchaîne, depuis le plus riche et le plus hardi de ses chefs-d'œuvre, jusqu'au plus simple de ses essais? Ainsi, dans l'histoire des oiseaux, nous avons vu l'autruche, le casoar, le dronte, par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps, par la grosseur des ossemens de leurs jambes, faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la terre: nous verrons de même le pinguin, le manchot, oiseaux demi-poissons, se plonger dans les eaux, et se mêler avec leurs habitans; et l'anhinga, dont nous allons parler, nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau, son cou long et grêle à l'excès, sa petite tête cylindrique, roulée en fuseau, de même venue avec le cou, et effilée en un long bec aigu, ressemblant à la figure et même au mouvement d'une couleuvre, soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres, soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder les poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'anhinga dans son pays natal, le Bresil et la Guiane; ils nous frappent de même jusque dans la dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en dérobe point la forme grêle; c'est un duvet serré et ras comme le velours: les yeux d'un noir brillant, avec l'iris doré, sont entourés d'une peau nue; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière; le corps n'a guère que sept pouces de longueur, et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'anhinga; sa grande et large queue, formée de douze plumes étalées, ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des oiseaux nageurs. Néanmoins l'anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau, dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger; car il est très-farouche,

et jamais on ne le surprend à terre; il se tient toujours sur l'eau, ou perché sur les plus hauts arbres, le long des rivières et des savanes noyées. Il pose son nid sur ces arbres, et y vient passer la nuit. Cependant il est du nombre des oiseaux parfaitement palmipèdes, ayant les quatre doigts engagés par une membrane d'une seule pièce, avec l'ongle de celui du milieu dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles semblent rapprocher l'anhinga des cormorans et des fous; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en pointe sans crochet le distinguent et le séparent de ces deux genres d'oiseaux. Au reste, on a remarqué que la peau de l'anhinga est fort épaisse, et que sa chair est ordinairement très-grasse, mais d'un goût huileux désagréable, et Marcgrave ne la trouve guère meilleure que celle du goéland, qui est assurément fort mauvaise.

Aucun des trois anhingas représentés dans nos planches enluminées ne ressemble parfaitement à celui dont ce natu-

raliste a donné la description. L'anhinga du n° 960 a bien, comme celui de Marcgrave, le dessus du dos pointillé, le bout de la queue liséré de gris, et le reste d'un noir luisant; mais il a aussi tout le corps noir, et n'a pas la tête et le cou gris, et la poitrine d'un blanc argenté. Celui du n° 959 n'a point la queue lisérée. Néanmoins nous croyons que ces deux individus apportés de Cayenne sont non seulement de la même espèce entre eux, mais encore de la même espèce que l'anhinga du Bresil décrit par Marcgrave, les différences de couleurs qu'ils présentent n'excédant point du tout celles que l'âge ou le sexe peuvent mettre dans le plumage des oiseaux, et particulièrement des oiseaux d'eau. Marcgrave fait observer de plus que son anhinga avoit les ongles recourbés et très-aigus, et qu'il s'en sert pour saisir le poisson; que ses ailes sont grandes, et se portent étant pliées jusqu'au milieu de sa longue queue : mais il paroît lui donner une taille un peu trop forte en l'égalant au canard. L'anhinga que nous connoissons

peut avoir trente pouces ou même plus, de la pointe du bec à celle de la queue; mais cette grande queue et son long cou occupent la plus grande partie de cette dimension, et son corps ne paroît pas beaucoup plus gros que celui d'un morillon.

L'ANHINGA ROUX *.

Nous venons de voir que l'anhinga est naturel aux contrées de l'Amérique méridionale ; et malgré la possibilité du voyage pour un oiseau navigateur et de plus muni de longues ailes, malgré l'exemple des cormorans et des fous, qui ont traversé toutes les mers, nous aurions restreint celui-ci sous la loi du climat, et n'aurions pas cru, sur une simple dénomination, qu'il se trouvât au Sénégal, si une note de M. Adanson, jointe à l'envoi d'un de ces oiseaux, ne nous assuroit qu'il y a en effet une espèce d'anhinga sur cette côte de l'Afrique, où les naturels du pays lui donnèrent le nom de *kandar*. Cet anhinga du Sénégal, représenté nº 107 de nos planches enlumi-

* Voyez les planches enluminées, nº 107, sous le nom d'*anhinga du Sénégal*.

nées, diffère de ceux de Cayenne, en ce qu'il a le cou et le dessus des ailes d'un fauve roux, tracé par pinceaux sur un fond brun noirâtre, avec le reste du plumage noir. Du reste, la figure, le port et la grandeur, sont absolument les mêmes que dans les anhingas d'Amérique.





LE BEC EN CISEAUX.

J. J. Pauquet S.

LE BEC-EN-CISEAUX *.

Le genre de vie, les habitudes et les mœurs dans les animaux, ne sont pas aussi libres qu'on pourroit l'imaginer : leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques. Déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose et prescrit, nul ne cherche à l'enfreindre, ne peut s'en écarter : c'est par cette nécessité, tout aussi variée que leurs formes, que se sont trouvés peuplés tous les districts de la Nature. L'aigle ne quitte point ses rochers, ni le héron ses rivages : l'un fond du haut des airs sur l'agneau, qu'il

* Voyez les planches enluminées, n° 357, sous la dénomination de *bec-en-ciseaux de Cayenne*.

enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles; l'autre, le pied dans la fange, attend, à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive. Le pic n'abandonne jamais la tige des arbres, alentour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la barge doit rester dans ses marais, l'alouette dans ses sillons, la fauvette dans ses bocages; et ne voyons-nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures, tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constans à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes, où ils vivent loin de nous, et seuls avec la Nature, qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter? Elle retient la gélinotte sous l'ombre épaisse des sapins; le merle solitaire sur son rocher; le loriot dans les forêts, dont il fait retentir les échos, tandis que l'outarde va chercher les friches arides, et le râle les humides prairies. Ces lois de

la Nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constans que la forme des êtres; ce sont ses grandes et vraies propriétés, qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées; car, de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire : et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargés de loger des hôtes importuns et nuisibles, les rats dans nos maisons, l'hirondelle sous nos fenêtres, le moineau sur nos toits? et lorsqu'elle amène la cigogne au haut de nos vieilles tours en ruine, où s'est déja cachée la triste famille des oiseaux de nuit, ne semble-t-elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions usurpées pour un temps, mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre?

Ainsi les espèces nombreuses et diverses des oiseaux, portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différens districts de la Nature, se partagent, pour ainsi dire, les airs, la terre et les eaux; chacune y tient sa place,

et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces, bornées à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instrumens imparfaits qu'ils tiennent de la Nature : c'est ainsi que les cuillers arrondies du bec de la spatule paroissent uniquement propres à ramasser les coquillages; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'avocette, la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons; que l'huîtrier n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles, d'entre lesquelles il tire sa pâture; et que le bec-croisé pourroit à peine se servir de sa pince brisée, s'il ne savoit l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écaille qui recèle la graine des sapins; enfin, que l'oiseau nommé *bec-en-ciseaux* ne peut ni mordre de côté, ni ramasser devant soi, ni becquer en avant, son bec

étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure, alongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer, et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau, afin d'attraper en-dessous le poisson et l'enlever en passant. C'est de ce manége, ou plutôt de cet exercice nécessaire et pénible, le seul qui puisse le faire vivre, que l'oiseau a reçu le nom de *coupeur d'eau* de quelques observateurs, comme par celui de bec-en-ciseaux on a voulu désigner la manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec, dont celle d'en bas, creusée en gouttière, relevée de deux bords tranchans, reçoit celle d'en haut, qui est taillée en lame.

La pointe du bec est noire, et sa par-

tie près de la tête est rouge, ainsi que les pieds, qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le bec-en-ciseaux est à peu près de la taille de la petite mouette cendrée ; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs ; il a aussi un trait blanc sur l'aile, dont quelques unes des pennes, ainsi que les latérales de la queue, sont en partie blanches ; tout le reste du plumage est noir ou d'un beau noirâtre dans quelques individus : c'est même simplement du brun, ce qui paroît désigner une variété d'âge ; car, selon Catesby, le mâle et la femelle sont de la même couleur.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane. Ils sont nombreux dans ce dernier parage et paroissent en troupes, presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer. Quoique leurs ailes soient très-longues, on a remarqué que leur vol est lent ; s'il étoit rapide, il ne leur permettroit pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant. Suivant les observations de M. de la Borde,

ils vont, dans la saison des pluies, nicher sur les îlets, et particulièrement sur le *Grand - Connétable*, près des terres de Cayenne.

L'espèce paroît propre aux mers de l'Amérique ; et pour la placer aux Indes orientales, il ne suffit pas de la notice donnée par le continuateur de Ray, sur un simple dessin envoyé de Madras, et qui pouvoit avoir été fait ailleurs. Il nous paroît aussi que le coupeur d'eau des mers méridionales, cité souvent par le capitaine Cook, n'est pas le même que notre bec-en-ciseaux de la Guiane, quoiqu'on leur ait donné le même nom ; car, indépendamment de la différence des climats et de la chaleur de la Guiane au grand froid des mers australes, il paroît, par deux endroits des relations de M. Cook, que ces coupeurs d'eau sont des pétrels, et qu'ils se rencontrent aux plus hautes latitudes, et jusqu'entre les îles de glaces, avec les albatrosses et les pinguins.

LE NODDI *.

L'HOMME, si fier de son domaine, et qui en effet commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la Nature ; il trouve sur les mers des ennemis au-dessus de ses forces, des obstacles plus puissans que son art, et des périls plus grands que son courage : ces barrières du monde qu'il a osé franchir, sont les écueils où se brise son audace, où tous les élémens conjurés contre lui conspirent à sa perte, où la Nature en un mot veut régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper ; aussi n'y paroît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitans, si

* Voyez les planches enluminées, n° 997, sous le nom de *mouette brune de la Louisiane*.

Noddy, en anglois, signifie *sot*, *étourdi*; et cette dénomination a rapport au naturel de l'oiseau. Voyez ci-dessus son histoire.



LE NODDI.

J Pauquet S.

même quelques uns d'entre eux, tombés dans ses filets ou sous les harpons, deviennent les victimes d'une main qu'ils ne connoissent pas, le plus grand nombre, à couvert au fond de ses abîmes, voit bientôt les frimas, les vents et les orages, balayer de la surface des mers ces hôtes importuns et destructeurs qui ne peuvent que par instans troubler leur repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la Nature, avec des moyens et des facultés bien plus foibles en apparence, a rendus bien plus forts que nous contre les flots et les tempêtes, tels que la plupart des oiseaux pélagiens, ne nous connoissent pas ; ils se laissent approcher, saisir même, avec une sécurité que nous appelons stupide, mais qui montre bien clairement combien l'homme est pour eux un être nouveau, étranger, inconnu, et qui témoigne de la pleine et entière liberté dont jouit l'espèce, loin du maître qui fait sentir son pouvoir à tout ce qui respire près de lui. Nous avons déja vu et nous verrons encore plusieurs exemples de cette imbécillité

apparente, ou plutôt de cette profonde sécurité qui caractérise les oiseaux des grandes mers. Le noddi dont il est ici question, a été nommé *moineau fou* (*passer stultus*), dénomination néanmoins très-impropre, puisque le noddi n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette, et que, dans la réalité, il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux ; car il a les pieds de la mouette et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer. Tout son plumage est d'un brun noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête. Sa taille est à peu près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de *noddi*, qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglois, parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires, et même sur la main que les matelots lui tendent.

L'espèce ne paroît pas s'être étendue

fort au-delà des tropiques ; mais elle est très-nombreuse dans les lieux qu'elle fréquente. A Cayenne, nous dit M. de la Borde, « il y a cent noddis ou *thouaroux* « pour un fou ou une frégate ; ils couvrent « sur-tout le rocher du Grand-Connétable, « d'où ils viennent voltiger autour des « vaisseaux ; et lorsqu'on tire un coup de « canon, ils se lèvent et forment par leur « multitude un nuage épais ». Catesby les a également vus pêcher en grand nombre, volant ensemble et s'abaissant continuellement à la surface de la mer, pour enlever les petits poissons, dont les troupes en colonne sont chassées et pressées par les grands vents. Cette pêche semble se faire, de la part de ces oiseaux, avec beaucoup de plaisir et de gaieté, si l'on en juge par la variété de leurs cris, par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles. Tout ceci, ajoute Catesby, n'a lieu que dans le temps des nichées et de la ponte, qui se fait sur le rocher tout nud, après quoi chaque noddi se porte au large et erre seul sur le vaste océan.

L'AVOCETTE *.

Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes ; l'avocette les a très-longues, et cette disproportion, qui suffiroit presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité ; c'est le renversement du bec : sa courbure, tournée en haut, présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête. Ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe ; il est mince, foible, grêle, comprimé horizontale-

* Voyez les planches enluminées, n° 353.

Ce nom vient de l'italien, *avocetta*. L'avocette porte encore en Italie les noms de *beccotorto, beccorella;* et sur le lac Majeur, *spinzago d'aqua*, pour la distinguer de l'autre *spinzago*, qui est le courlis.

En allemand, *frembder wasser vogel, schabel, schnabel;* et en Autriche, *kramb-schabl;* en anglois, *scooper*.



L'AVOCETTE.

ment, incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs, ou, si l'on veut, de ces essais de la Nature, au-delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage; car, en supposant à ce bec un degré de courbure de plus, l'oiseau ne pourroit atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture, et l'organe donné pour la subsistance et la vie ne seroit qu'un obstacle qui produiroit le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'avocette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la Nature, et c'est en même temps et par la même raison le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente le bec dans tous les autres oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni béqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou: aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des poissons, qui paroît être le principal fonds de sa nourriture. Il se peut

aussi qu'il mange des vers ; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune orangé, dans laquelle on reconnoît encore le frai du poisson et les débris d'insectes aquatiques. Cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et crystallines [1], et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un verd terreux, qui paroît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves [2], de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos,

[1] Willughby dit n'avoir trouvé rien autre chose.

[2] Du moins sur nos côtes de Picardie, où ces observations ont été faites.

la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau ; mais pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvemens elle paroît vive, alerte, inconstante. Elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos côtes de Picardie, en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée, en sorte que les chasseurs ont grand'peine à en tuer ou saisir quelques unes. Elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes ; cependant M. Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du bas Poitou, et qu'ils y font leurs nichées.

Il paroît, à la route que tiennent les avocettes dans leur passage, qu'aux approches de l'hiver elles voyagent vers le Midi, et retournent au printemps dans le Nord ; car il s'en trouve en Danemarck,

en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oéland, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne ; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparoissent à l'approche du grand froid. Ces oiseaux ne font que passer en Prusse. On les voit très-rarement en Suisse, et, suivant Aldrovande, ils ne paroissent guère plus souvent en Italie : cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex*, *crex* : mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote, soit le même que l'avocette ; car le *crex*, dit ce philosophe, est en guerre avec le loriot et le merle : or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex*, *crex*, est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paroissent usées par les frottemens ;

apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paroissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine.

L'observateur qui nous communique ces faits *, est persuadé que l'avocette, dans le premier âge, est grise; et ce qui fonde son opinion, c'est qu'au temps du passage de novembre on en voit plusieurs qui ont les extrémités des plumes scapulaires grises, ainsi que celles du croupion: or ces plumes et celles qui couvrent les ailes, sont celles qui conservent le plus long-temps la livrée de la naissance; la couleur terne des grandes pennes des ailes et la teinte pâle des pieds, qui, dans l'adulte, sont d'un beau bleu, ne laissent pas douter d'ailleurs que les avocettes à plumage mêlé de gris ne soient les jeunes. Il y a peu de différences extérieures dans cette espèce entre le mâle et la femelle,

* M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

Les vieux ont beaucoup de noir ; mais les vieilles femelles en ont presque autant : seulement il paroît que la taille de celles-ci est généralement un peu plus petite, et que la tête des premiers est plus ronde, avec le tubercule charnu qui s'élève sous la peau près de l'œil, plus enflé. Il n'y a pas non plus de quoi établir une variété dans l'espèce sur ce que les avocettes de Suède ont le croupion noir, selon Linnæus, et que celles qui vivent en grand nombre sur un certain lac de basse Autriche, ont le croupion blanc, comme le fait observer Kramer.

Soit timidité, soit finesse, l'avocette évite les piéges, et elle est fort difficile à prendre. Son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paroît peu nombreuse en individus.

LE COUREUR *.

Tous les oiseaux qui nagent et dont les doigts sont unis par des membranes, ont le pied court, la jambe reculée et souvent en partie cachée dans le ventre; leurs pieds construits et disposés comme des rames à large palme, à manche raccourci, à position oblique, semblent être faits exprès pour aider le mouvement du petit navire animé: l'oiseau est lui-même le vaisseau, le gouvernail et le pilote. Mais au milieu de cette grande troupe de navigateurs ailés, trois espèces d'oiseaux forment comme un groupe isolé: ils ont, à la vérité, les pieds garnis d'une membrane, comme les autres oiseaux nageurs; mais ils sont en même temps montés sur de grandes jambes, ou plutôt

* Aldrovande lui applique les noms grecs de κελεὸς et de τρόχιλος; et c'est d'après celui de *corrira*, qu'on lui donne en Italie, que nous avons formé celui de *coureur*.

sur de hautes échasses, et, par ce caractère, ils se rapprochent des oiseaux de rivage; et, tenant à deux grands genres très-différens, ces trois espèces forment un de ces degrés intermédiaires, une de ces nuances qu'en tout a tracées la Nature.

Ces trois oiseaux à pieds palmés et à hautes jambes sont l'avocette dont nous venons de parler, le flammant, ou phénicoptère des anciens, et le coureur, ainsi nommé, dit Aldrovande, de la célérité avec laquelle on le voit courir sur les rivages. Ce naturaliste, par qui seul nous connoissons cet oiseau, nous apprend qu'il n'est pas rare en Italie. Nous ne le connoissons point en France, et, selon toute apparence, il ne se trouve pas dans les autres contrées de l'Europe, ou du moins il y est extrêmement rare. Charleton dit en avoir vu un individu, sans faire mention du lieu d'où il venoit. Selon Aldrovande, les cuisses de cet oiseau coureur sont courtes à proportion de la hauteur des jambes; le bec, jaune dans son étendue, est noir à la pointe;

il est court et ne s'ouvre pas beaucoup; le manteau est couleur de gris-de-fer, et le ventre blanc; deux plumes blanches à pointe noire couvrent la queue. C'est tout ce que rapporte ce naturaliste, sans rien ajouter sur les dimensions ni la grandeur du corps, qui, dans sa figure, sont à peu près les mêmes que celles du pluvier.

Aristote et Athénée parlent également d'un oiseau à course rapide, sous le nom de *trochilos*, en disant qu'il vient en temps calme chercher sa nourriture sur l'eau. Mais ce *trochilos* est-il un oiseau palmipède et nageur, comme le dit Aldrovande, qui le rapporte à son oiseau coureur? ou, comme l'indique Élien, le *trochilos* n'est-il pas un oiseau de rivage du genre des poules d'eau ou des pluviers à collier? C'est ce qui me paroît difficile à décider, par le peu de renseignemens que nous ont laissé les anciens. Tout ce qui résulte de leurs notices, c'est que ce *trochilos* est de la classe des oiseaux aquatiques, et c'est au moins avec une espèce de convenance qu'Elien lui

applique ce que l'antiquité disoit de l'oiseau qui entre hardiment dans la gueule du crocodile pour manger les sangsues, et qui l'avertit de l'approche de la mangouste *ichneumon*. Cette fable a été appliquée, avec autant d'absurdité qu'il est possible d'en mettre à l'application d'une fable, à un petit oiseau des bois, qui est le roitelet-troglodyte, et cela par une erreur de nom, le roitelet-troglodyte ayant quelquefois reçu le nom de *trochilos*, à cause de son vol tournoyant *.

* Voyez l'article du *troglodyte*, tome X de cette Histoire, page 136.



LE FLAMMANT
ou PHÉNICOPTÈRE.

J. Pauquet S.

LE FLAMMANT,

OU

LE PHÉNICOPTÈRE *.

DANS la langue de ce peuple spirituel et sensible, les Grecs, presque tous les mots peignoient l'objet ou caractérisoient la chose, et présentoient l'image ou la description abrégée de tout être idéal ou réel. Le nom de *phénicoptère*, oiseau à *l'aile de flamme*, est un exemple de ces rapports sentis qui font la grace et l'énergie du langage de ces Grecs ingénieux; rapports que nous trouvons si rarement dans nos langues modernes, lesquelles ont souvent même défiguré leur mère en la traduisant. Le nom de *phénicoptère*, traduit par nous, ne peignit plus l'oiseau, et bientôt ne représentant plus rien, per-

* Voyez les planches enluminées, n° 63.

En latin, *phœnicopterus ;* en espagnol, et aux îles du cap Verd, *flamenco*.

dit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens naturalistes françois prononçoient *flambant* ou *flammant*; peu à peu, l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand*, et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme on fit un oiseau de *Flandre*; on lui supposa même des rapports avec les habitans de cette contrée, où il n'a jamais paru [1]. Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom, qu'on auroit dû lui conserver, comme le plus riche, et si bien approprié, que les Latins crurent devoir l'adopter [2].

[1] Willughby, en remarquant cette dénomination trompeuse, dit que loin que cet oiseau soit fréquent en Flandre, il ne croit pas même qu'on l'y ait jamais vu. Sur quoi Gesner s'abandonne à plusieurs mauvais raisonnemens, trouvant dans la grandeur de ces oiseaux du rapport avec la stature des Flamands, supposant d'ailleurs faussement que la plupart de ceux que l'on voit nous sont apportés de Flandre.

[2] Pline, Apicius, Juvénal, Suétone, tous ont retenu le mot grec, en y ajoutant seulement la terminaison latine *phœnicopterus*.

Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet oiseau : son bec d'une forme extraordinaire, applati et fortement fléchi en-dessus vers son milieu, épais et quarré en-dessous comme une large cuiller; ses jambes d'une excessive hauteur; son cou long et grêle; son corps plus haut monté, quoique plus petit que celui de la cigogne, offrent une figure d'un beau bizarre et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willughby, parlant de ces grands oiseaux à pieds demi-palmés qui hantent le bord des eaux, sans néanmoins nager ni se plonger, les appelle des espèces isolées, formant un genre à part et peu nombreux; car le flammant en particulier paroît faire la nuance entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle tout aussi grande des oiseaux navigateurs, desquels il se rapproche par les pieds à demi palmés, et dont la membrane étendue entre les doigts, et de l'une à l'autre pointe, se retire de son milieu par une double échan-

crure *. Tous les doigts sont très-courts; et l'extérieur fort petit; le corps l'est aussi relativement à la longueur des jambes et du cou. Scaliger le compare à celui du héron, et Gesner à celui de la cigogne, en remarquant, ainsi que Willughby, la longueur extraordinaire de son cou effilé. Quand le flammant a pris son entier accroissement, dit Catesby, il n'est pas plus pesant qu'un canard sauvage, et cependant il a cinq pieds de hauteur. Ces grandes différences dans la taille, indiquées par ces auteurs, tiennent à l'âge, ainsi que les variétés qu'ils ont remarquées dans le plumage : il est en général doux, soyeux et lavé de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues. Les grandes pennes de l'aile sont constamment noires, et ce sont les couvertures grandes et petites, tant intérieures qu'extérieures, qui portent ce beau rouge de feu dont les Grecs frappés tirèrent le nom de *phénicoptère*. Cette couleur s'étend et se nuance par degrés de

* Ce que du Tertre exprime très-bien, en disant que *ses pieds sont à demi marins*.

l'aile au dos et au croupion, sur la poitrine, et enfin sur le cou, dont le plumage, au haut et sur la tête, n'est plus qu'un duvet ras et velouté. Le sommet de la tête, dénué de plumes, un cou très-grêle, avec un large bec, donnent à cet oiseau un air tout extraordinaire. Son crâne paroît élevé, et sa gorge dilatée en avant pour recevoir la mandibule inférieure du bec, qui est très-large dès l'origine; les deux mandibules forment un canal arrondi et droit jusque vers le milieu de leur longueur; après quoi la mandibule supérieure fléchit tout d'un coup par une forte courbure, et de convexe qu'elle étoit, devient une lame plate: l'inférieure se plie à proportion, conservant toujours la forme d'une large gouttière; et la mandibule supérieure, par une autre petite courbure à sa pointe, vient s'appliquer sur l'extrémité de la mandibule inférieure: les bords de toutes deux sont garnis en dedans d'une petite dentelure noire, aiguë, dont les pointes sont tournées en arrière. Le docteur Grew, qui a décrit très-exactement ce bec; y

remarque de plus un filet qui règne en dedans sous la partie supérieure, et la partage par le milieu : il est noir depuis sa pointe jusqu'à l'endroit où il fléchit, et de là jusqu'à la racine il est blanc dans l'oiseau mort, mais apparemment sujet à varier dans le vivant, puisque Gesner le dit d'un rouge vif; Aldrovande, brun; Willughby, bleuâtre; et Seba, jaune.

« A une tête ronde et petite, dit du « Tertre, est attaché un grand bec, long « de quatre pouces, moitié rouge et moi- « tié noir, et recourbé en forme de cuil- « ler ». MM. de l'académie des sciences, qui ont décrit cet oiseau sous le nom de *bécharu*, disent que le bec est d'un rouge pâle, et qu'il contient une grosse langue bordée de papilles charnues, tournées en arrière, qui remplit la cavité ou la large cuiller de la mandibule inférieure. Wormius décrit aussi ce bec extraordinaire, et Aldrovande remarque combien la Nature s'est jouée dans sa conformation; Ray parle de sa figure étrange : mais aucun d'eux ne l'a examinée assez soigneusement pour décider un point que

nous desirerions d'être à portée d'éclaircir ; c'est de savoir si, dans ce bec singulier, c'est, comme l'ont dit plusieurs naturalistes, la partie supérieure qui est mobile, tandis que l'inférieure est fixe et sans mouvement *.

Des deux figures de cet oiseau données par Aldrovande, et qui lui avoient été envoyées de Sardaigne, l'une n'exprime point les caractères du bec, qui sont assez bien rendus dans l'autre ; et nous devons remarquer à ce sujet que, dans notre planche enluminée même, les traits de ce bec, son renflement, son aplatissement, ne sont pas assez fortement prononcés, et qu'il est figuré trop pointu.

Pline semble mettre cet oiseau au nombre des cigognes, et Seba se persuade mal-à-propos que le phénicoptère, chez les anciens, étoit rangé parmi les ibis. Il n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces genres : non seulement son espèce est

* Cette assertion se trouve dans le fragment de *Ménippe*, d'après lequel Rondelet l'a répétée. Wormius, Cardan et Charleton prétendent l'avoir vérifiée.

isolée, mais seul il fait un genre à part; et du reste, quand les anciens placent ensemble les espèces analogues, ce n'est point dans les idées étroites ni suivant les méthodes scholastiques de nos nomenclateurs; c'est en observant dans la Nature par quelles ressemblances des mêmes facultés, des mêmes habitudes, elle rapproche certaines espèces, les rassemble, et en forme, pour ainsi dire, un groupe réuni par des manières communes de vivre et d'être.

On peut s'étonner avec raison de ne point trouver dans Aristote le nom du phénicoptère, quoique nommé dans le même temps par Aristophane, qui le range dans la troupe des oiseaux de marais (λιμναῖοι); mais il étoit rare et peut-être étranger dans la Grèce. Héliodore dit expressément que le phénicoptère est un oiseau du Nil; l'ancien scholiaste sur Juvénal dit aussi qu'il est fréquent en Afrique: cependant il ne paroît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds; car on en voit quelques uns en Italie, et en beaucoup plus grand

nombre en Espagne, et il est peu d'années où il n'en arrive pas quelques uns sur nos côtes de Languedoc et de Provence, particulièrement vers Montpellier et Martigues, et dans les marais près d'Arles, d'où je m'étonne que Belon, observateur si instruit, dise qu'on n'en voit aucun en France qui n'y ait été apporté d'ailleurs. Cet oiseau auroit-il étendu ses migrations d'abord en Italie, où autrefois il ne se voyoit pas, et ensuite jusque sur nos côtes?

Il est, comme on le voit, habitant des contrées du Midi, et se trouve dans l'ancien continent, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique; on en trouve en grand nombre dans les îles du cap Verd, au rapport de Mandeslo, qui exagère la grosseur de leur corps, en le comparant à celui du cygne. Dampier rencontra quelques nids de ces oiseaux dans celle de Sal. Ils sont en quantité dans les provinces occidentales de l'Afrique, à Angola, Congo et Bissao, où, par respect superstitieux, les Nègres ne souffrent

pas qu'on tue un seul de ces oiseaux ; ils les laissent paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations. On les trouve de même à la baie de Saldana, et dans toutes les terres voisines du cap de Bonne-Espérance, où ils passent le jour sur la côte, et se retirent la nuit au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans quelques endroits des terres adjacentes.

Au reste, le flammant est certainement un oiseau voyageur, mais qui ne fréquente que les climats chauds et tempérés, et ne visite pas ceux du Nord. Il est vrai qu'on le voit, dans certaines saisons, paroître en divers lieux, sans qu'on sache précisément d'où il arrive : mais jamais on ne l'a vu s'avancer dans les terres septentrionales ; et s'il en paroît quelques uns dans nos provinces intérieures de France, seuls et égarés, ils semblent y avoir été jetés par quelque coup de vent. M. Salerne rapporte, comme chose extraordinaire, qu'on en a tué un sur la Loire. C'est dans les climats chauds que ses courses s'exécutent, et il les a portées de l'un à l'autre continent ; car

il est du petit nombre d'oiseaux communs aux terres méridionales de tous deux.

On en voit au Valparais, à la Conception, à Cuba, où les Espagnols les nomment *flamencos ;* il s'en trouve à la côte de Vénézuela, près de l'île Blanche et de l'île d'*Aves*, et sur l'île de la *Roche*, qui n'est qu'un amas d'écueils. Ils sont bien connus à Cayenne, où les naturels du pays leur donnent le nom de *tococo ;* on les voit border le rivage de la mer ou voler en troupes. On les retrouve dans les îles de Bahama. Hans Sloane les place dans le catalogue des oiseaux de la Jamaïque ; Dampier les retrouve à Rio de la Hacha. Ils sont en très-grand nombre à Saint-Domingue, aux Antilles et aux îles Caribes, où ils se tiennent dans les petits lacs salés et sur les lagunes. Celui dont Seba donne la figure, lui a été envoyé de Curaçao. On en trouve également au Pérou, jusqu'au Chili. Enfin il est peu de régions de l'Amérique méridionale où quelques voyageurs n'aient rencontré ces oiseaux.

Ces flammans d'Amérique sont par-tout

les mêmes que ceux de l'Europe et d'Afrique. L'espèce de ces oiseaux semble être unique et plus isolée qu'aucune autre, puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Ces oiseaux font leurs petits sur les côtes de Cuba et des îles de Bahama, dans les plages noyées et sur les îles basses, telles que celle d'*Aves*, où Labat trouva nombre de ces oiseaux et leurs nids. Ce sont de petits tas de terre glaise et de fange amassés du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule, les jambes pendantes, dit Catesby, comme un homme assis sur un tabouret, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourroit jamais ranger sous lui s'il étoit accroupi. Dampier décrit de même leur manière de nicher dans l'île de Sal. C'est toujours

dans les lagunes et les mares salées qu'ils placent leurs nids. Ils ne font que deux œufs, ou trois au plus ; ces œufs sont blancs, gros comme ceux de l'oie, et un peu plus alongés *. Les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur ; mais ils courent avec une vîtesse singulière peu de jours après leur naissance.

Le plumage est d'abord d'un gris clair, et cette couleur devient plus foncée à mesure que leurs plumes croissent ; mais il leur faut dix ou onze mois pour l'entier accroissement de leur corps, et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur belle couleur, dont les teintes sont foibles dans la jeunesse, et deviennent plus fortes et plus vives à mesure qu'ils avancent en âge. Suivant Catesby, il se passe deux ans avant qu'ils acquièrent toute leur belle couleur rouge. Le P. du Tertre fait la même remarque. Mais, quel que soit le progrès de cette teinte dans leur plu-

* Décrit sur des œufs de *tococo*, ou *flammant de Cayenne*, au Cabinet du roi.

mage, l'aile est colorée la première, et le rouge y est toujours plus éclatant que par-tout ailleurs : cette couleur s'étend ensuite de l'aile sur le croupion, puis sur le dos et la poitrine, et jusque sur le cou ; il y a seulement dans quelques individus de légères variétés de nuances qui paroissent suivre les différences du climat : par exemple, nous avons remarqué le rouge plus ponceau dans le flammant du Sénégal, et plus orangé dans celui de Cayenne, seule différence qui ne suffit pas pour constituer deux espèces, comme l'a fait Barrère.

Leur nourriture dans tout pays est à peu près la même ; ils mangent des coquillages, des œufs de poissons et des insectes aquatiques : ils les cherchent dans la vase en y plongeant le bec et partie de la tête ; ils remuent en même temps et continuellement les pieds de haut en bas pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont la dentelure sert à la retenir. C'est, dit Catesby, une petite graine ronde semblable au millet, qu'ils élèvent ainsi en agitant la vase, qui fait

le grand fonds de leur nourriture; mais cette prétendue graine n'est vraisemblablement autre chose que des œufs d'insectes, et sur-tout des œufs de mouches et moucherons, aussi multipliés dans les plages noyées de l'Amérique, qu'ils peuvent l'être dans les terres basses du Nord, où M. de Maupertuis dit avoir vu des lacs tout couverts de ces œufs d'insectes qui ressembloient à de la graine de mil. Apparemment ces oiseaux trouvent aux îles de l'Amérique cet aliment en abondance; mais sur les côtes d'Europe on les voit se nourrir de poissons, les dentelures dont leur bec est armé n'étant pas moins propres que des dents à retenir cette proie glissante.

Ils paroissent comme attachés aux rivages de la mer; si l'on en voit sur des fleuves, comme sur le Rhône, ce n'est jamais bien loin de leur embouchure: ils se tiennent plus constamment dans les lagunes, les marais salés et sur les côtes basses, et l'on a remarqué, quand on a voulu les nourrir, qu'il falloit leur donner à boire de l'eau salée.

Ces oiseaux sont toujours en troupes, et pour pêcher ils se forment naturellement en file ; ce qui de loin présente une vue singulière, comme de soldats rangés en ligne. Ce goût de s'aligner leur reste, même lorsque, placés l'un contre l'autre, ils se reposent sur la plage : ils établissent des sentinelles et font alors une espèce de garde, suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes ; et quand ils pêchent, la tête plongée dans l'eau, un d'eux est en vedette, la tête haute, et si quelque chose l'alarme, il jette un cri bruyant qui s'entend de très-loin, et qui est assez semblable au son d'une trompette ; dès-lors toute la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues : cependant, lorsqu'on surprend ces oiseaux, l'épouvante les rend immobiles et stupides, et laisse au chasseur tout le temps de les abattre presque jusqu'au dernier. C'est ce que témoigne du Tertre, et c'est aussi ce qui peut concilier les récits contraires des voyageurs, dont les uns représentent les flammans comme

des oiseaux défians et qui ne se laissent guère approcher, tandis que d'autres les disent lourds, étonnés, et se laissant tuer les uns après les autres.

Leur chair est un mets recherché : Catesby la compare, pour sa délicatesse, à celle de la perdrix ; Dampier dit qu'elle est de fort bon goût, quoique maigre ; du Tertre la trouve excellente, malgré un petit goût de marais, et la plupart des voyageurs en parlent de même. M. de Peiresc est presque le seul qui la dise mauvaise ; mais, à la différence que peuvent y mettre les climats, il faut joindre l'épuisement de ces oiseaux, qui n'arrivent sur nos côtes que fatigués d'un long vol. Les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis *. Philostrate le compte entre les délices des festins. Juvénal, reprochant aux Romains leur luxe déprédateur, dit

* Caligula, devenu assez fou pour se croire dieu, avoit choisi le phénicoptère, avec le paon, pour les hosties exquises qu'on devoit immoler à sa divinité ; et la veille du jour où il fut massacré, dit Suétone, il s'étoit aspergé, dans un sacrifice, du sang d'un phénicoptère.

qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner ; et ce fut cet homme, dont la voracité, dit Pline, engloutissoit les races futures, qui découvrit à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare *. Quelques uns de

* Lampride compte parmi les excès d'Héliogabale celui d'avoir fait paroître à sa table des plats remplis de langues de phénicoptères. Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisoit servir à la fois dans ses festins les foies de scares, les laites de murènes, les cervelles de faisans, et les langues de phénicoptères ; et Martial faisant honte aux Romains de leurs goûts destructeurs, fait dire à cet oiseau, que son beau plumage a frappé les yeux, et que sa langue est devenue la proie des gourmands, tout comme si cette langue eût dû piquer leur goût dépravé, autant que la langue musicale et charmante du rossignol, autre tendre victime de ces déprédateurs.

Dat mihi penna rubens nomen ; sed lingua gulosis
Nostra sapit : quid, si garrula lingua foret ?

nos voyageurs, soit dans le préjugé des anciens ou d'après leur propre expérience, parlent aussi de l'excellence de ce morceau.

La peau de ces oiseaux, garnie d'un bon duvet, sert aux mêmes usages que celle du cygne. On peut les apprivoiser assez aisément, soit en les prenant jeunes dans le nid, soit même en les attrapant déja grands dans les piéges, ou de toute autre manière; car, quoiqu'ils soient très-sauvages dans l'état de liberté, une fois captif, le flammant paroît soumis, et semble même affectionné : et en effet il est plus farouche que fier, et la même crainte qui le fait fuir, le subjugue quand il est pris. Les Indiens en ont d'entièrement privés; M. de Peiresc en avoit vu de très-familiers, puisqu'il donne plusieurs détails sur leur vie domestique. « Ils mangent plus de nuit que de jour, dit-il, et trempent dans l'eau le pain qu'on leur donne. Ils sont sensibles au froid et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds; et lorsqu'une de leurs jambes est impotente, ils marchent avec l'autre, en s'aidant du

bec, et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille. Ils dorment peu et ne reposent que sur une jambe, l'autre retirée sous le ventre ». Néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats : même il paroît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité, cet état est très-contraire à leur nature, puisqu'ils ne peuvent le supporter long-temps, et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent; car ils ne cherchent pas à se multiplier, et jamais ils n'ont produit en domesticité.



LE CYGNE.

J Pauquet S.

LE CYGNE*.

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans; la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle

* Voyez les planches enluminées, n° 913.

En latin, *olor;* en italien, *cino, cygno;* en espagnol, *cisne;* en allemand, *schwan;* en anglois, *swan;* le petit, *cygnet;* le privé, *tame-swan;* le sauvage, *wild-swan, elk,* et, selon quelques uns, *hooper.*

sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la Nature: il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille *, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les graces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les

* Les anciens croyoient que le cygne épargnoit non seulement les oiseaux, mais même les poissons; ce qu'Hésiode indique dans son *Bouclier d'Hercule*, en représentant des poissons nageant tranquillement à côté du cygne.

yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire *. Nulle espèce ne le mérite mieux : la Nature en effet n'a

* « L'intérêt, dit M. Baillon, qui a déterminé « l'homme à domter les animaux, et à apprivoiser des oiseaux, n'a eu aucune part à la domesticité du cygne. Sa beauté et l'élégance de « sa forme l'ont engagé à l'approcher de son habitation uniquement pour l'orner. Il a eu, dans « tous les temps, plus d'égards pour lui que pour « les autres êtres dont il s'est rendu maître ; il « ne l'a pas tenu captif ; il l'a destiné à décorer « les eaux de ses jardins, et l'a laissé y jouir de « toutes les douceurs de la liberté..... L'abondance et le choix de la nourriture ont augmenté « le volume du corps du cygne privé : mais sa forme « n'en a perdu rien de son élégance ; il a conservé « les mêmes graces et la même souplesse dans tous « ses mouvemens ; son port majestueux est toujours admiré ; je doute même que tous ces agrémens soient aussi étendus dans le sauvage. »

Note communiquée par M. Baillon, conseiller du roi, et son bailli de Waben, à Montreuil-sur-mer, que nous avons eu et que nous aurons encore plusieurs fois occasion de citer.

répandu sur aucune autant de ces graces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis; attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon; tout dans le cygne respire la volupté : l'enchantement que nous font éprouver les graces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour[1]; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles[2].

[1] Horace attelle des cygnes au char de Vénus:

Quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon
Junctis visit oloribus.
(*Carm.* lib. III, od. 28.)

[2] Hélène, née de Léda et d'un cygne, dont, suivant l'antiquité, Jupiter avoit pris la figure. Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même temps allusion à sa naissance, la désigne par l'épithète ομμα κυκνόπτερον, *forma cycnea*.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnoître non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la Nature nous ait offert pour l'art de la navigation *. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il les captive en effet, soit que,

* Nulle figure plus fréquente sur les navires des anciens, que la figure du cygne; elle paroissoit à la proue, et les nautonniers en tiroient un augure favorable.

voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent [1], il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses graces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la Nature, le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer [2] : libre

[1] Le cygne nage avec beaucoup de grace et rapidement quand il veut; il vient à ceux qui l'appellent. (*Salerne,* page 405.) M. Salerne dit au même endroit que, quand on veut faire venir le cygne à soi, on l'appelle *godard*.

Suivant M. Frisch, on lui donne, en allemand, le nom de *frank,* et il s'approche à ce nom.

[2] Le cygne renfermé dans une cour est toujours triste ; le gravier lui blesse les pieds; il fait tous ses efforts pour fuir et s'envoler, et il part en effet, si l'on n'a pas l'attention de lui couper les ailes à chaque mue. J'en ai vu un, dit M. Baillon, qui a vécu ainsi pendant trois ans; il étoit inquiet ou

sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paroît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la Nature, les cygnes étoient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau *; ils animoient, égayoient

sombre, toujours maigre et silencieux, au point qu'on n'a jamais entendu sa voix ; on le nourrissoit néanmoins largement de pain, de son, d'avoine, d'écrevisses et de poissons : il s'est envolé quand on a cessé de rogner ses ailes.

* Ce goût n'avoit pas été inconnu des anciens.

les tristes fossés des châteaux ; ils décoroient la plupart des rivières [1], et même celle de la capitale [2], et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales. On peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle sur les belles eaux de Chantilly, où les cygnes font un des ornemens de ce lieu vraiment délicieux, dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Le cygne nage si vîte, qu'un homme marchant rapidement au rivage, a grande peine à le suivre. Ce que dit Albert, qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement, ne doit s'entendre, quant au vol, que du cygne abâtardi par une domesticité forcée ; car, libre sur nos eaux, et sur-tout sauvage, il a le vol très-haut et

[1] Suivant Volaterran, on n'en nourrissoit pas moins de quatre mille sur la Tamise.

[2] Témoin le nom de l'*île aux cygnes*, donné encore à ce terrain qu'embrassoit la Seine au-dessous des Invalides.

très-puissant. Hésiode lui donne l'épithète d'*altivolans*[1]; Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs, les grues et les oies; et Plutarque attribue à deux cygnes ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde, pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune[2]; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister : un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort; son

[1] Ἀερσιπότας.

[2] Le cygne vit de graines et de poissons, sur-tout d'anguilles; il avale aussi des grenouilles, des sangsues, des limaçons d'eau, et de l'herbe; il digère aussi promptement que le canard, et mange considérablement. (*M. Baillon.*)

coup d'aile pourroit casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent. Enfin il paroît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force *.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la Nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel

* Le cygne, m'écrit le même observateur, ruse sans cesse pour saisir les poissons, qui sont sa nourriture de préférence... Il sait éviter les coups que ses ennemis peuvent lui porter. Si un oiseau de proie menace les petits, le père et la mère les défendent avec intrépidité; ils les rangent autour d'eux, et l'oiseau ravisseur n'ose plus approcher. Si quelques chiens veulent les assaillir, ils vont au-devant et les attaquent. Au reste, le cygne plonge et fuit, si la force de son ennemi est supérieure à la résistance qu'il peut lui opposer; néanmoins ce n'est guère que dans l'obscurité de la nuit et pendant le sommeil, que les cygnes sont quelquefois surpris par les renards et les loups.

délicat et sensible qui semble donner aux actions produites par ce sentiment, l'intention et le prix des qualités morales. Le cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé, de sa belle et douce existence. Tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie; quelques uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans, ce qui sans doute est fort exagéré : mais Willughby ayant vu une oie qui, par preuve certaine, avoit vécu cent ans, n'hésite pas à conclure de cet exemple, que la vie du cygne peut et doit être plus longue, tant parce qu'il est plus grand que parce qu'il faut plus de temps pour faire éclore ses œufs, l'incubation dans les oiseaux répondant au temps de la gestation dans les animaux, et ayant peut-être quelque rapport au temps de l'accroissement du corps, auquel est proportionnée la durée de la vie. Or le cygne est plus de deux ans à croître, et c'est beaucoup; car, dans les oiseaux, le développement entier du corps est bien plus prompt que dans les animaux quadrupèdes.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept. Ces œufs sont blancs et oblongs ; ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottans sur l'eau. Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté ; ils y préludent en entrelaçant leurs cous ; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement ; ils se communiquent le feu qui les embrase ; et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait, la femelle brûle encore ; elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau *.

* D'où vient l'opinion de sa prétendue pudeur,

Les fruits d'amours si vives sont tendrement chéris et soignés; la mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes, et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant. Son courage, dans ces momens, n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival qui vient le troubler dans la possession de sa bien-aimée. Dans ces deux circonstances, oubliant sa douceur, il devient féroce et se bat avec acharnement; souvent un jour entier ne suffit pas pour vider leur duel opiniâtre. Le combat commence à grands coups d'ailes, continue corps à corps, et finit ordinairement par la mort d'un des deux; car ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau. Ce

qui, selon Albert, est telle, qu'elle ne voudroit pas manger après ces momens avant que de s'être lavée. Le docteur Bartholin, enchérissant encore sur cette idée de la pudicité du cygne, assure que, cherchant à éteindre ses feux, il mange des orties, recette qui seroit apparemment aussi bonne pour un docteur que pour un cygne.

sont vraisemblablement ces combats qui ont fait croire aux anciens que les cygnes se dévoroient les uns les autres[1]. Rien n'est moins vrai ; mais seulement ici, comme ailleurs, les passions furieuses naissent de la passion la plus douce, et c'est l'amour qui enfante la guerre[2].

En tout autre temps ils n'ont que des habitudes de paix ; tous leurs sentimens

[1] *Aristot.* lib. IX, cap. I. Élien étoit encore plus mal informé, lorsqu'il dit que le cygne tue quelquefois ses petits. Au reste, ces fausses idées tenoient peut-être moins à des faits d'histoire naturelle, qu'à des traditions mythologiques : en effet, tous les *Cycnus* de la Fable furent de fort méchans personnages ; *Cycnus*, fils de Mars, fut tué par Hercule, parce qu'il étoit voleur de grand chemin ; *Cycnus*, fils de Neptune, avoit poignardé Philomène sa mère, il fut tué par Achille ; enfin le beau *Cycnus*, ami de Phaéton, et fils d'Apollon comme lui, étoit inhumain et cruel.

[2] M. Frisch prétend que ce sont les plus vieux cygnes qui sont les plus méchans et qui troublent les plus jeunes, et que, pour assurer la tranquillité des couvées, il faut diminuer le nombre de ces vieux mâles.

sont dictés par l'amour : aussi propres que voluptueux, ils font toilette assidue chaque jour ; on les voit arranger leur plumage, le nettoyer, le lustrer, et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le desir de plaire, et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul temps où la femelle néglige sa toilette, est celui de la couvée ; les soins maternels l'occupent alors toute entière, et à peine donne-t-elle quelques instans aux besoins de la Nature et à sa subsistance.

Les petits naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou jaunâtre, comme les oisons ; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après, et sont encore de la même couleur. Ce vilain plumage change à la première mue, au mois de septembre ; ils prennent alors beaucoup de plumes blanches, d'autres plus blondes que grises, sur-tout à la poitrine et sur le dos. Ce plumage chamarré tombe à la seconde mue, et ce n'est qu'à dix-huit mois et même à deux ans

d'âge que ces oiseaux ont pris leur belle robe d'un blanc pur et sans tache ; ce n'est aussi que dans ce temps qu'ils sont en état de produire.

Les jeunes cygnes suivent leur mère pendant le premier été : mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre, les mâles adultes les chassent, pour être plus libres auprès des femelles. Ces jeunes oiseaux, tous exilés de leur famille, se rassemblent par la nécessité de leur sort commun ; ils se réunissent en troupes et ne se quittent plus que pour s'apparier et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages, et principalement de l'algue, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbages. Les anciens ont cité le *Méandre*, le *Mincio*, le *Strymon*, le *Caystre*, fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts. L'île chérie de Vénus, *Paphos*, en étoit remplie. Strabon parle des cygnes d'Espagne,

et, suivant Élien[1], l'on en voyoit de temps en temps paroître sur la mer d'Afrique; d'où l'on peut juger, ainsi que par d'autres indications[2], que l'espèce se porte jusque dans les régions du Midi : néanmoins celles du Nord semblent être la vraie patrie du cygne et son domicile de choix, puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces, nous ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux. Gesner dit qu'en Suisse on s'attend à un rude et long hiver quand on voit arriver beaucoup de cygnes sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse qu'ils paroissent sur les côtes de France, d'Angleterre et sur la Tamise, où il est défendu de les tuer, sous peine d'une grosse amende. Plusieurs de nos cygnes domes-

[1] *Hist. anim.* lib. IX, cap. 36.

[2] Suivant Fr. Camel, le cygne se trouve à Luçon, où on le nomme *tagac;* mais cet auteur ne nous dit pas si c'est la race du cygne privé transporté, ou l'espèce naturelle et sauvage, qui se trouve dans cette capitale des Philippines.

tiques partent alors avec les sauvages, si l'on n'a pas pris la précaution d'ébarber les grandes plumes de leurs ailes.

Néanmoins quelques uns nichent et passent l'été dans les parties septentrionales de l'Allemagne, dans la Prusse et la Pologne; et, en suivant à peu près cette latitude, on les trouve sur les fleuves près d'Azof et vers Astracan, en Sibérie, chez les Jakutes, à Seleginskoi, et jusqu'au Kamtschatka. Dans cette même saison des nichées, on les voit en très-grand nombre sur les rivières et les lacs de la Lapponie; ils s'y nourrissent d'œufs et de chrysalides d'une espèce de moucheron, dont souvent la surface de ces lacs est couverte. Les Lappons les voient arriver au printemps du côté de la mer d'Allemagne; une partie s'arrête en Suède, et sur-tout en Scanie. Horrebows prétend, qu'ils restent toute l'année en Islande, et qu'ils habitent la mer lorsque les eaux douces sont glacées; mais s'il en demeure en effet quelques uns, le nombre suit la loi commune de migration, et fuit un hiver que l'arrivée des glaces du Groenland

rend encore plus rigoureux en Islande qu'en Lapponie.

Ces oiseaux se sont trouvés en aussi grande quantité dans les parties septentrionales de l'Amérique que dans celles de l'Europe ; ils peuplent la baie d'Hudson, d'où vient le nom de *Carry-swan's-nest*, que l'on peut traduire *porte-nid de cygne*, imposé par le capitaine Button à cette longue pointe de terre qui s'avance du nord dans la baie. Ellis a trouvé des cygnes jusque sur l'*île de Marbre*, qui n'est qu'un amas de rochers bouleversés alentour de quelques petits lacs d'eau douce. Ces oiseaux sont de même très-nombreux au Canada, d'où il paroît qu'ils vont hiverner en Virginie et à la Louisiane; et ces cygnes du Canada et de la Louisiane, comparés à nos cygnes sauvages, n'ont offert aucune différence. Quant aux cygnes à tête noire des îles Malouines et de quelques côtes de la mer du Sud, dont parlent les voyageurs, l'espèce en est trop mal décrite pour décider si elle doit se rapporter ou non à celle de notre cygne.

Les différences qui se trouvent entre le cygne sauvage et le cygne privé, ont fait croire qu'ils formoient deux espèces distinctes et séparées. Le cygne sauvage est plus petit; son plumage est communément plus gris que blanc[1]; il n'a pas de caroncule sur le bec, qui toujours est noir à la pointe, et qui n'est jaune que près de la tête. Mais, à bien apprécier ces différences, on verra que l'intensité de la couleur, de même que la caroncule ou bourrelet charnu du front, sont moins des caractères de nature que des indices et des empreintes de domesticité. Les couleurs du plumage et du bec étant sujettes à varier dans les cygnes comme dans les autres oiseaux domestiques, on peut donner pour exemple le cygne privé à bec rouge dont parle le docteur Plott[2].

[1] Le cygne représenté dans nos planches enluminées, est le cygne domestique; un individu sauvage conservé au Cabinet du roi, est tout d'un gris blanc universel sur tout le plumage, mais plus foncé et presque brun sur le dos et le sommet de la tête.

[2] On doit encore rapporter ici ces cygnes que

D'ailleurs cette différence dans la couleur du plumage n'est pas aussi grande qu'elle le paroît d'abord. Nous avons vu que les jeunes cygnes domestiques naissent et restent long-temps gris : il paroît que cette couleur subsiste plus long-temps encore dans les sauvages, mais qu'enfin ils deviennent blancs avec l'âge ; car Edwards a observé que, dans le grand hiver de 1740, on vit aux environs de Londres plusieurs de ces cygnes sauvages qui étoient entièrement blancs. Le cygne domestique doit donc être regardé comme une race tirée anciennement et originairement de l'espèce sauvage. MM. Klein, Frisch et Linnæus, l'ont présumé comme moi, quoique Willughby et Ray prétendent le contraire.

Belon regarde le cygne comme le plus grand des oiseaux d'eau ; ce qui est assez vrai, en observant néanmoins que le

Rddi a vus dans les chasses du grand duc, lesquels avoient les plumes de la tête et du cou marquées à la pointe d'une teinte jaune ou orangée ; particularité qui lui sert à expliquer l'épithète de *purpurei* qu'Horace donne quelque part aux cygnes.

pélican a beaucoup plus d'envergure [1], que le grand albatross a tout au moins autant de corpulence [2], et que le flammant ou phénicoptère a bien plus de hauteur, eu égard à ses jambes démesurées [3]. Les cygnes, dans la race domestique, sont constamment un peu plus gros et plus grands que dans l'espèce sauvage ; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. La longueur, du bec à la queue, est quelquefois de quatre pieds et demi, et l'envergure de huit pieds. Au reste, la femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec, ordinairement long de trois pouces et plus, est, dans la race domestique, surmonté à sa base par un tubercule charnu, renflé et proéminent, qui donne à la physionomie de cet oiseau une sorte d'expression. Ce tubercule est

[1] Voyez l'article de cet oiseau, tome XVI, page 204.

[2] Voyez ci-après l'article de l'*albatross*.

[3] Voyez l'article de cet oiseau, dans ce volume, page 105.

revêtu d'une peau noire, et les côtés de la face, sous les yeux, sont aussi couverts d'une peau de même couleur. Dans les petits cygnes de la race domestique, le bec est d'une teinte plombée : il devient ensuite jaune ou orangé, avec la pointe noire. Dans la race sauvage, le bec est entièrement noir, avec une membrane jaune au front. Sa forme paroît avoir servi de modèle pour le bec des deux familles les plus nombreuses des oiseaux palmipèdes, les oies et les canards : dans tous, le bec est applati, épaté, dentelé sur les bords, arrondi en pointe mousse, et terminé à sa partie supérieure par un onglet de substance cornée.

Dans toutes les espèces de cette nombreuse tribu, il se trouve au-dessous des plumes extérieures un duvet bien fourni qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau. Dans le cygne, ce duvet est d'une grande finesse, d'une mollesse extrême et d'une blancheur parfaite ; on en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

La chair du cygne est noire et dure, et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade qu'il étoit servi dans les festins chez les anciens [1], et, par la même ostentation, chez nos ancêtres. Quelques personnes m'ont néanmoins assuré que la chair des jeunes cygnes étoit aussi bonne que celle des oies du même âge.

Quoique le cygne soit assez silencieux, il a néanmoins les organes de la voix conformés comme ceux des oiseaux d'eau les plus loquaces; la trachée-artère, descendue dans le sternum, fait un coude [2], se relève, s'appuie sur les clavicules, et de là, par une seconde inflexion, arrive aux poumons. A l'entrée et au-dessus de

[1] Les Romains l'engraissoient comme l'oie, après lui avoir crevé les yeux, ou en le renfermant dans une prison obscure.

[2] Selon Willughby, cette particularité de conformation est propre au cygne sauvage, et ne se trouve point la même dans le cygne domestique; ce qui semble fonder ce que nous allons rapporter de la différence de leur voix: mais cela ne suffiroit peut-être pas pour prouver que leurs espèces soient

la bifurcation, se trouve placé un vrai larynx, garni de son os hyoïde, ouvert dans sa membrane en bec de flûte; au-dessous de ce larynx, le canal se divise en deux branches, lesquelles, après avoir formé chacune un renflement, s'attachent aux poumons. Cette conformation, du moins quant à la position du larynx, est commune à beaucoup d'oiseaux d'eau, et même quelques oiseaux de rivage ont les mêmes plis et inflexions à la trachée-artère, comme nous l'avons remarqué dans la grue; et, selon toute apparence, c'est ce qui donne à leur voix ce retentissement bruyant et rauque, ces sons de trompette ou de clairon qu'ils font entendre du haut des airs et sur les eaux.

Néanmoins la voix habituelle du cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante; c'est une sorte de *strideur*, parfaitement semblable à ce que le peuple appelle le *jure-*

différentes, cette diversité n'excédant pas la somme des impressions, tant intérieures qu'extérieures, que la domesticité et ses habitudes peuvent produire à la longue sur une race assujettie.

ment du chat, et que les anciens avoient bien exprimé par le mot imitatif *drensant*. C'est, à ce qu'il paroît, un accent de menace ou de colère; l'on n'a pas remarqué que l'amour en eût de plus doux [1], et ce n'est point du tout sur des cygnes presque muets, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avoient pu modeler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paroît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens. L'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé [2], des sons bruyans de clairon,

[1] Observations faites à Chantilly, suivant les vues de M. le marquis d'Amezaga, et que M. Grouvelle, secrétaire des commandemens militaires de S. A. S. Mgr le prince de Condé, a bien voulu prendre soin de rédiger. « Leur voix, dans la saison « des amours, et les accens qui leur échappent alors « dans les momens les plus doux, ressemblent plus « à un murmure qu'à aucune espèce de chant. »

[2] M. l'abbé Arnaud, dont le génie est fait pour

mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie et de la variété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

ranimer les restes précieux de la belle et savante antiquité, a bien voulu concourir avec nous à vérifier et à apprécier ce que les anciens ont dit du chant du cygne. Deux cygnes sauvages qui se sont établis d'eux-mêmes sur les magnifiques eaux de Chantilly, semblent s'être venus offrir exprès à cette intéressante vérification. M. l'abbé Arnaud est allé jusqu'à noter leur chant, ou, pour mieux dire, leurs cris harmonieux, et il nous en écrit en ces termes : « On « ne peut pas dire exactement que les cygnes de « Chantilly chantent, ils crient; mais leurs cris « sont véritablement et constamment modulés. Leur « voix n'est point douce; elle est, au contraire, aiguë, perçante et très-peu agréable : je ne puis la « mieux comparer qu'au son d'une clarinette embouchée par quelqu'un à qui cet instrument ne « seroit point familier. Presque tous les oiseaux canores répondent au chant de l'homme, et sur-tout « au son des instrumens : j'ai joué pendant long« temps du violon auprès de nos cygnes, sur tous « les tons et sur toutes les cordes; j'ai même pris « l'unisson de leurs propres accens, sans qu'ils aient

Au reste, les anciens ne s'étoient pas contentés de faire du cygne un chantre

« paru y faire attention. Mais si dans le bassin où « ils nagent avec leurs petits, on vient à jeter une « oie, le mâle, après avoir poussé des sons sourds, « fond sur l'oie avec impétuosité, et la saisissant au « cou, il lui plonge, à très-fréquentes reprises, « la tête dans l'eau, et la frappe en même temps « de ses ailes; ce seroit fait de l'oie si l'on ne ve-« noit à son secours : alors, les ailes étendues, le « cou droit et la tête haute, le cygne vient se pla-« cer vis-à-vis de sa femelle, et pousse un cri au-« quel la femelle répond par un cri plus bas d'un « demi-ton. La voix du mâle va du *la* au *si bémol;* « celle de la femelle du *sol dièse* au *la*. La pre-« mière note est brève et de passage, et fait l'effet « de la note que nos musiciens appellent *sensible ;* « de manière qu'elle n'est jamais détachée de la « seconde, et se passe comme un *coulé*. Observez « qu'heureusement pour l'oreille, ils ne chantent « jamais tous deux à la fois : en effet, si, pendant « que le mâle entonne le *si bémol,* la femelle fai-« soit entendre le *la,* ou que le mâle donnât le *la,* « tandis que la femelle donne le *sol dièse,* il en « résulteroit la plus âpre et la plus insupportable « des dissonances. Ajoutons que ce dialogue est « soumis à un rhythme constant et réglé, à la me-

merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction,

« sure à deux temps. Du reste, l'inspecteur m'a « assuré qu'au temps de leurs amours, ces oiseaux « ont un cri encore plus perçant, mais beaucoup « plus agréable. »

Nous joindrons ici une observation intéressante, qui ne nous a été communiquée qu'après l'impression des premières pages de cet article. « Il y a « une saison où l'on voit les cygnes se réunir et « former une sorte d'association républicaine, pour « le bien commun ; c'est celle des grands froids. « Pour se maintenir au milieu des eaux, dans le « temps qu'elles se glacent, ils s'attroupent et ne « cessent de battre l'eau, de toute la largeur de « leurs ailes, avec un bruit qu'on entend de fort « loin, et qui se renouvelle avec d'autant plus de « force dans les momens du jour et de la nuit, « que la gelée prend avec plus d'activité ; leurs « efforts sont si efficaces, qu'il n'y a pas d'exemple « que la troupe des cygnes ait quitté l'eau dans les « plus longues gelées, quoiqu'on ait vu quelquefois « un cygne seul et écarté de l'assemblée générale, « pris par la glace au milieu des canaux. » (Extrait de la note rédigée par M. Grouvelle, secrétaire des commandemens militaires de S. A. S. Mgr le prince de Condé.)

il chantoit encore au moment de son agonie, et préludoit par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'étoit, disoient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendoit ces accens si doux et si touchans, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre [1]. On entendoit ce chant lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étoient calmés ; on avoit même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'étoit emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poètes [2], orateurs [3], philosophes même, l'ont adop-

[1] Suivant Pythagore, c'étoit un chant de joie, par lequel cet oiseau se félicitoit de passer à une meilleure vie.

[2] Callimaque, Eschyle, Théocrite, Euripide, Lucrèce, Ovide, Properce, parlent du chant du cygne, et en tirent des comparaisons.

[3] Voyez Cicéron; voyez aussi Pausanias et autres.

tée * comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables ; elles étoient aimables et touchantes ; elles valoient bien de tristes, d'arides vérités : c'étoient de doux emblêmes pour les ames sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne !*

* Socrate dans Platon, et Aristote lui-même, mais d'après l'opinion commune, et sur des rapports étrangers.

L'OIE *.

Dans chaque genre, les espèces premières ont emporté tous nos éloges, et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie, par rapport au cygne, est dans le même

* Voyez les planches enluminées, n° 985, l'*oie sauvage*.

En ancien françois, *ouë :* le mâle, *jars;* et le petit, *oison;* en latin, *anser;* en italien, *oca, papara;* en allemand, *gans, ganser, ganserich,* et le jeune, *ganselin;* en Espagnol, *ganso, pato;* le mâle, *ansar, ansarea* ou *bivar,* et le jeune, *patico, hijo de pato;* en anglois, *goose, geese.*

Ces noms se rapportent à la race domestique de l'oie; les phrases et les noms suivans appartiennent à son espèce sauvage.

En allemand, *wilde ganz, grawe ganz, schnée ganz;* en espagnol, *ansar bravo;* en italien, *oca salvatica;* en anglois, *wild goose, greylagg;* en suédois, *will goas;* en polonois, *ger dzika;* en groenlandois, *nerlech;* en huron, *ahonque;* en mexicain, *tlalacatl.*



L'OIE.

J Pauquet S.

cas que l'âne vis-à-vis du cheval : tous deux ne sont pas pris à leur juste valeur ; le premier degré de l'infériorité paroissant être une vraie dégradation, et rappelant en même temps l'idée d'un modèle plus parfait, n'offre, au lieu des attributs réels de l'espèce secondaire, que ses contrastes désavantageux avec l'espèce première. Éloignant donc pour un moment la trop noble image du cygne, nous trouverons que l'oie est encore, dans le peuple de la basse-cour, un habitant de distinction. Sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, et son naturel social qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnoissance, enfin sa vigilance très-anciennement célébrée, tout concourt à nous présenter l'oie comme l'un des plus intéressans et même des plus utiles de nos oiseaux domestiques ; car, indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment pourvu, l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à reposer,

et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais, et l'élever sans beaucoup de soins : elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre, et cette contrainte sur-tout, soient peu convenables à sa nature ; car il faut, pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues, sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté. On leur a interdit l'entrée des prairies, parce que leur fiente brûle les bonnes herbes, et qu'ils les fauchent jusqu'à terre avec le bec, et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très-soigneusement des blés verds, et qu'on ne leur laisse les champs libres qu'après la récolte.

Quoique les oies puissent se nourrir

de gramens et de la plupart des herbes, elles recherchent de préférence le trèfle, le fénu-grec, la vesce, les chicorées, et sur-tout la laitue, qui est le plus grand régal des petits oiseaux. On doit arracher de leur pâturage la jusquiame, la ciguë et les orties, dont la piqûre fait le plus grand mal aux jeunes oiseaux. Pline assure, peut-être légèrement, que, pour se purger, les oies mangent de la sidérite.

La domesticité de l'oie est moins ancienne et moins complète que celle de la poule. Celle-ci pond en tout temps, plus en été, moins en hiver ; mais les oies ne produisent rien en hiver, et ce n'est communément qu'au mois de mars qu'elles commencent à pondre : cependant celles qui sont bien nourries, pondent dès le mois de février, et celles auxquelles on épargne la nourriture ne font souvent leur ponte qu'en avril. Les blanches, les grises, les jaunes et les noires, suivent cette règle, quoique les blanches paroissent plus délicates, et qu'elles soient en effet plus difficiles à élever. Aucune ne

fait de nid dans nos basses-cours *, et ne pond ordinairement que tous les deux jours, mais toujours dans le même lieu. Si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et une troisième ponte, et même une quatrième dans les pays chauds. C'est sans doute à raison de ces pontes successives que M. Salerne dit qu'elles ne finissent qu'en juin. Mais si l'on continue à enle-

* Elles s'enfoncent sous la paille pour y pondre et mieux cacher leurs œufs; elles ont conservé cette habitude des sauvages, qui vraisemblablement percent les endroits les plus fourrés des joncs et des plantes marécageuses, pour y couver; et, dans les lieux où on laisse ces oies domestiques presque entièrement libres, elles ramassent quelques matériaux, sur lesquels elles déposent leurs œufs. « Dans l'île Saint-Domingue, dit M. Baillon, où « beaucoup d'habitans ont des oies privées sem« blables aux nôtres, elles pondent dans les sa« vanes auprès des ruisseaux et canaux; elles com« posent leurs aires de quelques brins d'herbes « sèches, de paille de maïs ou de mil; les femelles « y sont moins fécondes qu'en France, leur plus « grande ponte est de sept ou huit œufs. »
(*Note communiquée par M. Baillon.*)

ver les œufs, l'oie s'efforce de continuer à pondre, et enfin elle s'épuise et périt; car le produit de ses pontes, et sur-tout des premières, est nombreux : chacune est au moins de sept, et communément de dix, douze ou quinze œufs, et même de seize, suivant Pline. Cela peut être vrai pour l'Italie; mais dans nos provinces intérieures de France, comme en Bourgogne et en Champagne, on a observé que les pontes les plus nombreuses n'étoient que de douze œufs. Aristote remarque que souvent les jeunes oies, comme les poulettes, avant d'avoir eu communication avec le mâle, pondent des œufs clairs et inféconds, et ce fait est général pour tous les oiseaux.

Mais si la domesticité de l'oie est plus moderne que celle de la poule, elle paroît être plus ancienne que celle du canard, dont les traits originaires ont moins changé; en sorte qu'il y a plus de distance apparente entre l'oie sauvage et la privée, qu'entre les canards. L'oie domestique est beaucoup plus grosse que la sauvage; elle a les proportions du corps

plus étendues et plus souples, les ailes moins fortes et moins roides : tout a changé de couleur dans son plumage ; elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif : elle paroît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté ; du moins elle ne cherche point, comme le canard, à la recouvrer ; la servitude paroît l'avoir trop affoiblie ; elle n'a plus la force de soutenir assez son vol pour pouvoir accompagner ou suivre ses frères sauvages, qui, fiers de leur puissance, semblent la dédaigner et même la méconnoître *.

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle,

* Je me suis informé, dit M. Baillon, à beaucoup de chasseurs qui tuent des oies sauvages tous les ans ; je n'en ai trouvé aucun qui en ait vu de privées parmi ces sauvages, ou qui en ait tué de métives. Et si quelquefois des oies privées s'échappent, elles ne deviennent pas libres : elles vont se mêler dans les marais voisins, parmi d'autres également privées ; elles ne font que changer de maître. (*Note communiquée par M. Baillon.*)

que le nombre des femelles soit triple de celui des mâles. Aldrovande en permet six à chacun ; et l'usage ordinaire, dans nos provinces, est de lui en donner au-delà de douze, et même jusqu'à vingt. Ces oiseaux préludent aux actes de l'amour en allant d'abord s'égayer dans l'eau ; ils en sortent pour s'unir, et restent accouplés plus long-temps et plus intimement que la plupart des autres, dans lesquels l'union du mâle et de la femelle n'est qu'une simple compression, au lieu qu'ici l'accouplement est bien réel et se fait par intromission, le mâle étant tellement pourvu de l'organe nécessaire à cet acte, que les anciens avoient consacré l'oie au dieu des jardins.

Au reste, le mâle ne partage que ses plaisirs avec la femelle, et lui laisse tous les soins de l'incubation; et quoiqu'elle couve constamment et si assidument, qu'elle en oublie le boire et le manger, si on ne place tout près du nid sa nourriture, les économes conseillent néanmoins de charger une poule des fonctions de mère auprès des jeunes oisons, afin de

multiplier ainsi le nombre des couvées, et d'obtenir de l'oie une seconde et même une troisième ponte. On lui laisse cette dernière ponte. Elle couve aisément dix à douze œufs, au lieu que la poule ne peut couver avec succès que cinq de ces mêmes œufs. Mais il seroit curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la mère oie, plus avisée que la poule, refuseroit de couver d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore les œufs, à moins, comme le remarque Pline, que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en éclot dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'oie couve, on lui donne du grain dans un vase, et de l'eau dans un autre, à quelque distance de ses œufs, qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture. On a remarqué qu'elle ne pond guère deux jours de suite, et qu'il y a toujours au moins vingt-quatre heures d'intervalle, et quelquefois deux ou trois jours, entre l'exclusion de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveau-nés, est une pâte de retrait de mouture ou de son gras, pétri avec des chicorées ou des laitues hachées; c'est la recette de Columelle, qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage, parce qu'autrement, si la faim le tourmente, il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines, et, pour les arracher, il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou. La pratique commune dans nos campagnes en Bourgogne, est de nourrir les jeunes oisons nouvellement éclos avec du cerfeuil haché; huit jours après, on y mêle un peu de son très-peu mouillé, et l'on a attention de séparer le père et la mère lorsqu'on donne à manger aux petits, parce qu'on prétend qu'ils ne leur laisseroient que peu de chose ou rien : on leur donne ensuite de l'avoine; et dès qu'ils peuvent suivre aisément leur mère, on les mène sur la pelouse auprès de l'eau.

Les monstruosités sont peut-être encore plus communes dans l'espèce de l'oie que

dans celle des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres : l'un a deux corps avec une seule tête ; l'autre a deux têtes et quatre pieds avec un seul corps. L'excès d'embonpoint que l'oie est sujette à prendre, et que l'on cherche à lui donner, doit causer dans sa constitution des altérations qui peuvent influer sur la génération. En général, les animaux très-gras sont peu féconds ; la graisse trop abondante change la qualité de la liqueur séminale et même celle du sang : une oie très-grasse à qui on coupa la tête, ne rendit qu'une liqueur blanche, et ayant été ouverte, on ne lui trouva pas une goutte de sang rouge. Le foie sur-tout se grossit de cet embonpoint d'obstruction d'une manière étonnante : souvent une oie engraissée aura le foie plus gros que tous les autres viscères ensemble; et ces foies gras que nos gourmands recherchent, étoient aussi du goût des Apicius romains. Pline regarde comme une question intéressante de savoir à quel citoyen l'on doit l'invention de ce mets, dont il fait

honneur à un personnage consulaire. Ils nourrissoient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise, et ils avoient déja trouvé qu'elle s'engraissoit beaucoup plus vîte étant renfermée dans un lieu étroit et obscur ; mais il étoit réservé à notre gourmandise plus que barbare de clouer les pieds et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même temps de boulettes et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse*. Communément et plus humainement, on se contente de les enfermer pendant un mois, et il ne faut guère qu'un boisseau d'avoine pour engraisser une oie au point de la rendre très-bonne ; on distingue même le moment où on peut cesser de leur donner autant de nourriture, et où elles sont assez grasses, par un signe extérieur très-évident : elles ont alors sous chaque aile une pelote de graisse très-apparente. Au

* J. B. Porta, raffinant sur cette cruauté, ose bien donner l'horrible recette de rôtir l'oie toute vive, et de la manger membre à membre, tandis que le cœur palpite encore.

reste, on a observé que les oies élevées au bord de l'eau coûtent moins à nourrir, pondent de meilleure heure, et s'engraissent plus aisément que les autres.

Cette graisse de l'oie étoit très-estimée des anciens, comme topique nerval et comme cosmétique ; ils en conseillent l'usage pour raffermir le sein des femmes nouvellement accouchées, et pour entretenir la netteté et la fraîcheur de la peau : ils ont vanté, comme médicament, la graisse d'oie que l'on préparoit à Comagène avec un mélange d'aromates. Aldrovande donne une liste de recettes où cette graisse entre comme spécifique contre tous les maux de la matrice ; et Willughby prétend trouver dans la fiente d'oie le remède le plus sûr de l'ictère. Du reste, la chair de l'oie n'est pas en elle-même très-saine : elle est pesante et de difficile digestion ; ce qui n'empêchoit pas qu'une oie, ou, comme on disoit, une *ouë* *, ne fût le plat de régal des sou-

* Suivant M. Salerne, le nom de la *rue aux Ours*, à Paris, est fait par corruption de *rue aux Ouës*, qui est son vrai nom, venu de la quantité

pers de nos ancêtres *, et ce n'est que depuis le transport de l'espèce du dindon de l'Amérique en Europe, que celle de l'oie n'a, dans nos basses-cours comme dans nos cuisines, que la seconde place.

Ce que l'oie nous donne de plus précieux, c'est son duvet ; on l'en dépouille plus d'une fois l'année. Dès que les jeunes oisons sont forts et bien emplumés, et que les pennes des ailes commencent à se croiser sur la queue, ce qui arrive à sept semaines ou deux mois d'âge, on commence à les plumer sous le ventre, sous les ailes et au cou. C'est donc sur la fin de mai ou au commencement de juin qu'on leur enlève leurs premières plumes ; ensuite cinq à six semaines après, c'est-à-dire, dans le courant de

d'oies exposées chez les rôtisseurs qui peuploient autrefois cette rue, et qui y sont encore en nombre.

* Témoin l'oie de M. Patelin, et l'*oie de la Saint-Martin,* dont parle Schwenckfeld, aussi-bien que du présage que le peuple tiroit de l'os du dos de cette oie, d'un rude hiver si l'os étoit clair, et d'un hiver mou s'il paroissoit taché ou terne.

juillet, on la leur enlève une seconde fois, et encore au commencement de septembre pour la troisième et dernière fois. Ils sont assez maigres pendant tout ce temps, les molécules organiques de la nourriture étant en grande partie absorbées par la naissance ou l'accroissement des nouvelles plumes; mais, dès qu'on les laisse se remplumer de bonne heure en automne, ou même à la fin de l'été, ils prennent bientôt de la chair et ensuite de la graisse, et sont déja très-bons à manger vers le milieu de l'hiver. On ne plume les mères qu'un mois ou cinq semaines après qu'elles ont couvé; mais on peut dépouiller les mâles et les femelles qui ne couvent pas, deux ou trois fois par an. Dans les pays froids, leur duvet est meilleur et plus fin. Le prix que les Romains mettoient à celui qui leur venoit de Germanie, fut plus d'une fois la cause de la négligence des soldats à garder les postes de ce pays; car ils s'en alloient par cohortes entières à la chasse des oies.

On a observé sur les oies privées, que les grandes pennes des ailes tombent,

pour ainsi dire, toutes ensemble, et souvent en une nuit ; elles paroissent alors honteuses et timides ; elles fuient ceux qui les approchent. Quarante jours suffisent pour la pousse des nouvelles pennes ; alors elles ne cessent de voleter et de les essayer pendant quelques jours.

Quoique la marche de l'oie paroisse lente, oblique et pesante, on ne laisse pas d'en conduire des troupeaux fort loin, à petites journées. Pline dit que, de son temps, on les amenoit du fond des Gaules à Rome, et que, dans ces longues marches, les plus fatiguées se mettent aux premiers rangs, comme pour être soutenues et poussées par la masse de la troupe. Rassemblées encore de plus près pour passer la nuit, le bruit le plus léger les éveille, et toutes ensemble crient ; elles jettent aussi de grands cris lorsqu'on leur présente de la nourriture, au lieu qu'on rend le chien muet en lui offrant cet appât ; ce qui a fait dire à Columelle que les oies étoient les meilleures et les plus sûres gardiennes de la ferme*, et Végèce

* Ovide décrivant la cabane de Philémon et

n'hésite pas de les donner pour la plus vigilante sentinelle que l'on puisse poser dans une ville assiégée. Tout le monde sait qu'au Capitole elles avertirent les Romains de l'assaut que tentoient les Gaulois, et que ce fut le salut de Rome : aussi le censeur fixoit-il chaque année une somme pour l'entretien des oies, tandis que, le même jour, on fouettoit des chiens dans une place publique, comme pour les punir de leur coupable silence dans un moment aussi critique.

Le cri naturel de l'oie est une voix très-bruyante ; c'est un son de trompette ou de clairon, *clangor*, qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin : mais elle a de plus d'autres accens brefs qu'elle répète souvent ; et lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre. Les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs, *strepit*, *gracitat*, *stridet*.

Soit crainte, soit vigilance, l'oie ré-

Baucis, dit :

Unicus anser erat, minimæ custodia villæ.
(*Metamorph.* lib. VIII, v. 684.)

pète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame; souvent toute la troupe répond par une acclamation générale ; et de tous les habitans de la basse-cour, aucun n'est aussi vociférant ni plus bruyant. Cette grande loquacité ou vocifération avoit fait donner, chez les anciens, le nom d'*oie* aux indiscrets parleurs, aux méchans écrivains et aux bas délateurs, comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grace nous font encore appliquer ce même nom aux gens sots et niais [1]. Mais, indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence que nous lui reconnoissons [2], le courage avec lequel elle défend sa couvée, et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, et certains traits d'attachement, de reconnoissance même, très-

[1] On connoît le proverbe : *franc oison, bête comme une oie.*

[2] C'est l'ouïe qui paroît être le sens le plus subtil de l'oie ; Lucrèce semble croire que c'est l'odorat.

Humanum longè præsentit odorem,
Romulidarum arcis servator, candidus anser.
(*De nat. rer.* lib. IV.)

singuliers, que les anciens avoient recueillis, démontrent que ce mépris seroit très-mal fondé ; et nous pouvons ajouter à ces traits un exemple de la plus grande constance d'attachement * : le fait nous

* Nous donnons cette note dans le style naïf du concierge de Ris, terre appartenant à M. Anisson Dupéron, où s'est passée la scène de cette amitié si constante et si fidèle. « On demande à *Emmanuel*, « comment l'oie à plumage blanc, appelée *jacquot*, « s'est apprivoisé avec lui. Il faut savoir d'abord « qu'ils étoient deux mâles, ou *jars*, dans la basse-« cour, un gris et un blanc, avec trois femelles; « c'étoit toujours querelle entre ces deux jars à qui « auroit la compagnie de ces trois dames; quand « l'un ou l'autre s'en étoit emparé, il se mettoit à « leur tête, et empêchoit que l'autre n'en appro-« chât. Celui qui s'en étoit rendu le maître dans la « nuit, ne vouloit pas les céder le matin ; enfin les « deux galans en vinrent à des combats si furieux, « qu'il falloit y courir. Un jour entre autres, attiré « du fond du jardin par leurs cris, je les trouvai, « leurs cous entrelacés, se donnant des coups « d'ailes avec une rapidité et une force étonnanté; « les trois femelles tournoient autour, comme vou-« lant les séparer, mais inutilement. Enfin le jars

a été communiqué par un homme aussi véridique qu'éclairé, auquel je suis redevable d'une partie des soins et des atten-

« blanc eut du dessous, se trouva renversé, et étoit « très-maltraité par l'autre; je les séparai, heureu- « sement pour le blanc, qui y auroit perdu la vie. « Alors le gris se mit à crier, à chanter et à battre « les ailes, en courant rejoindre ses compagnes, en « leur faisant à chacune tour-à-tour un ramage qui « ne finissoit pas, et auquel repondoient les trois « dames, qui vinrent se ranger autour de lui. Pen- « dant ce temps-là, le pauvre jacquot faisoit pitié, « et, se retirant tristement, jetoit de loin des « cris de condoléance; il fut plusieurs jours à se « rétablir, durant lesquels j'eus occasion de passer « par les cours où il se tenoit: je le voyois toujours « exclus de la société; et à chaque fois que je pas- « sois, il me venoit faire des harangues, sans doute « pour me remercier du secours que je lui avois « donné dans sa grande affaire. Un jour il s'appro- « cha si près de moi, me marquant tant d'amitié, « que je ne pus m'empêcher de le caresser en lui « passant la main le long du cou et du dos; à « quoi il parut être si sensible, qu'il me suivit « jusqu'à l'issue des cours. Le lendemain je repas- « sai, et il ne manqua pas de courir à moi: je lui

tions que j'ai éprouvés à l'Imprimerie royale pour l'impression de mes ouvrages. Nous avons aussi reçu de Saint-Domingue

« fis la même caresse, dont il ne se rassasioit pas,
« et cependant, par ses façons, il avoit l'air de vouloir me conduire du côté de ses chères amies; je l'y conduisis en effet. En arrivant il commença sa harangue, et l'adressa directement aux trois dames, qui ne manquèrent pas d'y répondre : aussitôt le conquérant gris sauta sur jacquot; je les laissai faire pour un moment, il étoit toujours le plus fort. Enfin je pris le parti de mon jacquot, qui étoit dessous; je le mis dessus; il revint dessous, je le remis dessus; de manière qu'ils se battirent onze minutes, et, par le secours que je lui portai, il devint vainqueur du gris, et s'empara des trois demoiselles. Quand l'ami jacquot se vit le maître, il n'osoit plus quitter ses demoiselles, et par conséquent il ne venoit plus à moi quand je passois; il me donnoit seulement de loin beaucoup de marques d'amitié en criant et battant des ailes, mais ne quittoit pas sa proie, de peur que l'autre ne s'en emparât. Le temps se passa ainsi jusqu'à la couvaison, qu'il ne me parloit toujours que de loin; mais quand ses femmes se mirent à couver, il

une relation assez semblable, et qui prouve que, dans certaines circonstances, l'oie se montre capable d'un attachement

« les laissa et redoubla son amitié vis-à-vis de moi.
« Un jour m'ayant suivi jusqu'à la glacière, tout au
« haut du parc, qui étoit l'endroit où il falloit le
« quitter, poursuivant ma route pour aller aux
« bois d'Orangis, à une demi-lieue de là, je l'en-
« fermai dans le parc; il ne se vit pas plutôt séparé
« de moi, qu'il jeta des cris étranges. Je suivois
« cependant mon chemin, et j'étois environ au tiers
« de la route des bois, quand le bruit d'un gros vol
« me fit tourner la tête; je vis mon jacquot qui
« s'abattit à quatre pas de moi; il me suivit dans
« tout le chemin, partie à pied, partie au vol, me
« devançant souvent, et s'arrêtant aux croisières des
« chemins pour voir celui que je voulois prendre.
« Notre voyage dura ainsi depuis dix heures du ma-
« tin jusqu'à huit heures du soir, sans que mon
« compagnon eût manqué de me suivre dans tous
« les détours du bois, et sans qu'il parût fatigué.
« Dès-lors il se mit à me suivre et à m'accompagner
« par-tout, au point d'en venir importun, ne pou-
« vant aller à aucun endroit qu'il ne fût sur mes
« pas, jusqu'à venir un jour me trouver dans l'église;
« une autre fois, comme il me cherchoit dans le

personnel, très-vif et très-fort, et même d'une sorte d'amitié passionnée qui la fait languir et périr loin de celui qu'elle a choisi pour l'objet de son affection.

« village, en passant devant la croisée de M. le curé, « il m'entendit parler dans sa chambre, et trouva la « porte de la cour ouverte; il entre, monte l'esca- « lier, et, en entrant, fait un cri de joie, qui fit « grand'peur à M. le curé.

« Je m'afflige en vous contant de si beaux traits « de mon bon et fidèle ami jacquot, quand je pense « que c'est moi qui ai rompu le premier une si belle « amitié; mais il a fallu m'en séparer par force: le « pauvre jacquot croyoit être libre dans les appar- « temens les plus honnêtes, comme dans le sien, « et, après plusieurs accidens de ce genre, on me « l'enferma, et je ne le vis plus; mais son inquié- « tude a duré plus d'un an, et il en a perdu la vie « de chagrin; il est devenu sec comme un morceau « de bois, suivant ce que l'on m'a dit; car je n'ai « pas voulu le voir, et l'on m'a caché sa mort jus- « qu'à plus de deux mois après qu'il a été défunt.

« S'il falloit répéter tous les traits d'amitié que ce « pauvre jacquot m'a donnés, je ne finirois pas de « quatre jours, sans cesser d'écrire. Il est mort dans « la troisième année de son règne d'amitié; il avoit « en tout sept ans et deux mois. »

Dès le temps de Columelle, on distinguoit deux races dans les oies domestiques ; celle des blanches, plus anciennement, et celle à plumage varié, plus récemment privée ; et cette oie, selon Varron, n'étoit pas aussi féconde que l'oie blanche : aussi prescrivent-ils au fermier de ne composer son troupeau que de ces oies toutes blanches, parce qu'elles sont aussi les plus grosses ; en quoi Belon paroît être entièrement de leur avis. Cependant Gesner a écrit à peu près dans le même temps que l'on croyoit avoir en Allemagne de bonnes raisons de préférer la race grise, comme plus robuste, sans être moins féconde ; ce qu'Aldrovande confirme également pour l'Italie : comme si la race la plus anciennement domestique se fût à la longue affoiblie ; et en effet il ne paroît pas que les oies grises ou variées soient aujourd'hui, ni pour la taille ni pour la fécondité, inférieures aux oies blanches.

Aristote, en parlant des deux races ou espèces d'oies, l'une plus grande, et l'autre plus petite, dont l'instinct est de

vivre en troupes, semble, par la dernière, entendre l'oie sauvage ; et Pline traite spécialement de celle-ci, sous le nom de *ferus anser*. En effet, l'espèce de l'oie est partagée en deux races ou grandes tribus, dont l'une, depuis long-temps domestique, s'est affectionnée à nos demeures, et a été propagée, modifiée par nos soins ; et l'autre, beaucoup plus nombreuse, nous a échappé, et est restée libre et sauvage : car on ne voit entre l'oie domestique et l'oie sauvage de différences que celles qui doivent résulter de l'esclavage sous l'homme, d'une part, et, de l'autre, de la liberté de la Nature. L'oie sauvage est maigre et de taille plus légère que l'oie domestique ; ce qui s'observe de même entre plusieurs races privées par rapport à leur tige sauvage, comme dans celle du pigeon domestique comparée à celle du biset. L'oie sauvage a le dos d'un gris brunâtre, le ventre blanchâtre, et tout le corps nué d'un blanc roussâtre, dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique, cette couleur roussâtre a varié ; elle a pris

des nuances de brun ou de blanc ; elle a même disparu entièrement dans la race blanche. Quelques unes ont acquis une huppe sur la tête ; mais ces changemens sont peu considérables en comparaison de ceux que la poule, le pigeon et plusieurs autres espèces, ont subis en domesticité : aussi l'oie et les autres oiseaux d'eau que nous avons réduits à cet état domestique, sont-ils beaucoup moins éloignés de l'état sauvage, et beaucoup moins soumis ou captivés que les oiseaux gallinacés, qui semblent être les citoyens naturels de nos basses-cours. Et dans les pays où l'on fait de grandes éducations d'oies, tout le soin qu'on leur donne pendant la belle saison, consiste à les rappeler ou ramener le soir à la ferme, et à leur offrir des réduits commodes et tranquilles pour faire leur ponte et leur nichée; ce qui suffit, avec l'asyle et l'aliment qu'elles y trouvent en hiver, pour les affectionner à leur demeure et les empêcher de déserter : le reste du temps elles vont habiter les eaux, ou elles viennent s'ébattre et se reposer sur les rivages; et

dans une vie aussi approchante de la liberté de la Nature, elles en reprennent presque tous les avantages, force de constitution, épaisseur et netteté de plumage, vigueur et étendue de vol. Dans quelques contrées même où l'homme moins civilisé, c'est-à-dire, moins tyran, laisse encore les animaux plus libres, il y a de ces oies qui, réellement sauvages pendant tout l'été, ne redeviennent domestiques que pour l'hiver; nous tenons ce fait de M. le docteur Sanchez, et voici la relation intéressante qu'il nous en a communiquée :

« Je partis d'Azof, dit ce savant méde-
« cin, dans l'automne de 1736; me trou-
« vant malade, et de plus craignant d'être
« enlevé par les Tartares Cubans, je réso-
« lus de marcher en côtoyant le Don, pour
« coucher chaque nuit dans les villages
« des Cosaques, sujets à la domination de
« Russie. Dès les premiers soirs, je remar-
« quai une grande quantité d'oies en l'air,
« lesquelles s'abattoient et se répandoient
« sur les habitations; le troisième jour
« sur-tout, j'en vis un si grand nombre
« au coucher du soleil, que je m'informai

« des Cosaques où je prenois ce soir-là « quartier, si les oies que je voyois étoient « domestiques, et si elles venoient de « loin, comme il me sembloit par leur « vol élevé. Ils me répondirent, éton- « nés de mon ignorance, que ces oi- « seaux venoient des lacs qui étoient « fort éloignés du côté du nord, et que « chaque année au dégel, pendant les « mois de mars et avril, il sortoit de « chaque maison des villages six ou sept « paires d'oies, qui toutes ensemble pre- « noient leur vol et disparoissoient pour « ne revenir qu'au commencement de « l'hiver, comme on le compte en Russie, « c'est-à-dire, à la première neige; que « ces troupes arrivoient alors augmentées « quelquefois au centuple, et que se di- « visant, chaque petite bande cherchoit, « avec sa nouvelle progéniture, la mai- « son où elles avoient vécu pendant l'hi- « ver précédent. J'eus constamment ce « spectacle chaque soir, durant trois se- « maines; l'air étoit rempli d'une infi- « nité d'oies qu'on voyoit se partager en « bandes: les filles et les femmes, chacune

« à la porte de leurs maisons, les regardant, « se disoient, *voilà mes oies, voilà les oies « d'un tel;* et chacune de ces bandes met- « toit en effet pied à terre dans la cour où « elle avoit passé l'hiver précédent. Je ne « cessai de voir ces oiseaux que lorsque « j'arrivai à Nova-Poluska, où l'hiver étoit « déja assez fort. »

C'est apparemment d'après quelques relations semblables qu'on a imaginé, comme le dit Belon, que les oies sauvages qui nous arrivent en hiver, étoient domestiques dans d'autres contrées : mais cette idée n'est pas fondée; car les oies sauvages sont peut-être de tous les oiseaux les plus sauvages et les plus farouches; et d'ailleurs la saison d'hiver où nous les voyons, est le temps même où il faudroit supposer qu'elles fussent domestiques ailleurs.

On voit passer en France des oies sauvages dès la fin d'octobre ou les premiers jours de novembre *. L'hiver, qui com-

* C'est au mois de novembre, m'écrit M. Hébert, qu'on voit en Brie les premières oies sauvages, et il en passe dans cette province jusqu'aux

mence alors à s'établir sur les terres du Nord, détermine leur migration; et ce qui est assez remarquable, c'est que l'on voit dans le même temps des oies domestiques manifester par leur inquiétude et par des vols fréquens et soutenus, ce desir de voyager *; reste évident de l'instinct

fortes gelées, en sorte que le passage dure à peu près deux mois. Les bandes de ces oies sont de dix ou douze, jusqu'à vingt ou trente, et jamais plus de cinquante; elles s'abattent dans les plaines ensemencées de blé, et y causent assez de dommages, pour déterminer les cultivateurs à faire garder leurs champs par des enfans qui, par leurs cris, en font fuir les oies : c'est dans les temps humides qu'elles font plus de dégâts, parce qu'elles arrachent le blé en le pâturant; au lieu que pendant la gelée elles ne font qu'en couper la pointe, et laissent le reste de la plante attachée à la terre.

* « Mon voisin, à Mirande, nourrit un troupeau « d'oies, qu'il réduit chaque année à une quinzaine, « en se défaisant d'une partie des vieilles et con- « servant une partie des jeunes. Voici la troisième « année que je remarque que, pendant le mois « d'octobre, ces oiseaux prennent une sorte d'in- « quiétude, que je regarde comme un reste du

subsistant, et par lequel ces oiseaux, quoique depuis long-temps privés, tien-

« desir de voyager. Tous les jours, vers les quatre « heures du soir, ces oies prennent leur volée, « passent par-dessus mes jardins, font le tour de « la plaine au vol, et ne reviennent à leur gîte « qu'à la nuit; elles se rappellent par un cri, que « j'ai très-bien reconnu pour être le même que « celui que les oies sauvages répètent dans leur « passage, pour se rassembler et se tenir en com- « pagnie. Le mois d'octobre a été cette année celui « où l'herbe des pâturages a repoussé; indépen- « damment de cette abondante nourriture, le pro- « priétaire de ce troupeau leur donne du grain tous « les soirs dans cette saison, par la crainte qu'il a « d'en perdre quelques unes. L'an passé il s'en « égara une qui fut retrouvée deux mois après à « plus de trois lieues. Passé la fin d'octobre, ou « les premiers jours de novembre, ces oies re- « prennent leur tranquillité. Je conclus de cette « observation, que la domesticité la plus ancienne « (puisque celle des oies dans ce pays, où il n'en « naît point de sauvages, doit être de la plus haute « antiquité), n'efface point entièrement ce carac- « tère imprimé par la Nature, ce desir inné de « voyager. L'oie domestique abâtardie, appesantie, « tente un voyage, s'exerce tous les jours; et quoi-

nent encore à leur état sauvage par les premières habitudes de nature.

Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé *; le mouvement en est doux

« qu'abondamment nourrie, et ne manquant de « rien, je répondrois que s'il en passoit de sau- « vages dans cette saison, il s'en débaucheroit tou- « jours quelques unes, et qu'il ne leur manque que « l'exemple et un peu de courage pour déserter; « je répondrois encore que, si on faisoit ces mêmes « informations dans les provinces où on nourrit « beaucoup d'oies, on verroit qu'il s'en perd chaque « année, et que c'est dans le mois d'octobre. Je ne « sache pourtant pas que toutes les oies que l'on « nourrit dans les basses-cours, donnent ces mar- « ques d'inquiétude; mais il faut considérer que « ces oies sont presque, dans la captivité, encloses « de murs, ne connoissant point les pâturages, ni « la vue de l'horizon; ce sont des esclaves en qui « s'est perdue toute idée de leur ancienne liberté. » (*Observation communiquée par M. Hébert.*)

* « Il n'y a que dans les jours de brouillards, que « les oies sauvages volent assez près de terre pour « pouvoir les tirer. » (*Observation communiquée par M. Hébert.*)

et ne s'annonce par aucun bruit ni sifflement ; l'aile, en frappant l'air, ne paroît pas se déplacer de plus d'un pouce ou deux de la ligne horizontale. Ce vol se fait dans un ordre qui suppose des combinaisons, et une espèce d'intelligence supérieure à celle des autres oiseaux, dont les troupes partent et voyagent confusément et sans ordre. Celui qu'observent les oies, semble leur avoir été tracé par un instinct géométrique; c'est à la fois l'arrangement le plus commode pour que chacun suive et garde son rang, en jouissant en même temps d'un vol libre et ouvert devant soi, et la disposition la plus favorable pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue pour la troupe entière; car elles se rangent sur deux lignes obliques formant un angle à peu près comme un V; ou si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne : mais ordinairement chaque troupe est de quarante ou cinquante ; chacun y garde sa place avec une justesse admirable. Le chef, qui est à la pointe de l'angle, et fend l'air le premier, va se

reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué ; et tour-à-tour les autres prennent la première place. Pline s'est plu à décrire ce vol ordonné et presque raisonné : « Il « n'est personne, dit-il, qui ne soit à por- « tée de le considérer ; car le passage des « oies ne se fait pas de nuit, mais en « plein jour. »

On a même remarqué quelques points de partage où les grandes troupes des oiseaux se divisent, pour de là se répandre en diverses contrées : les anciens ont indiqué le mont *Taurus*, pour la division des troupes d'oies dans toute l'Asie mineure* ; le mont *Stella*, maintenant *Cossonossi* (en langue turque, *champ des oies*), où se rendent à l'arrière-saison de prodigieuses troupes de ces oiseaux, qui de là semblent partir pour se disperser dans toutes les parties de notre Europe.

Plusieurs de ces petites troupes ou bandes secondaires se réunissant de nou-

* Oppien dit qu'au passage du mont Taurus, les oies se précautionnent contre leur naturel jaseur qui les décéleroit aux aigles, en s'obstruant le bec avec un caillou ; et le bon Plutarque répète ce conte.

veau, en forment de plus grandes et jusqu'au nombre de quatre ou cinq cents que nous voyons quelquefois en hiver s'abattre dans nos champs, où ces oiseaux causent de grands dommages, en pâturant les blés qu'ils cherchent en grattant jusque dessous la neige: heureusement les oies sont très-vagabondes, restent peu en un endroit, et ne reviennent guère dans le même canton; elles passent tout le jour sur la terre dans les champs ou les prés, mais elles vont régulièrement tous les soirs se rendre sur les eaux des rivières ou des plus grands étangs; elles y passent la nuit entière, et n'y arrivent qu'après le coucher du soleil; il en survient même après la nuit fermée, et l'arrivée de chaque nouvelle bande est célébrée par de grandes acclamations, auxquelles les arrivantes répondent de façon que sur les huit ou neuf heures, et dans la nuit la plus profonde, elles font un si grand bruit et poussent des clameurs si multipliées, qu'on les croiroit assemblées par milliers.

On pourroit dire que, dans cette saison, les oies sauvages sont plutôt oiseaux de

plaine qu'oiseaux d'eau, puisqu'elles ne se rendent à l'eau que la nuit, pour y chercher leur sûreté; leurs habitudes sont bien différentes et même opposées à celles des canards, qui quittent les eaux à l'heure où s'y rendent les oies, et qui ne vont pâturer dans les champs que la nuit, et ne reviennent à l'eau que quand les oies la quittent. Au reste, les oies sauvages, dans leur retour au printemps, ne s'arrêtent guère sur nos terres; on n'en voit même qu'un très-petit nombre dans les airs, et il y a apparence que ces oiseaux voyageurs ont pour le départ et le retour deux routes différentes.

Cette inconstance dans leur séjour, jointe à la finesse de l'ouïe de ces oiseaux et à leur défiante circonspection, font que leur chasse est difficile *, et rendent

* Il est presque impossible, dit M. Hébert, de les tirer à l'arrivée, parce qu'elles volent trop haut, et qu'elles ne commencent à s'abaisser que quand elles sont au-dessus des eaux. J'ai tenté, ajoute-t-il, avec aussi peu de succès, de les surprendre le matin à l'aube du jour; je passois la nuit entière dans les champs; le bateau étoit préparé dès la veille;

même inutiles la plupart des piéges qu'on leur tend ; celui qu'on trouve décrit dans Aldrovande, est peut-être le plus sûr de tous, et le mieux imaginé. « Quand la « gelée, dit-il, tient les champs secs, on « choisit un lieu propre à coucher un long « filet assujetti et tendu par des cordes, » de manière qu'il soit prompt et preste à « s'abattre, à peu près comme les nappes « du filet d'alouette, mais sur un espace « plus long, qu'on recouvre de poussière ; « on y place quelques oies privées pour « servir d'appelans. Il est essentiel de faire

nous nous y embarquâmes long-temps avant le jour, et nous nous avancions à la faveur des ténèbres bien avant sur l'eau, et jusqu'aux derniers roseaux; néanmoins nous nous trouvions toujours trop loin de la bande pour tirer, et ces oiseaux trop défians s'élevoient tout en partant assez haut pour ne passer sur nos têtes que hors de la portée de nos armes : toutes ces oies ainsi rassemblées partoient ensemble, et attendoient le grand jour, à moins qu'on ne les eût inquiétées; ensuite elles se séparoient et s'éloignoient par bandes, et peut-être dans le même ordre qu'elles s'étoient réunies le soir précédent.

« tous ces préparatifs le soir, et de ne pas « s'approcher ensuite du filet; car, si le « matin les oies voyoient la rosée ou le « givre abattus, elles en prendroient dé- « fiance. Elles viennent donc à la voix de « ces appelans, et, après de longs circuits « et plusieurs tours en l'air, elles s'abat- « tent : l'oiseleur caché à cinquante pas « dans une fosse, tire à temps la corde du « filet, et prend la troupe entière ou « partie sous sa nappe. »

Nos chasseurs emploient toutes leurs ruses pour surprendre les oies sauvages : si la terre est couverte de neige, ils se revêtent de chemises blanches par-dessus leurs habits; en d'autres temps, ils s'enveloppent de branches et de feuilles, de manière à paroître un buisson ambulant; ils vont jusqu'à s'affubler d'une peau de vache, marchant en quadrupèdes, courbés sur leur fusil; et souvent ces stratagêmes ne suffisent pas pour approcher les oies, même pendant la nuit. Ils prétendent qu'il y en a toujours une qui fait sentinelle le cou tendu et la tête élevée, et qui, au moindre danger, donne

à la troupe le signal d'alarme. Mais, comme elles ne peuvent prendre subitement l'essor, et qu'elles courent trois ou quatre pas sur la terre, et battent des ailes pendant quelques momens, avant que de pouvoir s'élever dans l'air, le chasseur a le temps de les tirer.

Les oies sauvages ne restent dans ce pays-ci tout l'hiver, que quand la saison est douce; car dans les hivers rudes, lorsque nos rivières et nos étangs se glacent, elles s'avancent plus au midi, d'où l'on en voit revenir quelques unes qui repassent vers la fin de mars pour retourner au nord. Elles ne fréquentent donc les climats chauds, et même la plupart des régions tempérées, que dans le temps de leurs passages; car nous ne sommes pas informés qu'elles nichent en France: quelques unes seulement nichent en Angleterre, ainsi qu'en Silésie et en Bothnie; d'autres, en plus grand nombre, vont nicher dans quelques cantons de la grande Pologne et de la Lithuanie; néanmoins le gros de l'espèce ne s'établit que plus loin dans le Nord, et sans s'ar-

rêter ni sur les côtes de l'Irlande et de l'Écosse, ni même en tous les points de la longue côte de Norvége ; on voit ces oiseaux se porter en troupes immenses jusque vers le Spitzberg, le Groenland et les terres de la baie d'Hudson, où leur graisse et leur fiente sont une ressource pour les malheureux habitans de ces contrées glacées. Il y en a de même des troupes innombrables sur les lacs et les rivières de la Lapponie, ainsi que dans les plaines de Mangasea, le long du Jénisca, dans plusieurs autres parties de la Sibérie, jusqu'au Kamtschatka, où elles arrivent au mois de mai, et d'où elles ne partent qu'en novembre, après avoir fait leur ponte. M. Steller les ayant vues passer devant l'île de Behring, volant en automne vers l'est, et au printemps vers l'ouest, présume qu'elles viennent d'Amérique au Kamtschatka. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que la plus grande partie de ces oies du nord-est de l'Asie gagne les contrées du midi vers la Perse, les Indes et le Japon, où l'on observe leur passage de même qu'en Europe; on

assure même qu'au Japon la sécurité dont on les fait jouir, leur fait oublier leur défiance naturelle.

Un fait qui semble venir à l'appui du passage des oies de l'Amérique en Asie, c'est que la même espèce d'oie sauvage qui se voit en Europe et en Asie, se trouve aussi à la Louisiane, au Canada, à la nouvelle Espagne et sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale: nous ignorons si cette même espèce se trouve également dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale; nous savons seulement que la race de l'oie privée, transportée d'Europe au Bresil, passe pour y avoir acquis une chair plus délicate et de meilleur goût, et qu'au contraire elle a dégénéré à Saint-Domingue, où M. le chevalier Lefebvre Deshayes a fait plusieurs observations sur le naturel de ces oiseaux en domesticité, et particulièrement sur les signes de joie que donne l'oie mâle à la naissance des petits *.

* Quoique l'oie souffre ici d'être plumée de son duvet trois fois l'année, son espèce néanmoins est moins précieuse dans un climat où la santé défend,

M. Deshayes nous apprend de plus qu'on voit à Saint-Domingue une oie de pas-

en dépit de la mollesse, de dormir sur le duvet, et où la paille fraîche est le seul lit où le sommeil puisse s'abattre. La chair de l'oie n'est pas non plus aussi bonne à Saint-Domingue qu'en France ; jamais elle n'est bien grasse; elle est filandreuse, et celle du canard d'Inde mérite à tous égards la préférence. (*Observation communiquée par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.*)

Les naturalistes n'ont pas parlé, ce me semble, des témoignages singuliers de joie que le jars ou le mâle donne à ses petits les premières fois qu'il les voit manger; cet animal démontre sa satisfaction en levant la tête avec dignité, et en trépignant des pieds, de façon à faire croire qu'il danse. Ces signes de contentement ne sont pas équivoques, puisqu'ils n'ont lieu que dans cette circonstance, et qu'ils sont répétés presque à chaque fois qu'on donne à manger aux oisons dans leur premier âge. Le père néglige sa propre subsistance pour se livrer à la joie de son cœur : cette danse dure quelquefois long-temps; et quand quelque distraction, comme celle de volailles qu'il chasse loin de ses petits, la lui fait interrompre, il la reprend avec une nouvelle ardeur. (*Idem.*)

sage qui, comme en Europe, est un peu moins grande que l'espèce privée; ce qui semble prouver que ces oies voyageuses se portent fort avant dans les terres méridionales du nouveau monde, comme dans celles de l'ancien continent, où elles ont pénétré jusque sous la zone torride *, et paroissent même l'avoir traversée toute entière : car on les trouve au Sénégal, au Congo, jusque dans les terres du cap de Bonne-Espérance, et peut-être jusque dans celles du continent austral. En effet, nous regardons ces oies que les navigateurs ont rencontrées le long des terres Magellaniques, à la terre de Feu, à la nouvelle Hollande, etc., comme tenant de très-près à l'espèce de

* Tous les climats, m'écrit M. Baillon, conviennent à l'oie comme au canard, voyageant de même et passant des régions les plus froides dans les pays situés entre les tropiques. J'en ai vu arriver beaucoup à l'île de Saint-Domingue aux approches de la saison des pluies, et elles ne paroissent pas souffrir d'altération sensible dans des températures aussi opposées.

nos oies, puisqu'ils ne leur ont pas donné d'autre nom. Néanmoins il paroît qu'outre l'espèce commune, il existe, dans ces contrées, d'autres espèces dont nous allons donner la description.

L'OIE

DES TERRES MAGELLANIQUES*.

Seconde espèce.

CETTE grande et belle oie, qui paroît être propre et particulière à cette contrée, a la moitié inférieure du cou, la poitrine et le haut du dos richement émaillés de festons noirs sur un fond roux ; le plumage du ventre est ouvragé de mêmes festons sur un fond blanchâtre ; la tête et le haut du cou sont d'un rouge pourpré ; l'aile porte une grande tache blanche ; et la couleur noirâtre du manteau est relevée par un reflet de pourpre.

Il paroît que ce sont ces belles oies que le commodore Byron désigne sous le nom d'*oies peintes*, et qu'il trouva sur la pointe

* Voyez les planches enluminées, n° 1006.

Sandy, au détroit de Magellan. Peut-être aussi cette espèce est-elle la même que celle qu'indique le capitaine Cook sous la simple dénomination de *nouvelle espèce d'oie*, et qu'il a rencontrée sur ces côtes orientales du détroit de Magellan et de la terre de Feu, qui sont entourés par d'immenses lits flottans de passe-pierre.

L'OIE DES ILES MALOUINES OU FALKLAND.

Troisième espèce.

« De plusieurs espèces d'oies dont la « chasse, dit M. de Bougainville, for- « moit une partie de nos ressources aux « îles Malouines, la première ne fait que « pâturer. On lui donne improprement le « nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui « sont nécessaires pour se tirer des grandes « herbes, et son long cou la sert bien « pour observer le danger. Sa démarche « est légère, ainsi que son vol, et elle « n'a point le cri désagréable de son es- « pèce. Le plumage du mâle est blanc, « avec des mélanges de noir et de cendré « sur le dos et les ailes; la femelle est « fauve, et ses ailes sont parées de cou-

« leurs changeantes. Elle pond ordinaire-« ment six œufs. Leur chair saine, nour-« rissante et de bon goût, devint notre « principale nourriture. Il étoit rare qu'on « en manquât : indépendamment de celles « qui naissent sur l'île, les vents d'est en « automne en amènent des volées, sans « doute de quelque terre inhabitée; car « les chasseurs reconnoissoient aisément « ces nouvelles venues au peu de crainte « que leur inspiroit la vue des hommes. « Deux ou trois autres sortes d'oies que « nous trouvions dans ces mêmes îles, « n'étoient pas si recherchées, parce que, « se nourrissant de poisson, elles en con-« tractent un goût huileux. »

Nous n'indiquons cette espèce sous la dénomination d'*oie des îles Malouines*, que parce que c'est dans ces îles qu'elle a été vue et trouvée pour la première fois par nos navigateurs françois ; car il paroît que les mêmes oies se rencontrent au canal de *Noël*, le long de la terre de Feu, de l'île *Schagg* dans ce même canal, et sur d'autres îles près de la terre des États : du moins M. Cook semble renvoyer, à leur sujet, à

la description de M. de Bougainville, lorsqu'il dit : « Ces oies paroissent très-bien « décrites sous le nom d'*outardes*. Elles « sont plus petites que les oies privées « d'Angleterre, mais aussi bonnes ; elles « ont le bec noir et court, et les pieds « jaunes. Le mâle est tout blanc ; la fe- « melle est mouchetée de noir et de blanc « ou de gris, et elle a une grande tache « blanche sur chaque aile ». Et quelques pages auparavant, il en fait une description plus détaillée en ces termes : « Ces « oies nous parurent remarquables par « la différence de couleur entre le mâle « et la femelle. Le mâle étoit un peu « moindre qu'une oie privée ordinaire, « et parfaitement blanc, excepté les pieds, « qui étoient jaunes, et le bec, qui étoit « noir ; la femelle, au contraire, étoit « noire, avec des barres blanches en tra- « vers, une tête grise, quelques plumes « vertes, et d'autres blanches. Il paroît « que cette différence est heureuse ; car « la femelle étant obligée de conduire « ses petits, sa couleur brune la cache « mieux aux faucons et aux autres oiseaux,

« de proie ». Or ces trois descriptions paroissent appartenir à la même espèce, et ne diffèrent entre elles que par le plus ou le moins de détails. Ces oies fournirent aux équipages du capitaine Cook un rafraîchissement aussi agréable qu'il le fut, aux îles Malouines, à nos François.

L'OIE DE GUINÉE*.

Quatrième espèce.

Le nom d'oie-cygne (*swan-goose*) que Willughby donne à cette grande et belle oie, est assez bien appliqué, si l'oie du Canada, tout aussi belle au moins, n'avoit pas le même droit à ce nom, et si d'ailleurs les dénominations composées ne devoient pas être bannies de l'histoire naturelle. La taille de cette belle oie de Guinée surpasse celle des autres oies. Son plumage est gris brun sur le dos, gris blanc au-devant du corps, le tout également nué de gris roussâtre, avec une teinte brune sur la tête et au-dessus du cou. Elle ressemble donc à l'oie sauvage par les couleurs du plumage : mais la grandeur de son corps et le tubercule élevé qu'elle porte sur la base du bec, l'approchent un peu du cygne, et cepen-

* Voyez les planches enluminées, n° 374.



L'OIE DE GUINÉE

J Pauquet - S.

dant elle diffère de l'un et de l'autre par sa gorge enflée et pendante en manière de poche ou de petit fanon ; caractère très-apparent, et qui a fait donner à ces oies le nom de *jabotières*. L'Afrique et peut-être les autres terres méridionales de l'ancien continent paroissent être leur pays natal ; et quoique Linnæus les ait appelées *oies de Sibérie*, elles n'en sont point originaires, et ne s'y trouvent pas dans leur état de liberté : elles y ont été apportées des climats chauds, et on les y a multipliées en domesticité, ainsi qu'en Suède et en Allemagne. Frisch raconte qu'ayant plusieurs fois montré à des Russes de ces oies qu'il nourrissoit dans sa basse-cour, tous, sans hésiter, les avoient nommées *oies de Guinée*, et non pas *oies de Russie* ni *de Sibérie*. C'est pourtant sur la foi de cette fausse dénomination donnée par Linnæus, que M. Brisson, après avoir décrit cette oie sous son vrai nom d'*oie de Guinée*, la donne une seconde fois sous celui d'*oie de Moscovie*, sans s'être apperçu que ses deux descriptions sont exactement celles du même oiseau.

Non seulement cette oie des pays chauds produit en domesticité dans des climats plus froids, mais elle s'allie avec l'espèce commune dans nos contrées ; et de ce mélange il résulte des métis qui prennent de notre oie le bec et les pieds rouges, mais qui ressemblent à leur père étranger par la tête, le cou et la voix forte, grave, et néanmoins éclatante ; car le clairon de ces grandes oies est encore plus retentissant que celui des nôtres, avec lesquelles elles ont bien des caractères communs. La même vigilance paroît leur être naturelle. « Rien, dit M. Frisch, ne pouvoit « bouger dans la maison pendant la nuit, « que ces oies de Guinée n'en avertissent « par un grand cri : le jour, elles annon« çoient de même les hommes et les ani« maux qui entroient dans la basse-cour, « et souvent elles les poursuivoient pour « les becqueter aux jambes ». Le bec, suivant la remarque de ce naturaliste, est armé sur ses bords de petites dentelures, et la langue est garnie de papilles aiguës ; le bec est noir, et le tubercule qui le surmonte est d'un rouge vermeil. Cet oiseau

porte la tête haute en marchant ; son beau port et sa grande taille lui donnent un air assez noble. Suivant M. Frisch, la peau du petit fanon ou la poche de la gorge n'est ni molle ni flexible, mais ferme et résistante ; ce qui pourtant semble peu s'accorder avec l'usage que Kolbe nous dit qu'en font au Cap les matelots et les soldats. On m'a envoyé la tête et le cou d'une de ces oies, et l'on y voyoit, à la racine de la mandibule inférieure du bec, cette poche ou fanon : mais, comme ces parties étoient à demi brûlées, nous n'avons pu les décrire exactement ; nous avons seulement reconnu par cet envoi qui nous a été adressé de Dijon, que cette oie de Guinée se trouve en France comme en Allemagne, en Suède et en Sibérie.

L'OIE ARMÉE*.

Cinquième espèce.

CETTE espèce est la seule non seulement de la famille des oies, mais de toute la tribu des oiseaux palmipèdes, qui ait aux ailes des ergots ou éperons, tels que ceux dont le kamichi, les jacanas, quelques pluviers et quelques vanneaux sont armés; caractère singulier, que la Nature a peu répété, et qui, dans les oies, distingue celle-ci de toutes les autres. On peut la comparer, pour la taille, au canard musqué; elle a les jambes hautes et rouges, le bec de la même couleur, et surmonté au front d'une petite caroncule; la queue et les grandes pennes des ailes sont noires; leurs grandes couvertures

* Voyez les planches enluminées, n° 982, sous la dénomination d'*oie d'Égypte;* n° 983, la femelle.

sont vertes ; les petites sont blanches et traversées d'un ruban noir étroit ; le manteau est roux, avec des reflets d'un pourpre obscur ; le tour des yeux est de cette même couleur, qui teint aussi, mais foiblement, la tête et le cou ; le devant du corps est finement liséré de petits zigzags gris sur un fond blanc jaunâtre.

Cette oie est indiquée dans nos planches enluminées comme venant d'Égypte. M. Brisson l'a donnée sous le nom d'*oie de Gambie ;* et en effet il est certain qu'elle est naturelle en Afrique, et qu'elle se trouve particulièrement au Sénégal.

L'OIE BRONZÉE*.

Sixième espèce.

C'EST encore ici une grande et belle espèce d'oie, qui de plus est remarquable par une large excroissance charnue, en forme de crête au-dessus du bec, et aussi par les reflets dorés, bronzés et luisans d'acier bruni, dont brille son manteau sur un fond noir; la tête et la moitié supérieure du cou sont mouchetées de noir dans du blanc par petites plumes rebroussées, et comme bouclées sur le derrière du cou; tout le devant du corps est d'un blanc teint de gris sur les flancs. Cette oie paroît moins épaisse de corps, et a le cou plus grêle que l'oie sauvage commune, quoique sa taille soit au moins aussi grande. Elle nous a été envoyée de la

* Voyez les planches enluminées, n° 937, sous le nom d'*oie de la côte de Coromandel.*

côte de Coromandel ; et peut-être l'oie à crête de Madagascar, dont parlent les voyageurs Rennefort et Flaccourt, sous le nom de *rassangue*, n'est-elle que le même oiseau, que nous croyons aussi reconnoître à tous ses caractères dans l'*ipecatiapoa* des Bresiliens, dont Marcgrave nous a donné la description et la figure : ainsi cette espèce aquatique seroit une de celles que la Nature a rendues communes aux deux continens.

L'OIE D'ÉGYPTE*.

Septième espèce.

CETTE oie est vraisemblablement celle que Granger, dans son Voyage d'Égypte, appelle l'*oie du Nil*. Elle est moins grande que notre oie sauvage ; son plumage est richement émaillé et agréablement varié ; une large tache d'un roux vif se remarque sur la poitrine ; et tout le devant du corps est orné, sur un fond gris blanc, d'une hachure très-fine de petits zigzags d'un cendré teint de roussâtre ; le dessus du dos est ouvragé de même, mais par zigzags plus serrés, d'où résulte une teinte de gris roussâtre plus foncé ; la gorge, les joues et le dessus de la tête sont blancs ; le reste du cou et le tour des yeux sont d'un beau roux ou rouge bai, couleur qui teint aussi les pennes

* Voyez les planches enluminées, n° 379.



L'OIE D'EGYPTE.

J Pauquet S.

de l'aile voisines du corps ; les autres pennes sont noires ; les grandes couvertures sont chargées d'un reflet verd bronzé sur un fond noir ; et les petites, ainsi que les moyennes, sont blanches ; un petit ruban noir coupe l'extrémité de ces dernières.

Cette oie d'Égypte se porte ou s'égare dans ses excursions, quelquefois très-loin de sa terre natale ; car celle que représentent nos planches enluminées, a été tuée sur un étang près de Senlis; et, par la dénomination que Ray donne à cette oie, elle doit aussi quelquefois se rencontrer en Espagne *.

* *Anser hispanicus parvus.* Ray, *Synopsis avium*, page 138, n° *a*, 1.

L'OIE DES ESQUIMAUX.

Huitième espèce.

OUTRE l'espèce de nos oies sauvages, qui vont en si grand nombre peupler notre nord en été, il paroît qu'il y a aussi dans les contrées septentrionales du nouveau continent, quelques espèces d'oies qui leur sont propres et particulières. Celle dont il est ici question fréquente la baie d'Hudson et les pays des Esquimaux; elle est un peu moindre de taille que l'oie sauvage commune; elle a le bec et les pieds rouges; le croupion et le dessus des ailes d'un bleu pâle; la queue de cette même couleur, mais plus obscure; le ventre blanc nué de brun; les grandes pennes des ailes et les plus près du dos sont noirâtres; le dessus du dos est brun, ainsi que le bas du cou, dont le dessous est moucheté de brun sur un fond blanc; le sommet de la tête est d'un roux brûlé.

L'OIE RIEUSE.

Neuvième espèce.

EDWARDS a donné le nom d'*oie rieuse* à cette espèce, qui se trouve, comme la précédente, dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire. Elle est de la grosseur de notre oie sauvage ; elle a le bec et les pieds rouges, le front blanc ; tout le plumage au-dessus du corps, d'un brun plus ou moins foncé, et au-dessous, d'un blanc parsemé de quelques taches noirâtres. L'individu décrit par Edwards lui avoit été envoyé de la baie d'Hudson ; mais il dit en avoir vu de semblables à Londres dans les grands hivers. Linnæus décrit une oie qui se trouve en *Helsingie* (*Faun. Suec.* n° 92),

et qui semble être la même; d'où il paroît que, si cette espèce n'est pas précisément commune aux deux continens, ses voyages, du moins dans certaines circonstances, la font passer de l'un à l'autre.

L'OIE A CRAVATE*.

Dixième espèce.

UNE cravate blanche passée sur une gorge noire distingue assez cette oie, qui est encore une de celles dont l'espèce paroît propre aux terres du nord du nouveau monde, et qui en est du moins originaire ; elle est un peu plus grande que notre oie domestique, et a le cou et le corps un peu plus déliés et plus longs ; le bec et les pieds sont de couleur plombée et noirâtre ; la tête et le cou sont de même noirs ou noirâtres ; et c'est dans ce fond noir que tranche la cravate blanche qui lui couvre la gorge. Du reste, la teinte dominante de son plumage est un brun obscur et quelquefois gris. Nous

* Voyez les planches enluminées, n° 346, sous le nom d'*oie sauvage du Canada*.

connoissons cette oie en France sous le nom d'*oie du Canada ;* elle s'est même assez multipliée en domesticité, et on la trouve dans plusieurs de nos provinces. Il y en avoit ces années dernières plusieurs centaines sur le grand canal à Versailles, où elles vivoient familièrement avec les cygnes : elles se tenoient moins souvent sur l'eau que sur les gazons au bord du canal, et il y en a actuellement une grande quantité sur les magnifiques pièces d'eau qui ornent les beaux jardins de Chantilly. On les a de même multipliées en Allemagne et en Angleterre ; c'est une belle espèce, qu'on pourroit aussi regarder comme faisant une nuance entre l'espèce du cygne et celle de l'oie.

Ces oies à cravate voyagent vers le sud en Amérique ; car elles paroissent en hiver à la Caroline, et Edwards rapporte qu'on les voit dans le printemps passer en troupes au Canada, pour retourner à la baie d'Hudson, et dans les autres parties les plus septentrionales de l'Amérique.

Outre ces dix espèces d'oies, nous trouvons dans les voyageurs l'indication de quelques autres qui se rapporteroient probablement à quelques unes des précédentes, si elles étoient bien décrites et mieux connues; telles sont :

1°. Les oies d'Islande, dont parle Anderson sous le nom de *margées*, qui sont un peu plus grosses qu'un canard; elles sont en si grand nombre dans cette île, qu'on les voit attroupées par milliers.

2°. L'oie appelée *helsinguer* par le même auteur, laquelle *vient s'établir à l'est de l'île, et qui, en arrivant, est si fatiguée, qu'elle se laisse tuer à coups de bâton.*

3°. L'oie de Spitzberg, nommée, par les Hollandois, *oie rouge.*

4°. La petite oie *loohe* des Ostiaks, dont M. de l'Isle décrit un individu tué au bord de l'Oby. « Ces oies, dit-il, « ont les ailes et le dos d'un bleu foncé « et lustré; leur estomac est rougeâtre, « et elles ont au sommet de la tête une « tache bleue de forme ovale, et une « tache rouge de chaque côté du cou;

« il règne depuis la tête jusqu'à l'esto-
« mac, une raie argentée de la largeur
« d'un tuyau de plume, ce qui fait un
« très-bel effet. »

5°. Il se trouve à Kamtschatka, selon Kracheninnikow, cinq ou six espèces d'oies, outre l'oie sauvage commune; savoir : *la gumeniski, l'oie à cou court, l'oie grise tachetée, l'oie à cou blanc, la petite oie blanche, l'oie étrangère.* Ce voyageur n'a fait que les nommer, et M. Steller dit seulement que toutes ces oies arrivent à Kamtschatka dans le mois de mai, et s'en retournent dans celui d'octobre.

6°. L'*oie de montagne,* du cap de Bonne-Espérance, dont Kolbe donne une courte description, en la distinguant de l'*oie d'eau,* qui est l'oie commune, et de la *jabotière,* qui est l'oie de Guinée.

Nous ne parlerons point ici de ces prétendues *oies noires des Moluques,* dont les pieds sont, dit-on, conformés *comme ceux des perroquets*; car de semblables disparates ne peuvent être imaginées que par des gens entièrement ignorans en histoire naturelle.

Après ces notices, il ne nous reste, pour compléter l'exposition de la nombreuse famille des oies, qu'à y joindre les espèces du *cravant,* de la *bernache*, et de l'*eider*, qui leur appartiennent, et sont du même genre.

LE CRAVANT *.

Le nom de *cravant*, selon Gesner, n'est pas autre que celui de *grau-ent*, en allemand *canard brun*. La couleur du cravant est effectivement un gris brun ou noirâtre assez uniforme sur tout le plumage : mais, par le port et par la figure, cet oiseau approche plus de l'oie que du canard ; il a la tête haute et toutes les proportions de la taille de l'oie, sous un moindre module, et avec moins d'épaisseur de corps et plus de légéreté ; le bec est peu large et assez court ; la tête est petite, et le cou est long et grêle ; ces deux parties, ainsi que le haut de la poitrine, sont d'un brun noirâtre, à l'exception d'une bande blanche fort étroite, qui forme un demi-collier sous la gorge ; caractère sur lequel Belon se fonde, pour trouver dans Aristophane un nom relatif

* Voyez les planches enluminées, nº 342.

En italien, *ceson ;* en anglois, *brent goose ;* en flamand, *ratgans*.

à cet oiseau. Toutes les pennes des ailes et de la queue, ainsi que les couvertures supérieures de celles-ci, sont aussi d'un brun noirâtre; mais les plumes latérales et toutes celles du dessous de la queue sont blanches. Le plumage du corps est gris cendré sur le dos, sur les flancs et au-dessus des ailes; mais il est gris pommelé sous le ventre, où la plupart des plumes sont bordées de blanchâtre. L'iris de l'œil est d'un jaune brunâtre; les pieds et les membranes qui en réunissent les doigts, sont noirâtres, ainsi que le bec, dans lequel sont ouvertes de grandes narines, en sorte qu'il est percé à jour.

On a long-temps confondu le cravant avec la bernache, en ne faisant qu'une seule espèce de ces deux oiseaux. Willughby avoue qu'il étoit dans l'opinion que la bernache et le cravant n'étoient que le mâle et la femelle *, mais qu'en-

* M. Frisch, en rendant raison du nom de *baumgans*, oie d'arbre, qu'il applique au cravant, dit que c'est *parce qu'il fait son nid sur les arbres*, à quoi il n'y a nulle apparence; il y en a bien plus

suite il reconnut distinctement et à plusieurs caractères, que ces oiseaux formoient réellement deux espèces différentes. Belon, qui indique le cravant par le nom de *cane de mer à collier*, désigne ailleurs la bernache sous le nom de *cravant**; et les habitans de nos côtes font aussi cette méprise : la grande ressemblance dans le plumage et dans la forme du corps, qui se trouve entre le cravant et la bernache, y a donné lieu : néanmoins la bernache a le plumage décidément noir, au lieu que dans le cravant il est

à croire que ce nom est encore emprunté de la bernache, à qui la fable de sa naissance dans les bois pourris l'a fait donner. Voyez ci-après l'article de cet oiseau.

* Aldrovande se trompe beaucoup davantage en prenant l'oiseau décrit par Gesner sous le nom de *pica marina*, pour le cravant ou l'oie à collier de Belon; cette pie de mer de Gesner est le *guillemot*, et cette méprise d'un naturaliste aussi savant qu'Aldrovande, prouve combien les descriptions, pour peu qu'elles soient fautives ou confuses, servent peu en histoire naturelle, pour donner une idée nette de l'objet qu'on veut représenter.

plutôt brun noirâtre que noir; et indépendamment de cette différence, le cravant fréquente les côtes des pays tempérés, tandis que la bernache ne paroît que sur les terres les plus septentrionales; ce qui suffit pour nous porter à croire que ce sont en effet deux espèces distinctes et séparées.

Le cri du cravant est un son sourd et creux, que nous avons souvent entendu, et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan;* c'est une sorte d'aboiement rauque que cet oiseau fait entendre fréquemment : il a aussi, quand on le poursuit, ou seulement lorsqu'on s'en approche, un sifflement semblable à celui de l'oie.

Le cravant peut vivre en domesticité; nous en avons gardé un pendant plusieurs mois : sa nourriture étoit du grain, du son ou du pain détrempé. Il s'est constamment montré d'un naturel timide et sauvage, et s'est refusé à toute familiarité; renfermé dans un jardin avec des canards-tadornes, il s'en tenoit toujours éloigné : il est même si craintif, qu'une sarcelle avec laquelle il avoit vécu aupa-

ravant, le mettoit en fuite. On a remarqué qu'il mangeoit pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour. Il aimoit à se baigner, et il secouoit ses ailes en sortant de l'eau : cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel; car tous ceux que l'on voit sur nos côtes, y abordent par la mer. Voici quelques observations sur cet oiseau, qui nous ont été communiquées par M. Baillon.

« Les cravants n'étoient guère connus « sur nos côtes de Picardie avant l'hiver « de 1740; le vent de nord en amena alors « une quantité prodigieuse ; la mer en « étoit couverte. Tous les marais étant « glacés, ils se répandirent dans les terres, « et firent un très-grand dégât en pâturant les blés qui n'étoient pas couverts « de neige; ils en dévoroient jusqu'aux « racines. Les habitans des campagnes, « que ce fléau désoloit, leur déclarèrent « une guerre générale; ils approchoient « de très-près pendant les premiers jours, « et en tuoient beaucoup à coups de « pierres et de bâtons : mais on les voyoit,

« pour ainsi dire, renaître; de nouvelles « troupes sortoient à chaque instant de la « mer et se jetoient dans les champs; ils « détruisirent le reste des plantes que la « gelée avoit épargnées.....

« D'autres ont reparu en 1765, et les « bords de la mer en étoient couverts; « mais le vent de nord qui les avoit ame- « nés ayant cessé, ils ne se sont pas ré- « pandus dans les terres, et sont partis « peu de jours après.

« Depuis ce temps on en voit tous les « hivers, lorsque les vents de nord souf- « flent constamment pendant douze à « quinze jours; il en a paru beaucoup au « commencement de 1776 : mais la terre « étant couverte de neige, la plupart sont « restés à la mer; les autres qui étoient « entrés dans les rivières ou qui s'étoient « répandus sur leurs bords, à peu de dis- « tance des côtes, furent forcés de s'en « retourner par les glaces que ces rivières « charioient ou que la marée y refouloit. « Au reste, la chasse qu'on leur a donnée « les a rendus sauvages, et ils fuient ac- « tuellement d'aussi loin que tout autre « gibier. »

LA BERNACHE*.

Entre les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si long-temps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la Nature, l'une des plus absurdes peut-être, et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou sur certains arbres des côtes d'Écosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatile, tombés dans la mer s'y convertissent en oiseaux. Munster, Saxon le grammairien et

* Voyez les planches enluminées, n° 855.

En anglois, *bernacle, scotch-goose*; en allemand, *baum-ganss*. Quelquefois on a désigné la bernache sous le nom de *cravant*, et quelques naturalistes n'ont pas bien distingué ces deux oiseaux.



LA BERNACHE .

J. Pauquet S.

Scaliger l'assurent ; Fulgose dit même que les arbres qui portent ces fruits, ressemblent à des saules, et qu'au bout de leurs branches se produisent de petites boules gonflées, offrant l'embryon d'un canard qui pend par le bec à la branche, et que lorsqu'il est mûr et formé, il tombe dans la mer et s'envole. Vincent de Beauvais aime mieux l'attacher au tronc et à l'écorce, dont il suce le suc, jusqu'à ce que, déja grand et tout couvert de plumes, il s'en détache.

Leslæus, Majolus, Oderic, Torquemada, Chavasseur, l'évêque Olaüs et un savant cardinal, attestent tous cette étrange génération ; et c'est pour la rappeler que l'oiseau porte le nom d'*anser arboreus*, et l'une des îles Orcades où ce prodige s'opère, celui de *Pomonia*.

Cette ridicule opinion n'est pas encore assez merveilleusement imaginée pour Cambden, Boëtius et Turnèbe ; car, selon eux, c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et pourris dans l'eau, que se forment d'abord comme de petits champignons ou de gros vers,

qui peu à peu se couvrant de duvet et de plumes, achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseaux [1]. Pierre Danisi, Dentatus, Wormius, Duchesne, sont les prôneurs de cette merveille absurde, de laquelle Rondelet, malgré son savoir et son bon sens, paroît être persuadé.

Enfin chez Cardan, Gyraldus, et Maier qui a écrit un traité exprès sur cet oiseau sans père ni mère, ce ne sont ni des fruits ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent; et ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé [2]. Voilà sans doute

[1] Un grave docteur, dans Aldrovande, lui assure avec serment avoir vu et tenu les petites bernaches encore informes et comme elles tomboient du bois pourri.

[2] Au reste, le comte Maier a rempli son traité de tant d'absurdités et de puérilités, qu'il ne faut pas, pour infirmer son témoignage, d'autres motifs que ceux qu'il fournit lui-même; il prouve la pos-

bien des erreurs, et même des chimères, sur l'origine des bernaches : mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité, et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs, nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens naturalistes, il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes : Belon, toujours judicieux et sensé, s'en moque ; Clusius, Deusingius, Albert-le-Grand, n'y avoient pas cru davantage ; Bartholin reconnoît que les prétendues

sibilité de la génération prodigieuse des bernaches par l'existence des loups-garoux et par celle des sorciers : il la fait dériver d'une influence immédiate des astres ; et si la simplicité n'étoit pas si grande, on pourroit l'accuser d'irrévérence dans le chapitre qu'il intitule *cap. VI. Quòd finis proprius hujus volucris generationis sit, ut referat duplici suâ naturâ, vegetabili et animali, Christum, Deum et hominem, qui quoque sine patre et matre, ut illa, existit.*

conques anatifères ne contiennent qu'un animal à coquille d'une espèce particulière ; et par la description que Wormius, Lobel et d'autres font des *conchæ anatiferæ*, aussi-bien que dans les figures qu'en donnent Aldrovande et Gesner, toutes fautives et chargées qu'elles sont, il est aisé de reconnoître les coquillages appelés *pousse-pieds* sur nos côtes de Bretagne, lesquels par leur adhésion à une tige commune, et par l'espèce de touffe ou de pinceaux qu'ils épanouissent à leur pointe, auront pu offrir à des imaginations excessivement prévenues, les traits d'embryons d'oiseaux attachés et pendans à des branches, mais qui certainement n'engendrent pas plus d'oiseaux dans la mer du Nord que sur nos côtes. Aussi Æneas Silvius raconte-t-il que se trouvant en Écosse, et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisoit la merveilleuse génération des bernaches, il lui fut répondu que ce n'étoit que plus loin, aux Hébrides ou aux Orcades, qu'il pourroit en être témoin ; d'où il ajoute agréablement

qu'il vit bien que le miracle reculoit à mesure qu'on cherchoit à en approcher.

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du Nord, personne, pendant long-temps, ne pouvoit dire avoir observé leur génération, ni même vu leurs nids; et les Hollandois, dans une navigation au 80e degré, furent les premiers qui les trouvèrent. Cependant les bernaches doivent nicher en Norvége, s'il est vrai, comme le dit Pontoppidan, qu'on les y voie pendant tout l'été; elles ne paroissent qu'en automne et durant l'hiver sur les côtes des provinces d'Yorck et de Lancastre en Angleterre, où elles se laissent prendre aux filets, sans rien montrer de la défiance ni de l'astuce naturelle aux autres oiseaux de leur genre; elles se rendent aussi en Irlande, et particulièrement dans la baie de *Longh-foyle*, près de Londonderri, où on les voit plonger sans cesse pour couper par la racine de grands roseaux, dont la moelle douce leur sert de nourriture, et rend, à ce qu'on dit, leur chair très-bonne. Il est rare qu'elles

descendent jusqu'en France ; néanmoins il en a été tué une en Bourgogne, où des vents orageux l'avoient jetée au fort d'un rude hiver.

La bernache est certainement de la famille de l'oie ; et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gesner de l'avoir rangée parmi les canards. A la vérité, elle a la taille plus petite et plus légère, le cou plus grêle, le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie ; mais elle en a la figure, le port et toutes les proportions de la forme. Son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir ; et c'est pour cela que Belon lui donne le nom de *nonnette* ou *religieuse :* elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'œil aux narines ; un domino noir couvre le cou et vient tomber, en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine ; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir, avec un frangé blanc ; et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Quelques auteurs parlent d'une seconde

espèce de bernache, que nous nous contenterons d'indiquer ici; ils disent qu'elle est en tout semblable à l'autre, et seulement un peu moins grande : mais cette différence de grandeur est trop peu considérable pour en faire deux espèces; et nous sommes sur cela de l'avis de M. Klein, qui, ayant comparé ces deux bernaches, conclut que les ornithologistes n'ont ici établi deux espèces que sur des descriptions de simples variétés.

L'EIDER*.

C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'*eider-don* ou *duvet d'eider*, dont on a fait ensuite *édre-don*, ou par corruption *aigle-don*; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'étoit d'une espèce d'aigle que se tiroit cette plume délicate et précieuse. L'eider n'est point un aigle, mais une espèce d'oie des mers du Nord, qui ne paroît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Écosse.

L'eider est à peu près gros comme l'oie. Dans le mâle, les couleurs principales du plumage sont le blanc et le noir; et par une disposition contraire à celle qui s'ob-

* Voyez les planches enluminées, n° 209, sous la dénomination d'*oie à duvet*, ou *eider mâle de Danemarck*; et n° 208, l'*eider femelle*.

Par quelques uns, *oie à duvet*, *canard à duvet*; en allemand, *eyder-ente*, *eider-gans*, *eider-vogel*; en anglois, *cutbert-duck*, *edder-fowl*.



L'EIDER.

J Pauquet S.

serve dans la plupart des oiseaux, dont généralement les couleurs sont plus foncées en dessus qu'en dessous du corps, l'eider a le dos blanc et le ventre noir, ou d'un brun noirâtre : le haut de la tête, ainsi que les pennes de la queue et des ailes, sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps, qui sont blanches. On voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre, et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse. La femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre, par lignes transversales et ondulantes, sur un fond gris brun. Dans les deux sexes, on remarque des échancrures en petites plumes rases comme du velours, qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec, et presque jusque sous les narines.

Le duvet de l'eider est très-estimé, et sur les lieux même, en Norvége et en Islande, il se vend très-cher. Cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant

en une pelote à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même; car, outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile, le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que, dans la saison de la nichée, ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat, qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie; il ne faut point chasser aussi brusquement ces oiseaux de leurs nids, parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente, dont souvent le duvet est souillé; et, pour le purger de cette ordure, on l'étend sur un crible à cordes tendues, qui, frappées d'une baguette, laissent tomber tout ce

qui est pesant, et font rejaillir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six, d'un verd foncé, et fort bons à manger *; et lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid, et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première; si l'on dépouille une seconde fois son nid, comme elle n'a plus de duvet à fournir, le mâle vient à son secours, et se déplume l'estomac, et c'est par cette raison que le duvet qu'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier. Mais, pour faire cette

* Anderson prétend que, pour en avoir quantité, on fiche dans le nid un bâton haut d'un pied, et que l'oiseau ne cesse de pondre jusqu'à ce que le tas d'œufs égalant la pointe du bâton, il puisse s'asseoir dessus pour les couver; mais s'il étoit aussi vrai qu'il est peu vraisemblable que les Islandois employassent ce moyen barbare, ils entendroient bien mal leurs intérêts, en faisant périr un oiseau qui doit leur être aussi précieux, puisque l'on remarque en même temps qu'excédé par cette ponte forcée, il meurt le plus souvent.

troisième récolte, on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits : car, si on lui enlevoit cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs, ou même d'un seul, elle quitteroit pour jamais la place ; au lieu que si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits, qui formeront de nouveaux couples.

En Norvége et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids. On juge, par le grand prix du duvet, du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître : aussi les Islandois font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrain ; et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux eiders, et les engager à

s'y fixer. Ces insulaires ont même formé par art et à force de travail plusieurs petites îles, en coupant et séparant de la grande divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les eiders aiment à s'établir, quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des habitations, pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude et qu'on en éloigne les chiens et le bétail. « On peut « même, dit M. Horrebows, comme j'en « ai été témoin, aller et venir parmi ces « oiseaux tandis qu'ils sont sur leurs œufs, « sans qu'ils en soient effarouchés, leur « ôter ces œufs sans qu'ils quittent leurs « nids, et sans que cette perte les em- « pêche de renouveler leur ponte jusqu'à « trois fois. »

Tout ce qui se recueille de duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandois, qui vont l'acheter à Drontheim et dans les autres ports de Norvége et d'Islande; il n'en reste que très-peu ou même point du tout dans le pays. Sous ce rude climat, le chasseur

robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'ours, dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond, tandis que le mol édredon, transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

Nous ajouterons ici quelques faits sur l'eider, que nous fournit M. Brunnich dans un petit ouvrage écrit en danois, traduit en allemand, et que nous avons fait nous-mêmes traduire de cette langue en françois.

On voit, dans le temps des nichées, des eiders mâles qui volent seuls, et n'ont point de compagnes; les Norvégiens leur donnent le nom de *gield-fugl*, *gield-aee* : ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, et qui ont été les plus foibles dans les combats qu'ils se livrent entre eux pour la possession des femelles, dont le nombre, dans cette espèce, est plus petit que celui des mâles ; néanmoins elles sont adultes avant eux, d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur pre-

mière ponte, laquelle est moins nombreuse que les suivantes.

Au temps de la pariade, on entend continuellement le mâle crier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons et particulièrement des genevriers; le mâle travaille avec la femelle, et celle-ci s'arrache le duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il forme tout alentour un gros bourlet renflé, qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture; car le mâle ne l'aide point à couver, et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paroît: la femelle cache alors sa tête, et, lorsque le danger est pressant, elle prend son vol, et va joindre le mâle, qui, dit-on, la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée. Les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits: aussi la mère se hâte-t-elle de

faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et, d'un vol doux, les transportant à la mer.

Dès-lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits, trop foibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin, et les Groenlandois comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders.

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes; celles de la femelle sont beaucoup plutôt décidées, et, en tout, son développement est plus prompt que celui du mâle; tous, dans le premier âge, sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons ; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poisson que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groenland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte, durant le jour, présage, dit-on, infailliblement.

Quoique les eiders voyagent, et non seulement quittent un canton pour passer dans un autre, mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait imaginé qu'ils passent de Groenland en Amérique, néanmoins on ne peut pas dire qu'ils soient proprement oiseaux de passage, puisqu'ils ne quittent point le climat glacial, dont leur fourrure épaisse leur permet de braver la rigueur, et que c'est en effet sans sortir des parages du Nord, que s'exécutent leurs croisières, trouvant à se nourrir en mer par-

tout où elle est ouverte et libre de glaces : aussi remarque-t-on qu'ils s'avancent à la côte de Groenland jusqu'à l'île Disco, mais non au-delà, parce que plus haut la mer est couverte de glaces, et même il sembleroit que ces oiseaux fréquentent déja moins ces côtes qu'ils ne faisoient autrefois. Néanmoins il s'en trouve jusqu'au Spitzberg ; car on reconnoît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens, quoique lui-même l'ait méconnu ; et il nous semble aussi retrouver l'eider à l'île de Behring et à la pointe des Kouriles. Quant à notre mer du Nord, les pointes les plus sud où les eiders descendent, paroissent être les îles Kerago et Kona près des côtes d'Écosse, Bornholm, Christiansoë, et la province de Gothland dans la Suède.



LE CANARD FEMELLE.

ou LA CANE

J Pauquet S.





LE CANARD.

J. F. Pauquet. S.

LE CANARD *.

L'HOMME a fait une double conquête, lorsqu'il s'est assujetti des animaux habitans à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau sembloient devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contracter de société ni d'habitude avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations, et même du séjour de la terre.

* Voyez les planches enluminées, n° 776, le canard mâle; et n° 777, sa femelle.

La femelle, *cane;* le petit, *caneton* et *halbran;* par les Latins, *anas;* en italien, *anitra, anatre, anadra;* en espagnol, *anade;* en allemand, *ent, endt,* et autrefois, *ant, antvogel;* le mâle, *racha, ractscha,* par rapport à sa voix enrouée, et par composition et corruption, *entrach, entrich;* la femelle, *endre;* en flamand, *aente, aende;* en hollandois, le mâle, *woordt* ou

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et, par l'affection à leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couver à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages,

waerdt; la femelle, *eendt*; en anglois, *duck* (*wild-duck*, le sauvage; *tame-duck*, le privé).

En Normandie, suivant M. Salerne, le canard mâle s'appelle *malart*; la cane, *bourre*, et le petit, *bourret* (ces noms appartiennent à la race domestique). Les Allemands les désignent sous les noms de *haut endte*, *zam-ente*; les Italiens sous ceux que nous avons déja cités, et plus particulièrement par celui de *anitra domestica*. Les dénominations suivantes désignent la race sauvage : en allemand, *wild-endte*, *mertz-endte*, *gros-endte*, *hag-ent*; sur le lac de Constance, *blass-ent*; et sur le lac Majeur, *spiegel-ent*; en italien, *anitra salvatica*, *cesone*.

farouches, fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté : mais, après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asyle domestique, ces mêmes oiseaux, et mieux encore leurs descendans, sont devenus plus doux, plus traitables, et ont produit sous nos yeux des races privées ; car nous devons observer, comme chose générale, que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce, de manière à la faire multiplier en domesticité, que nous pouvons nous flatter de l'avoir subjuguée ; autrement nous n'assujettissons que des individus, et l'espèce, conservant son indépendance, ne nous appartient pas. Mais lorsque, malgré le dégoût de la chaîne domestique, nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentimens que la Nature a par-tout fondés sur un libre choix, lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs, alors leur esclavage, devenu pour eux aussi doux que la douce liberté, leur fait oublier peu à peu leurs droits de franchise naturelle, et les prérogatives de leur état

sauvage, et ces lieux des premiers plaisirs, des premières amours, ces lieux si chers à tout être sensible, deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix. L'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde, et la communique en même temps aux petits, qui, s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leurs parens, ne cherchent point à en changer ; car, ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière, sur-tout dans ces oiseaux auxquels la Nature sembloit avoir assuré un double droit de liberté, en les confiant à la fois aux espaces libres de l'air et de la mer : une partie de l'espèce est, à la vérité, devenue captive sous notre main ; mais la plus grande portion nous a échappé, nous échappera toujours, et reste à la Nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce du canard et celle de l'oie sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis long-temps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre, sans doute, encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les régions du Nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paroissent en France les premiers canards *: leurs bandes, d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses. On reconnoît ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers

* Du moins dans nos provinces septentrionales: ils ne paroissent que plus tard dans les contrées du midi; à Malte, par exemple, suivant que nous l'assure M. le commandeur Desmazys, on ne les voit arriver qu'en novembre.

que leur troupe trace par sa disposition dans l'air ; et, lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du Nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre ; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différens piéges et aux grands filets. Mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre, attirer ou tromper ces oiseaux, qui sont très-défians. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudroient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnoître, et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi ; et lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution ; ils fléchissent leur vol, et se lancent obliquement sur la surface de l'eau, qu'ils effleurent et sillonnent ; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés du rivage ; en même temps quelques uns d'entre eux veillent à la sûreté publique, et donnent l'alarme dès qu'il y

a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer: cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter; car le canard sauvage, au départ, s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partiroit à trente.

C'est le soir, *à la chûte*, au bord des eaux sur lesquelles on les attire, en y plaçant des canards domestiques femelles, que le chasseur gîté dans une hutte, ou couvert et caché de quelque autre manière, les attend et les tire avec avantage: il est averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs ailes, et se hâte de tirer les premiers arrivans; car, dans cette saison, la nuit tombant promptement, et les canards ne tombant, pour ainsi dire, qu'avec elle, les momens propices sont bientôt passés. Si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets dont la détente vient répondre

dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur d'eau, peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appelans domestiques ont attirés. Dans cette chasse, il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience ; immobile, et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier : mais ordinairement le plaisir l'emporte, et l'espérance se renouvelle ; car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain.

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les canards avec un filet tendu verticalement, et semblable à la pantière qui sert aux bécasses. En plusieurs autres endroits, les chasseurs, sur un bateau couvert de ramée et de roseau, s'approchent lentement des canards dispersés sur l'eau, et, pour les rassembler, ils lâchent un petit chien. La crainte de l'ennemi fait que les canards se ras-

semblent, s'attroupent lentement, et alors on les peut tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent, et les tuer sans bruit avec de fortes sarbacanes, ou bien on tire sur la troupe entière avec un gros fusil d'abordage qui écarte le plomb et en tue ou blesse un bon nombre : mais on ne peut les tirer qu'une fois ; ceux qui échappent reconnoissent le bateau meurtrier, et ne s'en laissent plus approcher. Cette chasse, très-amusante, s'appelle *le badinage*.

On prend aussi des canards sauvages au moyen d'hameçons amorcés de mou de veau, et attachés à un cerceau flottant. Enfin la chasse aux canards est partout * une des plus intéressantes de l'automne et du commencement de l'hiver.

* Navarette fait pratiquer aux Chinois, pour les canards, la même chose dont Pierre Martyr donne l'invention aux Indiens de Cuba, qui, nageant, et la tête renfermée dans une calebasse, et seule hors de l'eau, vont, dit-il, sur leurs lacs prendre par les pieds les oies sauvages. Mais nous doutons qu'au nouveau monde et à la Chine cette chasse ait été d'un meilleur produit que la recette plai-

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des canards domestiques est la mieux soignée, et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse, au point même d'être pour le pays un objet de revenu assez considérable : cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits golfes disposés naturellement, ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux. Mais nulle part cette chasse ne se fait avec plus d'appareil et d'agrément que sur le bel

sante qu'un de nos journalistes nous a donnée de si bonne foi dans un certain cahier de *la Nature considérée sous ses différens aspects*, où l'auteur enseigne le moyen de prendre une bande entière de canards, qui tous, l'un après l'autre, viendront s'enfiler à la même ficelle, au bout de laquelle est attaché un gland, lequel, avalé par le premier de la troupe, qui le rend au second, qui le rend au troisième, et ainsi de suite, toujours filant la ficelle, tous successivement se trouvent enfilés du bec à la queue. On peut se souvenir aussi de quel ton plaisant se moqua de cette ineptie un autre journaliste du temps, aussi ingénieux dans sa malice que notre *considérateur* de la Nature est bon dans sa simplicité.

étang d'Armainvilliers en Brie. Voici la description qui nous en a été communiquée par M. Ray, secrétaire des commandemens de S. A. Mgr le duc de Penthièvre.

« Sur un des côtés de cet étang, qu'om-
« bragent des roseaux et que borde un
« petit bois, l'eau forme une anse enfon-
« cée dans le bocage, et comme un petit
« port ombragé où règne toujours le
« calme. De ce port, on a dérivé des ca-
« naux qui pénètrent dans l'intérieur du
« bois, non point en ligne droite, mais
« en arc sinueux. Ces canaux, nommés
« *cornes*, assez larges et profonds à leur
« embouchure dans l'anse, vont en se
« rétrécissant et en diminuant de largeur
« et de profondeur à mesure qu'ils se cour-
« bent en s'enfonçant dans le bois, où
« ils finissent par un prolongement en
« pointe et tout-à-fait à sec.

« Le canal, à commencer à peu près
« à la moitié de sa longueur, est recou-
« vert d'un filet en berceau, d'abord
« assez large et élevé, mais qui se resserre
« et s'abaisse à mesure que le canal s'é-
« trécit, et finit à sa pointe en une nasse

« profonde et qui se ferme en poche.
« Tel est le grand piége dressé et préparé « pour les troupes nombreuses de ca- « nards, mêlées de rougets, de garrots, « de sarcelles, qui viennent dès le milieu « d'octobre s'abattre sur l'étang; mais, « pour les attirer vers l'anse et les fatales « cornes, il faut inventer quelque moyen « subtil, et ce moyen est concerté et prêt « depuis long-temps.
« Au milieu du bocage et au centre des « canaux, est établi le canardier, qui, « de sa petite maison, va trois fois par « jour répandre le grain dont il nourrit « pendant toute l'année plus de cent « canards demi-privés, demi-sauvages, « et qui tout le jour nageant dans l'étang, « ne manquent pas, à l'heure accoutu- « mée et au coup de sifflet, d'arriver à « grand vol en s'abattant sur l'anse, pour « enfiler les canaux où leur pâture les « attend.
« Ce sont ces *traîtres*, comme le canar- « dier les appelle, qui, dans la saison, « se mêlant sur l'étang aux troupes des « sauvages, les amènent dans l'anse, et

« de là les attirent dans les cornes, tandis « que, caché derrière une suite de claies « de roseaux, le canardier va jetant de- « vant eux le grain pour les amener jus- « que sous l'embouchure du berceau de « filets; alors se montrant par les inter- « valles des claies, disposées obliquement, « et qui le cachent aux canards qui vien- « nent par-derrière, il effraie les plus avan- « cés, qui se jettent dans le cul-de-sac, et « vont pêle-mêle s'enfoncer dans la nasse. « On en prend ainsi jusqu'à cinquante et « soixante à la fois. Il est rare que les « demi-privés y entrent; ils sont faits à « ce jeu, et ils retournent sur l'étang « recommencer la même manœuvre et « engager une autre capture *. »

Dans le passage d'automne, les canards sauvages se tiennent au large sur les grandes eaux, et très-éloignés des rivages;

* Willughby décrit exactement la même chasse qui se fait dans les comtés de Lincoln et de Norfolk en Angleterre, où l'on prend, dit-il, jusqu'à quatre mille canards (apparemment dans tout un hiver). Il dit aussi que pour les attirer on se sert du petit chien roux; et de plus, il faut qu'un

ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer ou dormir. « Je les ai obser-« vés avec une lunette d'approche, dit « M. Hébert, sur nos plus grands étangs, « qui quelquefois en paroissent couverts ; « on les y voit la tête sous l'aile et sans « mouvement, jusqu'à ce que tous pren-« nent leur volée une demi-heure après « le coucher du soleil. »

En effet, les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour ; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit : la plupart de ceux que l'on voit en plein jour, ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit, le sifflement du vol décèle leur passage. Le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent, et c'est même à cause de ce bruit que

grand nombre de canards niche dans ces contrées marécageuses, puisque la plus grande chasse, suivant sa narration, se fait lorsque, les canards étant tombés en mue, les nacelles n'ont qu'à les pousser devant elles dans les filets tendus sur les étangs.

Varron donne au canard l'épithète de *quassagipenna*.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les petits poissons, les grenouilles qui ne sont pas encore fort enfoncées dans la vase, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des canards : mais, vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnante sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands ; quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blé ; et lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparoissent pour ne revenir qu'aux dégels, dans le mois de février. C'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents de sud ; mais ils sont en moindre nombre : leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont souffertes pendant l'hiver. L'instinct social paroît s'être affoibli à mesure que leur nombre

s'est réduit ; l'attroupement même n'a presque plus lieu : ils passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs ; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner. Ils semblent dès-lors s'unir par couples, et se hâtent de gagner les contrées du Nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison, ils couvrent, pour ainsi dire, tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie, de Lapponie, et se portent encore plus loin dans le Nord, jusqu'au Spitzberg et au Groenland. « En « Lapponie, dit M. Hœgstroem, ces oi- « seaux semblent vouloir, sinon chasser, « du moins remplacer les hommes ; car, « dès que les Lappons vont au printemps « vers les montagnes, les troupes de ca- « nards sauvages volent vers la mer occi- « dentale ; et quand les Lappons redes- « cendent en automne pour habiter la « plaine, ces oiseaux l'ont déja quittée. » Plusieurs autres voyageurs rendent le même témoignage. « Je ne crois pas, dit « Regnard, qu'il y ait pays au monde

« plus abondant en canards, sarcelles et « autres oiseaux d'eau que la Lapponie ; « les rivières en sont toutes couvertes. . . . « et au mois de mai, leurs nids s'y trouvent « en telle abondance, que le désert en « paroît rempli ». Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces oiseaux, que quelques circonstances ont empêchées de suivre le gros de l'espèce, qui nichent dans nos marais. Ce n'est que sur ces traîneurs isolés qu'on a pu observer les particularités des amours de ces oiseaux, et leurs soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux, vers la fin de février, les mâles commencent à rechercher les femelles, et quelquefois ils se les disputent par des combats *. La pariade dure environ trois semaines.

* Les gens de l'étang d'Armainvilliers nous ont dit que quelquefois un mâle en a deux, et les conserve ; mais, comme les canards nourris sur cet étang sont dans un état mitoyen entre l'état sauvage et la vie domestique, nous ne rangerons point ce fait parmi ceux qui représentent les habitudes vraiment naturelles de l'espèce.

Le mâle paroît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours; il l'indique à la femelle, qui l'agrée et s'en met en possession : c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais. La femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent. Mais, quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le laboureur y élève en meules, ou même dans les forêts sur des chênes tronqués, et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyeu est rouge. On a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plus tôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses

œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol ; elle se pose cent pas plus loin, et, pour y arriver, elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis : mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paroît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée ; seulement il se tient à peu de distance : il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles. L'incubation dure trente jours. Tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux, ils hésitent, et même quelques uns se retirent ; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus ; et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère

les prennent à leur bec, et les transportent l'un après l'autre sur l'eau ; le soir la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit : tout le jour ils guettent, à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager, et faire mille évolutions sur l'eau, avec autant de vîtesse que de facilité.

La Nature, en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation, semble négliger, pendant quelque temps, la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes. Ces parties restent près de six semaines courtes et informes : le jeune canard a déja pris plus de la moitié de son accroissement, il est déja emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les pennes des ailes ne commencent à paroître; et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état, on l'appelle *halbran,* nom qui paroît venir de l'allemand, *halber-ente* (demi-canard) ; et c'est d'après cette

impuissance de voler que l'on fait aux halbrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés. Ce sont apparemment aussi ces mêmes canards trop jeunes pour voler, que les Lappons tuent à coups de bâton sur leurs lacs.

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en été les régions du nord de notre continent, se trouve dans les régions correspondantes du nouveau monde: leurs migrations et leurs voyages de l'automne et du printemps paroissent y être réglés de même et s'exécuter dans les mêmes temps; et l'on ne doit pas être surpris que des oiseaux qui fréquentent le Nord de préférence, et dont le vol est si puissant, passent des régions boréales d'un continent à l'autre. Mais nous pouvons douter que les canards vus par les voyageurs, et trouvés en grand nombre dans les terres du Sud, appartiennent à l'espèce commune de nos canards, et nous croyons qu'on doit plutôt les rapporter à quelqu'une des espèces

que nous décrirons ci-après, et qui sont en effet propres à ces climats; nous devons au moins le présumer ainsi, jusqu'à ce que nous connoissions plus particulièrement l'espèce de ces canards qui se trouvent dans l'archipel austral. Nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de *canards sauvages*, ne sont pas de l'espèce des nôtres; et par quelques indications sur les oiseaux de la zone torride, nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique. Au reste, quelles que soient les espèces qui peuplent ces régions du Midi, elles n'y paroissent pas soumises aux voyages et migrations, dont la cause, dans nos climats, vient de la vicissitude des saisons.

Par-tout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard; et non seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également

sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées; par exemple, celle du canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le nouveau monde *.

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrent de quoi paître, se reposer et s'ébattre. Ce n'est pas qu'on ne voie fréquemment des canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basses-cours : mais ce genre de vie est contraire à leur nature; ils ne font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité; leurs plumes se froissent et se rouillent; leurs pieds s'offensent sur le gravier; leur bec se fêle par des frottemens réitérés; tout est lésé,

* Voyez ci-après l'article du *canard musqué*.

blessé, parce que tout est contraint, et des canards ainsi nourris ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément : ainsi, lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens, qui traitoient avec plus d'attention que nous les objets intéressans de l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qui d'une main remportoient des trophées, et de l'autre conduisoient la charrue, nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux canards (*nessotrophium*) : ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit lac

avec sa petite île *; le tout disposé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable seroit un ornement pour la plus belle maison de campagne.

* « Mediâ parte defoditur lacus......... ora
« cujus clivo paulatim subsideant, ut tanquam è
« littore descendatur in aquam..... media pars
« terrena sit, ut colocasiis aliisque familiaribus
« aquæ viridibus conseratur, quæ inopacent avium
« receptacula..... per circuitum unda pura vacet,
« ut sine impedimento, cùm apricitate diei ges-
« tiunt aves, nandi velocitate concertent.... gra-
« mine ripæ vestiantur..... parietum in circuitu
« effodiantur cubilia quibus nidificent aves, eaque
« contegantur buxeis aut myrteis fruticibus......
« statim perpetuus canaliculus humi depressus con-
« stituatur, per quem quotidie mixti cum aqua cibi
« decurrant; sic enim pabulatur id genus avium...
« martio mense festucæ surculique in aviario spar-
« gendi, quibus nidos struant..... et qui *nesso-*
« *trophium* constituere volet, avium circa paludes
« ova colligat, et cohortalibus gallinis subjiciat:
« sic enim exclusi atque educati pulli deponunt
« ingenia sylvestria..... sed clathris superpositis,
« aviarium retibus contegatur, ne aut avolandi sit

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ses canards soit infectée de sangsues, elles font périr les jeunes en

« potestas domesticis avibus, aut aquilis vel acci-
« pitribus involandi. »

Je ne puis résister au plaisir de traduire librement ce morceau, sans espérer d'en rendre toute la grace.

« Autour d'un lac à rives en pente douce, et du « milieu duquel s'élève une petite île ombragée de « verdure et bordée de roseaux, s'étendra l'en-« ceinte, percée dans son contour de loges pour « nicher; devant ces loges coulera une rigole, où « chaque jour sera jeté le grain destiné aux canards, « nulle pâture ne leur étant plus agréable que celle « qu'ils puisent et qu'ils pêchent dans l'eau : là « vous les verrez s'ébattre, se jouer, se devancer « les uns les autres à la nage; là vous pourrez « élever et voir se former sous vos yeux une race « plus noble, éclose d'œufs dérobés aux nids des « sauvages : l'instinct de ces petits prisonniers, « farouche d'abord, se tempère et s'adoucit; mais, « pour mieux assurer vos captifs, et les défendre « en même temps de l'oiseau ravisseur, il convient « que tout l'espace soit enveloppé et couvert d'un « filet ou d'un treillis. »

s'attachant à leurs pieds ; et pour les détruire on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture. Dans toutes les situations, soit d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante, on doit placer des paniers à nicher couverts en dômes, et qui offrent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer : la femelle pond de deux en deux jours, et produit dix, douze ou quinze œufs ; elle en pondra même jusqu'à trente et quarante si on les lui enlève, et si l'on a soin de la nourrir largement. Elle est ardente en amour, et le mâle est jaloux ; il s'approprie ordinairement deux ou trois femelles qu'il conduit, protége et féconde : à leur défaut, on l'a vu rechercher des alliances peu assorties, et la femelle n'est guère plus réservée à recevoir des caresses étrangères.

Le temps de l'exclusion des œufs est de plus de quatre semaines *; ce temps

* Il paroît que les Chinois font éclore des œufs de canards, comme ceux des poules, par la cha-

est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs : la poule s'attache par ce soin et devient pour les petits canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre ; on le voit par sa sollicitude et ses alarmes, lorsque, conduits pour la première fois au bord de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la Nature, malgré les cris redoublés de leur conductrice, qui du rivage les rappelle en vain, en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards est la graine de millet ou de panis, et bientôt on peut leur jeter de l'orge : leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant ; jeunes ou adultes, ils ne sont jamais rassasiés ; ils avalent tout ce qui se rencontre, comme tout ce qu'on leur présente ; ils déchirent les herbes, ramassent les graines,

leur artificielle, suivant cette notice de François Camel : *Anas domestica ytic Luzoniensibus, cujus ova Sinæ calore fovent et excludunt.*

gobent les insectes et pêchent les petits poissons, le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continuel des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion; il a de plus la tête lustrée d'un riche verd d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir; le demi-collier blanc au milieu du cou, le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assortis, nuancés, et font en tout un beau plumage, qui est assez connu et d'ailleurs fort bien représenté dans notre planche enluminée.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères : un œil

un peu exercé ne sauroit s'y méprendre. Dans ces chasses où les canards domestiques vont chercher les sauvages, et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque canard privé qu'on aura tué par méprise : mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages ; car, outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés ; et, dans tous leurs mouvemens, on reconnoît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. « A considérer ce tableau de ma guérite, dit ingénieusement M. Hébert, « je pensois qu'un habile peintre auroit « dessiné les canards sauvages, tandis que « les canards domestiques me sembloient « l'ouvrage de ses élèves ». Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages, ne sont point encore parés

de leurs belles couleurs, que déja on les distingue à la taille et à l'élégance des formes; et cette différence dans les contours se dessine non seulement sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnoissent aisément aux pieds, dont les écailles sont plus fines, égales et lustrées, aux membranes plus minces, aux ongles plus aigus et plus luisans, et aux jambes plus déliées que dans le canard privé.

Le mâle, non seulement dans l'espèce du canard proprement dit, mais dans toutes celles de cette nombreuse famille, et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés, est toujours plus grand que la femelle. Le contraire se trouve dans tous les oiseaux de

proie, dans lesquels la femelle est constamment plus grande que le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre; et cette différence, bien constante dans les espèces sauvages, se conserve et reste empreinte sur les races domestiques, autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privées.

En effet, comme tous les autres oiseaux privés, les canards ont subi les influences de la domesticité; les couleurs du plumage se sont affoiblies, et quelquefois même entièrement effacées ou changées : on en voit de plus ou moins blancs, bruns, noirs ou mélangés; d'autres ont pris des ornemens étrangers à l'espèce sauvage; telle est la race qui porte une huppe. Dans une autre race encore plus profondément travaillée,

déformée par la domesticité, le bec s'est tordu et courbé ; la constitution s'est altérée, et les individus portent toutes les marques de la dégénération ; ils sont foibles, lourds et sujets à prendre une graisse excessive ; les petits, trop délicats, sont difficiles à élever. M. Frisch, qui a fait cette observation, dit aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races, et il ajoute que dans le mélange des individus de différentes couleurs, les petits ressemblent généralement au père par les couleurs de la tête, du dos et de la queue ; ce qui arrive de même dans le produit de l'union d'un canard étranger avec une femelle de l'espèce commune. Quant à l'opinion de Belon sur la distinction d'une grande et d'une petite race dans l'espèce sauvage, nous n'en trouvons aucune preuve, et, selon toute apparence, cette remarque n'est fondée que sur quelques différences entre des individus plus ou moins âgés.

Ce n'est pas que l'espèce sauvage n'offre elle-même quelques variétés purement

accidentelles, ou qui tiennent peut-être à son commerce sur les étangs avec les races privées. En effet, M. Frisch observe que les sauvages et les privés se mêlent et s'apparient; et M. Hébert a remarqué qu'il se trouvoit souvent dans une même couvée de canards nourris près de grands étangs, quelques petits qui ressemblent aux sauvages, qui en ont l'instinct farouche, indépendant, et qui s'enfuient avec eux dans l'arrière-saison : or ce que le mâle sauvage opère ici sur la femelle domestique, le mâle privé peut l'opérer de même sur la femelle sauvage, supposé que quelquefois celle-ci cède à sa poursuite; et de là proviennent ces différences en grandeur et en couleurs*, que l'on a remarquées entre quelques individus sauvages.

Tous, sauvages et privés, sont sujets,

* *Schwartze wilde gans* (le canard sauvage noir), dans Frisch.

Nous avons vu nous-mêmes, sur l'étang d'Armainvilliers, dont tous les canards ont la livrée sauvage, deux variétés, l'une appelée *rouge*, dont les flancs sont en plumes d'un beau bai brun; un

comme les oies, à une mue presque subite, dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours, et souvent en une seule nuit; et non seulement les oies et les canards, mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à bec plat, paroissent être sujets à cette grande mue. Elle arrive aux mâles après la pariade, et aux femelles après la nichée; et il paroît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours, et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation. « Je les ai souvent observés dans ce temps « de la mue, dit M. Baillon : quelques « jours auparavant je les avois vus s'agiter « beaucoup, et paroître avoir de grandes « démangeaisons ; ils se cachoient pour « perdre leurs plumes. Le lendemain et « les jours suivans, ces oiseaux étoient « sombres et honteux ; ils paroissoient

autre étoit un mâle qui n'avoit pas le collier, mais en place tout le bas du cou et le plastron de la poitrine, d'un beau gris. C'est à de pareils individus qu'il faut rapporter les deux variétés que donne M. Brisson, sous les noms de *boschas major grisea*, et *boschas major nœvia*.

« sentir leur foiblesse, n'osoient étendre
« leurs ailes, lors même qu'on les pour-
« suivoit, et sembloient en avoir oublié
« l'usage. Ce temps de mélancolie duroit
« environ trente jours pour les canards,
« et quarante pour les cravans et les oies :
« la gaieté renaissoit avec les plumes ;
« alors ils se baignoient beaucoup, et
« commençoient à voleter. Plus d'une fois
« j'en ai perdu faute d'avoir remarqué le
« temps où ils s'éprouvoient à voler : ils
« partoient pendant la nuit; je les enten-
« dois s'essayer un moment auparavant :
« je me gardois de paroître, parce que
« tous auroient pris leur essor. »

L'organisation intérieure, dans les espèces du canard et de l'oie, offre quelques particularités : la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux, qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée, et qui sert peut-être de magasin d'air pour le temps où l'oiseau plonge, et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise

son cri. Aussi les anciens avoient-ils exprimé par un mot particulier la voix des canards; et le silencieux Pythagore vouloit qu'on les éloignât de l'habitation où son sage devoit s'absorber dans la méditation: mais pour tout homme, philosophe ou non, qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme, c'est-à-dire, le mouvement, la vie et le bruit de la Nature, le chant des oiseaux, les cris des volailles, variés par le fréquent et bruyant *kankan* des canards, n'offensent point l'oreille, et ne font qu'animer, égayer davantage le séjour champêtre; c'est le clairon, c'est la trompette parmi les flûtes et les hautbois; c'est la musique du régiment rustique.

Et ce sont, comme dans une espèce bien connue, les femelles qui font le plus de bruit et sont les plus loquaces; leur voix est plus haute, plus forte, plus susceptible d'inflexions, que celle du mâle, qui est monotone, et dont le son est toujours enroué. On a aussi remarqué que la femelle ne gratte point la terre, comme la poule, et que néanmoins elle gratte

dans l'eau peu profonde, pour déchausser les racines, ou pour déterrer les insectes et les coquillages.

Il y a dans les deux sexes deux longs cœcums aux intestins, et l'on a observé que la verge du mâle est tournée en spirale *.

Le bec du canard, comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies, est large, épais, dentelé par les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse et terminée à sa pointe par un onglet corné, de substance plus dure que le reste du bec. Tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen. De cette position des jambes, résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre; ce qui leur donne des mouvemens mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd

* Dans certains momens, elle paroît assez longue et pendante; ce qui a fait imaginer aux gens de la campagne que l'oiseau ayant avalé une petite couleuvre, on la lui voit ainsi pendue vive à l'anus.

qu'on-prend pour de la stupidité, tandis qu'on reconnoît au contraire, par la facilité de leurs mouvemens dans l'eau, la force, la finesse et même la subtilité de leur instinct.

La chair du canard est, dit-on, pesante et échauffante; cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens le savoient comme nous; car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré, et un pâté de canards d'Amiens est un morceau connu de tous les gourmands du royaume.

La graisse du canard est employée dans les topiques. On attribue au sang la vertu de résister au venin, même à celui de la vipère. Ce sang étoit la base du fameux antidote de Mithridate. On croyoit en effet que les canards, dans le Pont, se nourrissant de toutes les herbes venimeuses que produit cette contrée, leur sang devoit en contracter la vertu de repousser les poisons; et nous observerons

en passant que la dénomination d'*anas Ponticus* des anciens ne désigne pas une espèce particulière, comme l'ont cru quelques nomenclateurs, mais l'espèce même de notre canard sauvage, qui fréquentoit les bords du Pont-Euxin comme les autres rivages.

Les naturalistes ont cherché à mettre de l'ordre et à établir quelques divisions générales et particulières dans la grande famille des canards. Willughby divise leurs nombreuses espèces en *canards marins* ou qui n'habitent que la mer, et en *canards fluviatiles* ou qui fréquentent les rivières et les eaux douces : mais comme la plupart de ces espèces se trouvent également et tour-à-tour sur les eaux douces et sur les eaux salées, et que ces oiseaux passent indifféremment des unes aux autres, la division de cet auteur n'est pas exacte, et devient fautive dans l'application ; d'ailleurs les caractères qu'il donne aux espèces, ne sont pas assez constans. Nous partagerons donc cette très-nombreuse famille par ordre de grandeur, en la divisant d'abord en canards et sarcelles,

et comprenant sous la première dénomination toutes les espèces de canards qui, par la grandeur, égalent ou surpassent l'espèce commune; et sous la seconde, toutes les petites espèces de ce même genre, dont la grandeur n'excède pas celle de la sarcelle ordinaire : et comme l'on a donné à plusieurs de ces espèces des noms particuliers, nous les adopterons, pour rendre les divisions plus sensibles.

LE CANARD MUSQUÉ *.

Ce canard est ainsi nommé, parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc. Il est beaucoup plus grand que notre canard commun ; c'est même le plus gros de tous les canards connus : il a deux pieds de longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue. Tout le plumage est d'un noir brun, lustré de verd sur le

* Voyez les planches enluminées, n° 989.

Vulgairement, *canard d'Inde, cane de Guinée, canard de Barbarie;* par les Anglois, *guiny-duck, muscovy-duck, indian-duck;* par les Allemands, *endianischer entrach, teurkisch endte;* par les Italiens, *anatre d' India, anatre di Libia;* par les François de la Guiane, *canard franc,* ou simplement *canard*. Il nous semble qu'on doit y rapporter ces canards appelés au Chili, *patos reales*, qui ont sous le bec une crête rouge, et peut-être aussi l'*anas magna regia* de Fr. Camel, appelé *papan* à Luçon.



LA CANE MUSQUÉE

J Pauquet S.



dos et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile; mais dans les femelles, suivant Aldrovande, le devant du cou est mélangé de quelques plumes blanches. Willughby dit en avoir vu d'entièrement blanches : cependant la vérité est, comme l'avoit dit Belon, que quelquefois le mâle est, comme la femelle, entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc; et ce changement des couleurs en blanc est assez ordinaire dans les races devenues domestiques. Mais le caractère qui distingue celle du canard musqué, est une large plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, laquelle couvre les joues, s'étend jusqu'en arrière des yeux, et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge que Belon compare à une cerise; derrière la tête du mâle pend un bouquet de plumes en forme de huppe que la femelle n'a pas; elle est aussi un peu moins grande que le mâle, et n'a pas de tubercule sur le bec. Tous deux sont bas de jambes et ont les pieds épais, les ongles gros, et celui du doigt intérieur crochu; les bords de

la mandibule supérieure du bec sont garnis d'une forte dentelure, et un onglet tranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros canard a la voix grave et si basse, qu'à peine se fait-il entendre, à moins qu'il ne soit en colère; Scaliger s'est trompé en disant qu'il étoit muet. Il marche lentement et pesamment; ce qui n'empêche pas que, dans l'état sauvage, il ne se perche sur les arbres. Sa chair est bonne et même fort estimée en Amérique, où l'on élève grand nombre de ces canards; et c'est de là que vient en France leur nom de *canard d'Inde*: néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue; elle est étrangère au nord de l'Europe, comme à nos contrées, et ce n'est que par une méprise de mots, contre laquelle Ray sembloit s'être inscrit d'avance, que le traducteur d'Albin a nommé cet oiseau *canard de Moscovie*. Nous savons seulement que ces gros canards parurent pour la première fois en France du temps de Belon, qui les appela *canes de Guinée*; et en même

temps Aldrovande dit qu'on en apportoit du Caire en Italie ; et tout considéré, il paroît par ce qu'en dit Marcgrave, que l'espèce se trouve au Bresil dans l'état sauvage ; car on ne peut s'empêcher de reconnoître ce gros canard dans son *anas sylvestris magnitudine anseris*, aussi-bien que dans l'*ypeca-guacu* de Pison : mais, pour l'*ipecati-apoa* de ces deux auteurs, on ne peut douter, par la seule inspection des figures, que ce ne soit une espèce différente, que M. Brisson n'auroit pas dû rapporter à celle-ci *.

Suivant Pison, ce gros canard s'engraisse également bien en domesticité dans la basse-cour, ou en liberté sur les rivières ; et il est encore recommandable par sa grande fécondité : la femelle produit des œufs en grand nombre, et peut couver dans presque tous les temps de l'année. Le mâle est très-ardent en amour, et il se distingue entre les oiseaux de son genre par le grand appareil de ses organes pour la génération : toutes les

* Voyez ce que nous avons dit de l'*ipecati-apoa*, sous l'article de l'*oie bronzée*.

femelles lui conviennent ; il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures ; il s'apparie avec la cane commune, et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds, peut-être sans autre raison que celle d'un faux préjugé. On nous parle aussi d'un accouplement de ce canard musqué avec l'oie : mais cette union est apparemment fort rare, au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basses-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue, où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité. Leurs œufs sont tout-à-fait ronds ; ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres, et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes. L'odeur de musc que ces oiseaux répandent, provient, selon Barrère, d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion.

Dans l'état sauvage, et tels qu'on les trouve dans les savanes noyées de la Guiane, ils nichent sur des troncs d'arbres pourris, et la mère, dès que les petits sont éclos, les prend l'un après l'autre

avec le bec et les jette à l'eau. Il paroît que les crocodiles-caïmans en font une grande destruction ; car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six, quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre. Ils mangent dans les savanes la graine d'un gramen qu'on appelle *riz sauvage*, volant le matin sur ces immenses prairies inondées, et le soir redescendant vers la mer ; ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des arbres touffus. Ils sont farouches et défians ; ils ne se laissent guère approcher, et sont aussi difficiles à tirer que la plupart des autres oiseaux d'eau.

LE CANARD SIFFLEUR,

ET

LE VINGEON OU GINGEON [1].

Une voix claire et sifflante, que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre [2],

[1] Voyez les planches enluminées, n° 825.

On a rapporté au canard siffleur le nom grec de πηνέλοψ, qui vraisemblablement appartient à un canard à tête rousse, mais qu'à ce titre l'on peut rapporter aussi-bien au millouin. Ion appelle l'oiseau penelops φοινικόλεγμον, *collum phœnicei coloris*. Suivant Tzetzès, ces oiseaux avoient porté au rivage Pénélope, encore enfant, jetée dans la mer par la barbarie de son père Icare. Le penelops est donc certainement un oiseau d'eau. Pline dit plus expressément, *penelops ex anserino genere* (lib. X, cap. 22). Mais comme la grande affinité des deux genres de l'oie et du canard peut les faire aisément confondre, et qu'il faut trouver au pe-



LE CANARD SIFFLEUR *Mâle.*

J. P. auguet S.



LE CANARD SIFFLEUR *Femelle.*

J. Panquet S.



distingue ce canard de tous les autres, dont la voix est enrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très-fréquemment, il se fait entendre souvent et reconnoître de loin; il prend ordinairement son vol le soir et même la nuit; il a l'air plus gai que les autres canards; il

nelops un cou *phœnicei coloris*, ce qui ne se rencontre pas parmi les oies, rien n'empêche de chercher cet oiseau parmi les espèces de canards; mais de décider si c'est en effet le canard siffleur plutôt que le millouin, c'est ce que le peu d'indication laissé là-dessus par les anciens ne paroît pas rendre possible.

En quelques unes de nos provinces, le canard siffleur s'appelle *oignard*; en basse Picardie, *oigne;* en basse Bretagne, *penru*, ce qui veut dire *tête rouge;* sur la côte du Croisic on l'appelle *moreton*, nom appliqué ailleurs au millouin; en catalan, *piulla;* vers Strasbourg, *schmey* et *pfeif-ente;* en Silésie, *pfeif-endtlin;* en suédois, *wri-and;* en anglois, *whim*, *wigeon*, *common wigeon*, *whewer.*

[2] M. Salerne semble croire que ce sifflement est produit par le battement des ailes, et le voyageur Dampier est dans le même préjugé : mais ils se trompent; c'est une véritable voix, un sifflet rendu, comme tout autre cri, par la glotte.

est très-agile et toujours en mouvement. Sa taille est au-dessous de celle du canard commun, et à peu près pareille à celle du souchet. Son bec, fort court, n'est pas plus gros que celui du garrot; il est bleu, et la pointe en est noire. Le plumage sur le haut du cou et la tête est d'un beau roux; le sommet de la tête est blanchâtre; le dos est liséré et vermiculé finement de petites lignes noirâtres en zigzags sur un fond blanc; les premières couvertures forment sur l'aile une grande tache blanche, et les suivantes un petit miroir d'un verd bronzé; le dessous du corps est blanc, mais les deux côtés de la poitrine et les épaules sont d'un beau roux pourpré. Suivant M. Baillon, les femelles sont un peu plus petites que les mâles, et demeurent toujours grises, ne prenant pas en vieillissant, comme les femelles des souchets, les couleurs de leurs mâles. Cet observateur aussi exact qu'attentif, et en même temps très-judicieux, nous a plus appris de faits sur les oiseaux d'eau que tous les naturalistes qui en ont écrit; il a reconnu, par des observations bien

suivies, que le canard siffleur, le canard à longue queue, qu'il appelle *penard*, le chipeau et le souchet, naissent gris et conservent cette couleur jusqu'au mois de février, en sorte que dans ce premier temps l'on ne distingue pas les mâles des femelles : mais au commencement de mars leurs plumes se colorent, et la Nature leur donne les puissances et les agrémens qui conviennent à la saison des amours; elle les dépouille ensuite de cette parure vers la fin de juillet; les mâles ne conservent rien ou presque rien de leurs belles couleurs; des plumes grises et sombres succèdent à celles qui les embellissoient; leur voix même se perd ainsi que celle des femelles, et tous semblent être condamnés au silence comme à l'indifférence pendant six mois de l'année.

C'est dans ce triste état que ces oiseaux partent au mois de novembre pour leur long voyage, et on en prend beaucoup à ce premier passage. Il n'est guère possible de distinguer alors les vieux des jeunes, sur-tout dans les *penards* ou canards à longue queue, le revêtement de

la robe grise étant encore plus total dans cette espèce que dans les autres.

Lorsque tous ces oiseaux retournent dans le Nord vers la fin de février ou le commencement de mars, ils sont parés de leurs belles couleurs, et font sans cesse entendre leur voix, leur sifflet ou leurs cris ; les vieux sont déja appariés, et il ne reste dans nos marais que quelques souchets, dont on peut observer la ponte et la couvée.

Les canards siffleurs volent et nagent toujours par bandes. Il en passe chaque hiver quelques troupes dans la plupart de nos provinces, même dans celles qui sont éloignées de la mer, comme en Lorraine, en Brie ; mais ils passent en plus grand nombre sur les côtes, et notamment sur celles de Picardie.

« Les vents de nord et de nord-est, dit « M. Baillon, nous amènent les canards « siffleurs en grandes troupes ; le peuple, « en Picardie, les connoît sous le nom « d'*oignes*. Ils se répandent dans nos ma- « rais : une partie y passe l'hiver ; l'autre « va plus loin vers le Midi.

« Ces oiseaux voient très-bien pendant « la nuit, à moins que l'obscurité ne soit « totale ; ils cherchent la même pâture « que les canards sauvages, et mangent « comme eux les graines de joncs et d'au- « tres herbes, les insectes, les crustacées, « les grenouilles et les vermisseaux. Plus le « vent est rude, plus on voit de ces canards « errer. Ils se tiennent bien à la mer et à « l'embouchure des rivières malgré le gros « temps, et sont très-durs au froid.

« Ils partent régulièrement vers la fin « de mars, par les vents de sud ; aucun « ne reste ici. Je pense qu'ils se portent « dans le Nord, n'ayant jamais vu ni leurs « œufs ni leurs nids. Je puis pourtant ob- « server que cet oiseau naît gris, et qu'il « n'y a avant la mue aucune différence, « quant au plumage, entre les mâles et « les femelles ; car souvent dans les pre- « miers jours de l'arrivée de ces oiseaux, « j'en ai trouvé de jeunes encore presque « tout gris, et qui n'étoient qu'à demi « couverts de plumes distinctives de leur « sexe.

« Le canard siffleur, ajoute M. Baillon,

« s'accoutume aisément à la domesticité ;
« il mange volontiers de l'orge, du pain,
« et s'engraisse fort ainsi nourri. Il lui faut
« beaucoup d'eau ; il y fait sans cesse
« mille caracoles, de nuit comme de jour.
« J'en ai eu plusieurs fois dans ma cour ;
« ils m'ont toujours plu à cause de leur
« gaieté. »

L'espèce du canard siffleur se trouve en Amérique comme en Europe ; nous en avons reçu plusieurs individus de la Louisiane, sous le nom de *canard jensen** et de *canard gris*. Il semble aussi qu'on doive le reconnoître sous le nom de *wigeon* que lui donnent les Anglois, et sous ceux de *vingeon* ou *gingeon* de nos habitans de Saint-Domingue et de Cayenne ; et ce qui semble prouver que ces oiseaux des climats chauds sont en effet les mêmes que

* Voyez les planches enluminées, n° 955.

Nous observerons néanmoins plusieurs traits de différence entre ce canard jensen de la Louisiane, tel qu'il est ici représenté, et notre canard siffleur, soit que ces différences puissent et doivent s'expliquer par celle des climats, soit qu'il se soit ici glissé quelque erreur dans les dénominations.

les canards siffleurs du Nord, c'est qu'on les a reconnus dans les latitudes intermédiaires : d'ailleurs ils ont les mêmes habitudes naturelles, avec les seules différences que celle des climats doit y mettre. Néanmoins nous ne prononçons pas encore sur l'identité de l'espèce du canard siffleur et du vingeon des Antilles. Nos doutes à ce sujet et sur plusieurs autres faits seroient éclaircis, si la guerre, entre autres pertes qu'elle a fait essuyer à l'histoire naturelle, ne nous avoit enlevé une suite de dessins coloriés des oiseaux de Saint-Domingue, faite dans cette île avec le plus grand soin par M. le chevalier Lefebvre Deshayes, correspondant du Cabinet du roi. Heureusement les mémoires de cet observateur aussi ingénieux que laborieux, nous sont parvenus en duplicata, et nous ne pouvons mieux faire que d'en donner ici l'extrait, en attendant qu'on puisse savoir précisément si cet oiseau est en effet le même que notre canard siffleur.

« Le gingeon, que l'on connoît à la « Martinique sous le nom de *vingeon*, dit

« M. le chevalier Deshayes, est une espèce « particulière de canard, qui n'a pas le « goût des voyages de long cours, comme « le canard sauvage, et qui borne ordi- « nairement ses courses à passer d'un étang « ou d'un marécage à un autre, ou bien « à aller dévaster quelque pièce de riz, « quand il en a découvert à portée de sa « résidence. Ce canard a pour instinct « particulier de se percher quelquefois « sur les arbres; mais, autant que j'ai « pu l'observer, cela n'arrive que durant « les grandes pluies, et quand le lieu où il « avoit coutume de se retirer pendant le « jour est tellement couvert d'eau, qu'il « ne paroît aucune plante aquatique pour « le cacher et le mettre à l'abri, ou bien « lorsque l'extrême chaleur le force à « chercher la fraîcheur dans l'épaisseur « des feuillages.

« On seroit tenté de prendre le vingeon « pour un oiseau de nuit, car il est rare « de le voir le jour; mais aussitôt que le « soleil est couché, il sort des glaïeuls et « des roseaux pour gagner les bords dé- « couverts des étangs, où il barbote et

« pâture comme le reste des canards. On « auroit de la peine à dire à quoi il s'oc- « cupe pendant le jour ; il est trop diffi- « cile de l'observer sans être vu de lui : « mais il est à présumer que, quoique « caché parmi les roseaux, il ne passe pas « son temps à dormir ; on en peut juger « par les gingeons privés, qui ne paroissent « chercher à dormir pendant le jour que « comme les autres volailles, lorsqu'ils « sont entièrement repus.

« Les gingeons volent par bandes comme « les canards, même pendant la saison « des amours. Cet instinct qui les tient « attroupés paroît inspiré par la crainte ; « et l'on dit qu'en effet ils ont toujours, « comme les oies, quelqu'un d'eux en « vedette, tandis que le reste de la troupe « est occupé à chercher sa nourriture. Si « cette sentinelle apperçoit quelque chose, « elle en donne aussitôt avis à la bande « par un cri particulier, qui tient de la « cadence ou plutôt du chevrotement. « A l'instant tous les gingeons mettent fin « à leur babil, se rapprochent, dressent « la tête, prètent l'œil et l'oreille. Si le

« bruit cesse, chacun se remet à la pâ-
« ture ; mais si le signal redouble et an-
« nonce un véritable danger, l'alarme est
« donnée par un cri aigu et perçant, et
« tous les gingeons partent en suivant le
« donneur d'avis, qui prend le premier
« sa volée.

« Le gingeon est babillard : lorsqu'une
« bande de ces oiseaux paît ou barbote,
« on entend un petit gazouillement con-
« tinuel qui imite assez le rire suivi, mais
« contraint, qu'une personne feroit en-
« tendre à basse voix ; ce babil les décèle
« et guide le chasseur. De même quand
« ces oiseaux volent, il y a toujours
« quelqu'un de la bande qui siffle ; et dès
« qu'ils se sont abattus sur l'eau, leur
« babil recommence.

« La ponte des gingeons a lieu en jan-
« vier ; et en mars on trouve des petits
« gingeonneaux. Leurs nids n'ont rien
« de remarquable, sinon qu'ils contien-
« nent grand nombre d'œufs. Les Nègres
« sont fort adroits à découvrir ces nids,
« et les œufs donnés à des poules cou-
« veuses éclosent très-bien ; par ce moyen

« l'on se procure des gingeons privés :
« mais on auroit toutes les peines du
« monde à apprivoiser des gingeonneaux
« pris quelques jours après leur naissance ;
« ils ont déja gagné l'humeur sauvage et
« farouche de leurs père et mère, au lieu
« qu'il semble que les poules qui couvent
« des œufs de gingeon, transmettent à
« leurs petits une partie de leur humeur
« sociale et familière. Les petits gingeon-
« neaux ont plus d'agilité et de vivacité
« que les canetons ; ils naissent couverts
« d'un duvet brun, et leur accroissement
« est assez prompt ; six semaines suffisent
« pour leur faire acquérir toute leur gros-
« seur, et dès-lors les plumes de leurs
« ailes commencent à croître.

« Ainsi avec très-peu de soins on peut
« se procurer des gingeons domestiques ;
« mais, s'il faut s'en rapporter à presque
« tous ceux qui en ont élevé, on ne
« doit guère espérer qu'ils multiplient
« entre eux dans l'état de domesticité : ce-
« pendant j'ai connoissance de quelques
« gingeons privés qui ont pondu, couvé
« et fait éclore.

« Il seroit extrêmement précieux d'ob-
« tenir une race domestique de ces oi-
« seaux, parce que leur chair est excel-
« lente, et sur-tout celle de ceux qu'on a
« privés ; elle n'a point le goût de maré-
« cage que l'on peut reprocher aux sau-
« vages ; et une raison de plus de desirer
« de réduire en domesticité cette espèce,
« est l'intérêt qu'il y auroit à la détruire
« ou l'affoiblir du moins dans l'état sau-
« vage ; car souvent les gingeons viennent
« dévaster nos cultures, et les pièces de
« riz semées près des étangs échappent
« rarement à leurs ravages : aussi est-ce
« là que les chasseurs vont les attendre
« le soir au clair de la lune ; on leur
« tend aussi des lacets et des hameçons
« amorcés de vers de terre.

« Les gingeons se nourrissent non seu-
« lement de riz, mais de tous les autres
« grains qu'on donne à la volaille, tels
« que le maïs et les différentes espèces
« de mil du pays ; ils paissent aussi l'herbe ;
« ils pêchent les petits poissons, les écre-
« visses, les petits crabes.

« Leur cri est un véritable sifflet, qu'on

« peut imiter avec la bouche au point « d'attirer leurs bandes quand elles pas- « sent. Les chasseurs ne manquent pas de « s'exercer à contrefaire ce sifflet, qui « parcourt rapidement tous les tons de « l'octave du grave à l'aigu, en appuyant « sur la dernière note et en la prolon- « geant.

« Du reste, on peut remarquer que « le gingeon porte en marchant la queue « basse et tournée contre terre, comme la « peintade, mais qu'en entrant dans l'eau « il la redresse : on doit observer aussi « qu'il a le dos plus élevé et plus arqué « que le canard ; que ses jambes sont « beaucoup plus longues à proportion ; « qu'il a l'œil plus vif, la démarche plus « ferme ; qu'il se tient mieux et porte sa « tête haute comme l'oie ; caractères qui, « joints à l'habitude de se percher sur « les arbres *, le feront toujours dis- « tinguer : de plus, cet oiseau n'a pas « chez nous le plumage aussi fourni, à

* C'est apparemment à cette espèce qu'il faut rapporter le nom de *canard branchu*, qui se lit dans plusieurs relations.

« beaucoup près, que les canards des pays
« froids.

« Loin que les gingeons dans nos basses-
« cours, continue M. Deshayes, aient
« cherché à s'accoupler avec le canard
« d'Inde ou avec le canard commun,
« comme ceux-ci ont fait entre eux, ils
« se montrent au contraire les ennemis
« déclarés de toute la volaille, et font
« ligue ensemble lorsqu'il s'agit d'atta-
« quer les canards et les oies; ils par-
« viennent toujours à les chasser, et à se
« rendre maîtres de l'objet de la querelle,
« c'est-à-dire du grain qu'on leur jette, ou
« de la mare où ils veulent barboter; et
« il faut avouer que le caractère du gin-
« geon est méchant et querelleur : mais
« comme sa force n'égale pas son animo-
« sité, dût-il troubler la paix de la basse-
« cour, on n'en doit pas moins souhaiter
« de parvenir à propager en domesticité
« cette espèce de canard, supérieure en
« bonté à toutes les autres. »

LE SIFFLEUR HUPPÉ *.

Ce canard siffleur porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage. Il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue, qui pourroit avoir servi de modèle à la coiffure en cheveux dont nos dames avoient un moment adopté la mode, sous le nom de *hérisson*. Les joues, la gorge et le tour du cou, sont roux, comme la tête; le reste du cou, la poitrine et le dessous du corps, sont d'un noir

* Voyez les planches enluminées, n° 928.

M. Salerne rapporte à cette espèce le nom de *moreton* ou *molleton*, que nous avons rapporté au millouin; et celui de *rouge*, qui appartient au souchet.

A Rome, *capo rosso maggiore;* en allemand, *brandt-ende*, *rott-kopf*, *rott-hals*, comme le millouin.

ou noirâtre qui, sur le ventre, est légèrement ondé ou nué de gris; il y a du blanc aux flancs et aux épaules, et le dos est d'un gris brun; le bec et l'iris de l'œil sont d'un rouge de vermillon.

Cette espèce, quoique moins commune que celle du canard siffleur sans huppe, a été vue dans nos climats par plusieurs observateurs.

LE SIFFLEUR

A BEC ROUGE ET NARINES JAUNES *.

Apparemment que cette dénomination de *siffleur* est fondée dans cette espèce, comme dans les précédentes, sur le sifflement de la voix ou des ailes. Quoi qu'il en soit, nous adoptons, pour la distinguer, la dénomination de *siffleur au bec rouge* qu'Edwards lui a donnée, en y ajoutant les *narines jaunes*, pour le séparer du précédent, qui a aussi le bec rouge. Ce siffleur est d'une taille élevée, mais pas plus grosse que celle de la morelle. Sans être paré de couleurs vives et brillantes, c'est dans son genre un fort bel oiseau : un brun marron étendu sur le dos y est nué de roux ardent ou orangé foncé; le bas du cou porte la même teinte,

* Voyez les planches enluminées, n° 826, sous la dénomination de *canard siffleur de Cayenne*.

qui se fond dans du gris sur la poitrine; les couvertures de l'aile, lavées de roussâtre sur les épaules, prennent ensuite un cendré clair, puis un blanc pur; ses pennes sont d'un brun noirâtre, et les plus grandes portent du blanc dans leur milieu du côté extérieur; le ventre et la queue sont noirs; la tête est coiffée d'une calotte roussâtre, qui se prolonge par un long trait noirâtre sur le haut du cou; tout le tour de la face et la gorge sont en plumes grises.

Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale, suivant M. Brisson : néanmoins nous l'avons reçue de Cayenne.

LE SIFFLEUR A BEC NOIR *.

Nous adoptons encore ici la dénomination d'Edwards, parce que l'indication de climat, donnée dans nos planches enluminées et dans l'ouvrage de M. Brisson, ne peut servir à distinguer cette espèce, non plus que la précédente, puisqu'il paroît que toutes deux se trouvent également dans l'Amérique septentrionale et aux Antilles. Les jambes et le cou, dans ces deux espèces, paroissent proportionnellement plus alongés que dans les autres canards : celui-ci a le bec noir ou noirâtre ; son plumage, sur un fond brun, est nué d'ondes roussâtres ; le cou est moucheté de petits traits blancs ; le front et les côtés de la tête, derrière les yeux,

* Voyez les planches enluminées, n° 804, sous la dénomination de *canard siffleur de Saint-Domingue*.

sont teints de roux; et les plumes noires du sommet de la tête se portent en arrière en forme de huppe.

Suivant Hans Sloane, ce canard, qui se voit fréquemment à la Jamaïque, se perche et fait entendre un sifflement. Barrère dit qu'il est de passage à la Guiane, qu'il pâture dans les savanes, et qu'il est excellent à manger.





LE CHIPEAU

ou RIDENNE *Femelle.*

J. Pauquet S.

LE CHIPEAU,

OU

LE RIDENNE*.

Le canard appelé *chipeau* n'est pas si grand que notre canard sauvage. Il a la tête finement mouchetée et comme piquetée de brun noir et de blanc; la teinte noirâtre dominant sur le haut de la tête et le dessus du cou; la poitrine est richement festonnée ou écaillée, et le dos et les flancs sont tous vermiculés de ces deux couleurs; sur l'aile sont trois taches ou bandes, l'une blanche, l'autre noire, et la troisième d'un beau marron rougeâtre. M. Baillon a observé que de tous

* Voyez les planches enluminées, n° 958.

S'appelle *ridelle* ou *ridenne*, en Picardie; en anglois, *gadwal* ou *gray;* en allemand, *schnarr* ou *schnerr-endte*, *schnatter-endte*, et par quelques uns, *leiner*.

les canards, le chipeau est celui qui conserve le plus long-temps les belles couleurs de son plumage, mais qu'enfin il prend, comme les autres, une robe grise après la saison des amours. La voix de ce canard ressemble fort à celle du canard sauvage; elle n'est ni plus rauque ni plus bruyante, quoique Gesner semble vouloir le distinguer et le caractériser par le nom d'*anas strepera*, et que ce nom ait été adopté par les ornithologistes.

Le chipeau est aussi habile à plonger qu'à nager; il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau. Il paroît craintif et vole peu durant le jour; il se tient tapi dans les joncs, et ne cherche sa nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit: on l'entend alors voler en compagnie des siffleurs; et comme eux, il se prend à l'appel des canards privés. « Les canards « chipeaux, que nous appelons *ridennes*, « dit M. Baillon, arrivent sur nos côtes « de Picardie au mois de novembre, « par les vents de nord-est; et lorsque « ces vents se soutiennent pendant quel-

« ques jours, ils ne font que passer et ne « séjournent pas. Dès la fin de février, « aux premiers vents de sud, on les voit « repasser retournant vers le Nord.

« Le mâle est toujours plus gros et plus « beau que la femelle : il a, comme les « canards millouins et siffleurs mâles, le « dessous de la queue noir, et dans les « femelles cette partie du plumage est « toujours de couleur grise.

« Elles se ressemblent même beaucoup « dans toutes ces espèces; néanmoins un « peu d'usage les fait distinguer. Les fe- « melles chipeaux deviennent fort rousses « en vieillissant.

« Le bec de cet oiseau est noir; ses pieds « sont d'un jaune sale d'argille, avec les « membranes noires, ainsi que le dessus « des jointures de chaque article des « doigts. Le mâle a vingt pouces du bec « à la queue, et dix-neuf pouces jusqu'au « bout des ongles; son vol est de trente « pouces. La femelle ne diffère que d'en- « viron quinze lignes dans toutes ses di- « mensions.

« Je nourris dans ma cour, depuis plu-

« sieurs mois, continue M. Baillon, deux « chipeaux mâle et femelle ; ils ne veulent « pas manger de grain, et ne vivent que de « son et de pain détrempé. J'ai eu de même « des canards sauvages qui ont refusé le « grain ; j'en ai eu d'autres qui ont vécu « d'orge dès les premiers jours de leur « captivité. Cette différence vient, ce me « semble, des lieux où ces oiseaux sont « nés : ceux qui viennent des marais inha- « bités du Nord, n'ont pas dû connoître « l'orge et le blé ; et il n'est pas étonnant « qu'ils refusent, sur-tout dans les pre- « miers temps de leur détention, une « nourriture qu'ils n'ont jamais connue : « ceux au contraire qui naissent en pays « cultivé, sont menés la nuit dans les « champs par les pères et mères, lorsqu'ils « ne sont encore que halbrans ; ils y man- « gent du grain, et le connoissent très- « bien lorsqu'on leur en offre dans la « basse-cour, au lieu que les autres s'y « laissent souvent mourir de faim, quoi- « qu'ils aient devant eux d'autres volailles « qui ramassant le grain, leur indiquent « l'usage de cette nourriture. »

LE SOUCHET,

OU

LE ROUGE *.

Le souchet est remarquable par son grand et large bec épaté, arrondi et dilaté par le bout, en manière de cuiller; ce qui lui a fait donner les dénominations de *canard cuiller*, *canard spatule*, et le surnom de *platyrhinchos*, par lequel il est désigné et distingué chez les ornithologistes parmi les nombreuses espèces de son genre. Il est un peu moins grand que le canard sauvage. Son plumage est riche en couleurs, et il semble mériter l'épi-

* Voyez les planches enluminées, n° 971, et n° 972, sa femelle.

En Picardie, *rouge*, *rouge à la cuiller;* en anglois, *schoveler;* en allemand, *breit-schnabel*, *schall-endtle*, *schiltent*, *schild-endtle*, et par quelques uns, *taeschenmul*.

thète de *très-beau* que Ray lui donne : la tête et la moitié supérieure du cou sont d'un beau verd ; les couvertures de l'aile près de l'épaule sont d'un bleu tendre ; les suivantes sont blanches, et les dernières forment sur l'aile un miroir verd bronzé ; les mêmes couleurs se marquent, mais plus foiblement, sur l'aile de la femelle, qui, du reste, n'a que des couleurs obscures d'un gris blanc et roussâtre, maillé et festonné de noirâtre ; la poitrine et le bas du cou du mâle sont blancs, et tout le dessous du corps est d'un beau roux ; cependant il s'en trouve quelquefois à ventre blanc. M. Baillon nous assure que les vieux souchets, ainsi que les vieux chipeaux, conservent quelquefois leurs belles couleurs, et qu'il leur vient des plumes colorées en même temps que les grises, dont ils se couvrent chaque année après la saison des amours ; et il remarque, avec raison, que cette singularité dans les souchets et les chipeaux a pu tromper et faire multiplier, par les nomenclateurs, le nombre des espèces de ces oiseaux : il dit aussi que de très-

vieilles femelles qu'il a vues, avoient, comme le mâle, des couleurs sur les ailes; mais que, durant leur première année d'âge, ces femelles sont toutes grises : du reste, leur tête demeure toujours de cette couleur. Nous devons encore placer ici les bonnes observations qu'il a bien voulu nous communiquer sur le souchet en particulier.

« La forme du bec de ce bel oiseau, « dit M. Baillon, indique sa manière de « vivre : ses deux larges mandibules ont « les bords garnis d'une espèce de dente- « lure ou de frange, qui, ne laissant « échapper que la boue, retient les ver- « misseaux et les menus insectes et crus- « tacées qu'il cherche dans la fange au « bord des eaux; il n'a pas d'autre nourri- « ture *. J'en ai ouvert plusieurs fois vers « la fin de l'hiver et dans les temps de « gelée; je n'ai point trouvé d'herbe dans « leur sac, quoique le défaut d'insectes

* Il faut y joindre les mouches, que le souchet attrape adroitement en voltigeant sur l'eau; d'où lui viennent les noms de *muggent* et d'*anas muscaria* que lui donne Gesner.

« eût dû les forcer de s'en nourrir : on ne
« les trouve alors qu'auprès des sources ;
« ils y maigrissent beaucoup ; ils se refont
« au printemps en mangeant des gre-
« nouilles.

« Le souchet barbote sans cesse, prin-
« cipalement le matin et le soir, et même
« fort avant dans la nuit. Je pense qu'il
« voit dans l'obscurité, à moins qu'elle
« ne soit absolue. Il est sauvage et triste ;
« on l'accoutume difficilement à la domes-
« ticité ; il refuse constamment le pain et
« le grain : j'en ai eu un grand nombre
« qui sont morts après avoir été embéqués
« long-temps, sans qu'on ait pu leur
« apprendre à manger d'eux-mêmes. J'en
« ai présentement deux dans mon jardin ;
« je les ai embéqués pendant plus de
« quinze jours : ils vivent à présent de
« pain et de chevrettes, dorment presque
« tout le jour, et se tiennent tapis contre
« les bordures des buis ; le soir, ils trot-
« tent beaucoup, et se baignent plusieurs
« fois pendant la nuit. Il est fâcheux
« qu'un aussi bel oiseau n'ait pas la gaieté
« de la sarcelle ou du tadorne, et ne

« puisse devenir un habitant de nos basses-
« cours.

« Les souchets arrivent dans nos can-
« tons vers le mois de février ; ils se ré-
« pandent dans les marais , et une partie
« y couve tous les ans : je présume que
« les autres gagnent le Midi, parce que
« ces oiseaux deviennent rares ici après
« les premiers vents de nord qui soufflent
« en mars. Ceux qui sont nés dans le pays
« en partent vers le mois de septembre.
« Il est très-rare d'en voir pendant l'hiver;
« sur quoi je juge qu'ils craignent et fuient
« le froid *.

« Ils nichent ici dans les mêmes endroits
« que les sarcelles d'été ; ils choisissent,
« comme elles, de grosses touffes de joncs
« dans des lieux peu praticables , et s'y
« arrangent de même un nid : la femelle
« y dépose dix à douze œufs d'un roux un
« peu pâle. Elle les couve pendant vingt-
« huit à trente jours , suivant ce que
« m'ont dit les chasseurs ; mais je croirois

* Ils ne laissent pas de se porter en été assez au Nord, puisque, suivant M. Linnæus, on en voit en Scanie et en Gothland.

« volontiers que l'incubation ne doit être
« que de vingt-quatre à vingt-cinq jours,
« vu que ces oiseaux tiennent le milieu
« entre les canards et les sarcelles, quant
« à la taille.

« Les petits naissent couverts d'un du-
« vet gris taché, comme les canards, et
« sont d'une laideur extrême : leur bec
« est alors presque aussi large que le
« corps, et son poids paroît les fatiguer;
« ils le tiennent presque toujours appuyé
« contre la poitrine. Ils courent et nagent
« dès qu'ils sont nés : le père et la mère
« les mènent, et paroissent leur être fort
« attachés; ils veillent sans cesse sur l'oi-
« seau de proie; au moindre danger, la
« famille se tapit sous l'herbe, et les père
« et mère se précipitent dans l'eau et s'y
« plongent.

« Les jeunes souchets deviennent d'a-
« bord gris comme les femelles : la pre-
« mière mue leur donne leurs belles plu-
« mes; mais elles ne sont bien éclatantes
« qu'à la seconde. »

Quant à la couleur du bec, les obser-
vateurs ne sont pas d'accord : Ray dit

qu'il est tout noir ; Gesner, dans Aldrovande, assure que la lame supérieure est jaune ; Aldrovande dit qu'il est brun. Tout cela prouve que la couleur du bec varie suivant l'âge, ou par d'autres circonstances.

Schwenckfeld compare le battement des ailes du souchet à un choc de *crotales ;* et M. Hébert, en voulant nous exprimer le cri de cet oiseau, nous a dit qu'il ne pouvoit mieux le comparer qu'au craquement d'une crécelle à main, tournée par petites secousses. Il se peut que Schwenckfeld ait pris la voix pour le bruit du vol. Au reste, le souchet est le meilleur et le plus délicat des canards ; il prend beaucoup de graisse en hiver. Sa chair est tendre et succulente ; on dit qu'elle est toujours rouge, quoique bien cuite, et que c'est par cette raison que le canard souchet porte le nom de *rouge,* notamment en Picardie, où l'on tue beaucoup de ces oiseaux dans cette longue suite de marais qui s'étendent depuis les environs de Soissons jusqu'à la mer.

M. Brisson donne, d'après les ornitho-

logistes, une variété du souchet, dont toute la différence consiste en ce que le ventre est blanc, au lieu d'être roux marron.

L'*yacapatlahoac* de Fernandès, canard que ce naturaliste caractérise par son bec singulièrement épaté et par les trois couleurs qui tranchent sur son aile, nous paroît devoir être rapporté à l'espèce du souchet, à laquelle nous rapporterons aussi le *tempatlahoac* du même auteur, dont M. Brisson a fait son *canard sauvage du Mexique*, quoiqu'à la ressemblance des traits caractéristiques, à la dénomination d'*avis latirostra* que lui donne Nieremberg, et au soin que prend Fernandès d'avertir que plusieurs donnent à l'*yacapatlahoac* ce même nom de *tempatlahoac*, il eût pu reconnoître qu'il ne s'agissoit ici que d'un seul et même oiseau; et nous nous croyons d'autant plus fondés à le juger ainsi, que les observations de M. le docteur Mauduit ne nous laissent aucun doute sur l'existence de l'espèce du souchet en Amérique. « Les individus de cette « espèce, dit-il, sont sujets en Europe à

« ne se pas ressembler parfaitement dans
« le plumage. Quelques uns ont dans leur
« robe un mélange de plumes grises qui
« ne se trouve pas dans les autres. J'ai
« remarqué dans sept ou huit souchets
« envoyés de la Louisiane, les mêmes va-
« riétés dans le plumage, qu'on peut ob-
« server dans un pareil nombre de ces oi-
« seaux tués au hasard en Europe; et cela
« prouve que le souchet d'Europe et celui
« d'Amérique ne sont absolument qu'une
« seule et même espèce *. »

* Note communiquée par M. le docteur Mauduit.

LE PILET,

OU

CANARD A LONGUE QUEUE *.

Le canard à longue queue, connu en Picardie sous les noms de *pilet* et de *pennard*, est encore un excellent gibier et un très-bel oiseau. Sans avoir l'éclat des couleurs du souchet, son plumage est très-joli ; c'est un gris tendre, ondé de petits traits noirs qu'on diroit tracés à la plume. Les grandes couvertures des ailes sont, par larges raies, noir de jayet et blanc de neige. Il a sur les côtés du cou deux

* Voyez les planches enluminées, n° 954.

Pilet, en Picardie ; par quelques uns, *coque de mer* ; à Rome, *coda lancea* ; en allemand, *fasanente*, *meer-ent*, *see-vogel*, et en quelques endroits, *spitz-schwantz* ; en anglois, *sea-pheasant*, *cracker* ; et par les oiseleurs de Londres, *gaddel*.



LE CANARD *à longue queue.*

ou LE PILET.

J. S. Dauquet S.



bandes blanches, semblables à des rubans, qui le font aisément reconnoître, même d'assez loin. La taille et les proportions du corps sont plus alongées et plus sveltes que dans aucune autre espèce de canard. Son cou est singulièrement long et très-menu. La tête est petite et de couleur de marron. La queue est noire et blanche, et se termine par deux filets étroits, qu'on pourroit comparer à ceux de l'hirondelle : il ne la porte point horizontalement, mais à demi retroussée. Sa chair est en tout préférable à celle du canard sauvage; elle est moins noire, et la cuisse, ordinairement dure et tendineuse dans le canard, est aussi tendre que l'aile dans le pilet.

« On voit, nous dit M. Hébert, le pilet « en Brie, aux deux passages. Il se tient « sur les grands étangs. Son cri s'entend « d'assez loin, *hi zouë zouë*. La première « syllabe est un sifflement aigu, et la « seconde un murmure moins sonore et « plus grave.

« Le pilet, ajoute cet excellent obser-« vateur, semble faire la nuance des

« canards aux sarcelles, et s'approcher,
« par plusieurs rapports, de ces dernières.
« La distribution de ses couleurs est ana-
« logue à celle des couleurs de la sarcelle :
« il en a aussi le bec ; car le bec de la sar-
« celle n'est point précisément le bec du
« canard. »

La femelle diffère du mâle autant que la cane sauvage diffère du canard : elle a, comme le mâle, la queue longue et pointue, sans cela on pourroit la confondre avec la cane sauvage; mais ce caractère de la longue queue suffit pour faire distinguer ce canard de tous les autres, qui généralement l'ont très-courte. C'est à raison de ces deux filets qui prolongent la queue du pilet, que les Allemands lui ont donné, assez improprement, le nom de canard-faisan (*phasan-ente*), et les Anglois celui de faisan de mer (*sea-pheasant*). La dénomination de *winterand*, qu'on lui donne dans le Nord, semble prouver que ce canard ne craint pas les plus grands froids; et en effet, Linnæus dit qu'on le voit en Suède au plus fort de l'hiver. Il paroît que l'espèce est commune aux

deux continens : on la reconnoît dans le *tzitzihoa* du Mexique de Fernandès ; et M. le docteur Mauduit en a reçu de la Louisiane un individu sous le nom de *canard paille-en-queue ;* d'où l'on peut conclure que, quoiqu'habitant naturel du Nord, il se porte jusque dans les climats chauds.

LE CANARD A LONGUE QUEUE

DE TERRE-NEUVE *.

Ce canard, très-différent du précédent par le plumage, n'a de rapport avec lui que par les deux longs brins qui de même lui dépassent la queue.

La figure coloriée que donne Edwards de cet oiseau, présente des teintes brunes sur les parties du plumage où le canard nommé *de Miclon* dans nos planches enluminées, a du noir. Néanmoins on reconnoît ces deux oiseaux pour être de la même espèce, aux deux longs brins qui dépassent leur queue, ainsi qu'à la belle distribution de couleurs : le blanc couvre la tête et le cou jusqu'au haut de la poitrine et du dos ; il y a seulement une

*Voyez les planches enluminées, n° 1008, sous le nom de *canard de Miclon*.

bande d'un fauve orangé, qui descend depuis les yeux le long des deux côtés du cou : le ventre, aussi-bien que deux faisceaux de plumes longues et étroites, couchées entre le dos et l'aile, sont du même blanc que la tête et le cou; le reste du plumage est noir, aussi-bien que le bec; les pieds sont d'un rouge noirâtre, et on remarque un petit bord de membrane qui règne extérieurement le long du doigt intérieur, et au-dessous du petit doigt de derrière. La longueur des deux brins de la queue de ce canard augmente sa dimension totale; mais à peine dans sa grosseur égale-t-il le canard commun.

Edwards soupçonne, avec toute apparence de raison, que son *canard à longue queue de la baie d'Hudson* est la femelle de celui-ci : la taille, la figure et même le plumage, sont à peu près les mêmes; seulement le dos de celui-ci est moins varié de blanc et de noir, et en tout le plumage est plus brun.

Cet individu, qui nous paroît être la femelle, avoit été pris à la baie d'Hudson, et l'autre tué à Terre-Neuve; et comme

la même espèce se reconnoît dans le *havelda* des Islandois et de Wormius, il paroît que cette espèce est, comme plusieurs autres de ce genre, habitante des terres les plus reculées du Nord. Elle se retrouve à la pointe nord-est de l'Asie; car on la reconnoît dans le *sawki* des Kamtchadales, qu'ils appellent aussi *kiangitch*, ou *acangitch*, c'est-à-dire, *diacre*, parce qu'ils trouvent que ce canard chante comme un diacre russe : d'où il paroît qu'un diacre russe chante comme un canard.

Fin du tome dix-septième.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.